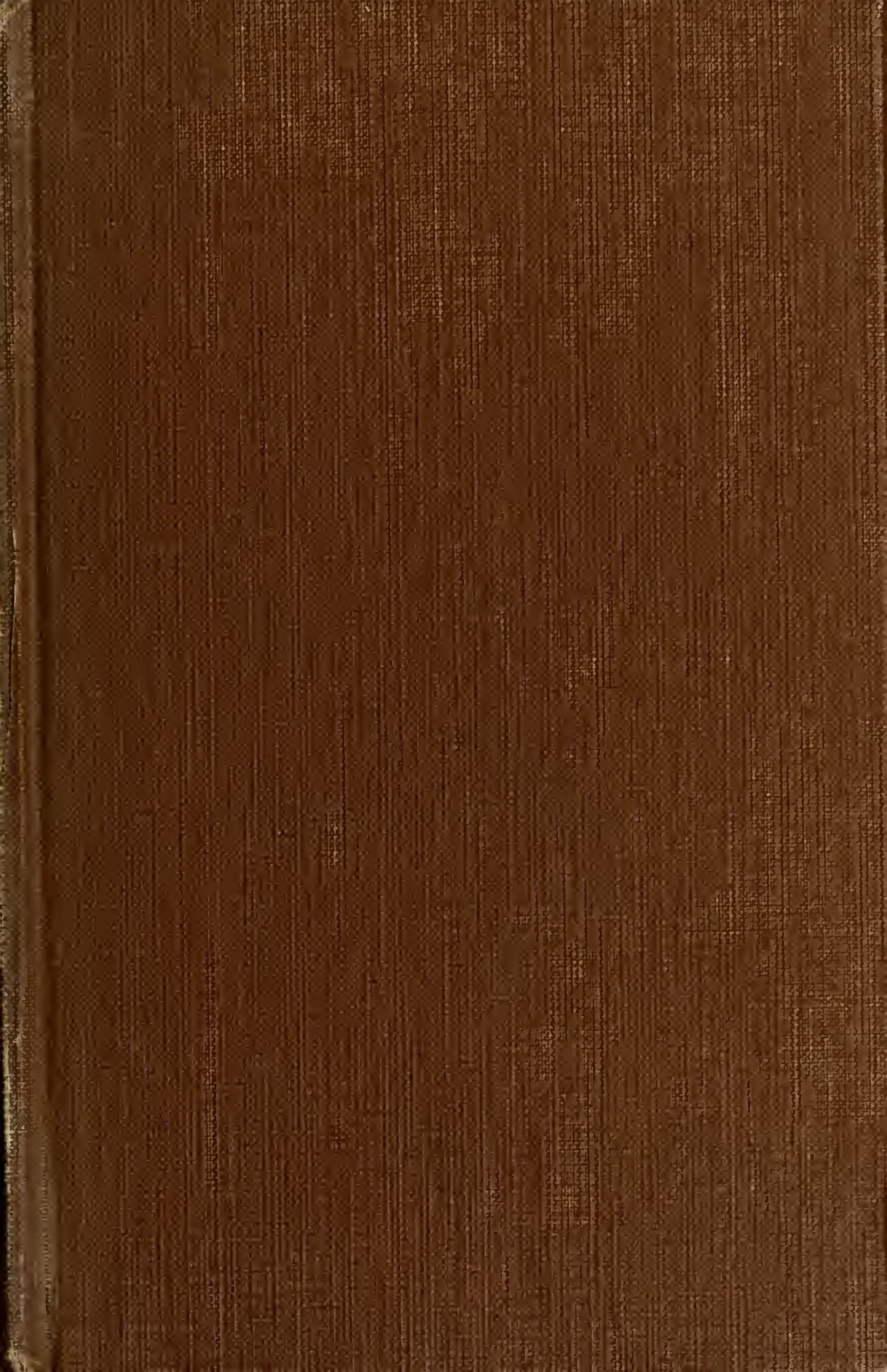


VICTOR HUGO

APOLOGISTE

ABRÉGÉ DU DOGME ET DE LA MORALE CATHOLIQUE
EXTRAIT DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO

Par l'Abbé E. DUPLESSY
DU CLERGÉ DE PARIS

> Et l'on dit quelquefois, quand j'ai bien admiré
> Il est du même avis que monsieur le Curé.
>
> V. Hugo, *Contemplations*, I, vi.

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN
J. LEDAY et Cie, Successeurs
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

1892

A Madame Pierre Izarn
hommage de respectueuse affection
E. Duplessis
Vallery, 1er octobre 1892

VICTOR HUGO

APOLOGISTE

'IDÉE CHRETIENNE DANS VICTOR HUGO

On s'apprête à célébrer avec :lat le cinquantenaire de la mort e Victor Hugo. Mais ce n'est plus « Pontife de la Démocratie » u'on fêtera. Celui-là a été enterré. n lui fit des funérailles grandio-s où il entra suffisamment de co-ique pour en faire un spectacle iutement romantique, comme il invenait. Il ne s'agit plus aujour-hui que de célébrer le très grand ète que fut et que demeure Vic-r Hugo, malgré ses erreurs et ses meuses rêveries.

Pourquoi oublierait-on, d'ailleurs, ue toutes les voix sont dans Hugo, mme dans la mer, et que la voix rétienne, loin d'être absente de n œuvre, y fait entendre des ants admirables ? Ceux qui ont fecté de ne voir dans Hugo que grand-prêtre de la libre-pensée, négateur des dogmes religieux, dversaire insultant de l'Eglise, sauraient effacer de son œuvre ffirmation de sa croyance en eu, en la Providence, en l'im-ortalité de l'âme, sa soumission émouvante, certain jour de and deuil, aux desseins divins, et espérance dans la justice di-ne.

Victor Hugo a cru en Dieu avec e foi qui ne s'est jamais démen-. Ce n'est pas sérieusement qu'on ut soutenir qu'il a été panthéiste rce qu'il a écrit le *Satyre,* simple nbole du génie de la Renais-nce. Son Dieu est bien un Dieu rsonnel, distinct de la nature nt il est le créateur.

Dans *Ce que dit la Bouche d'ombre*, poème écrit à Jersey en 1855, il reprend la théorie de Leibniz pour expliquer l'imperfection de la nature et de l'homme :

La créature étant égale au créateur,
Cette perfection dans l'infini perdue,
Se serait avec Dieu mêlée et confondue.

Ce Dieu personnel exerce une action permanente, et à l'avance voulue, sur la création, et c'est la Providence :

L'infini conscient que nous appelons
[Dieu
Soutient tout ce qui penche, entend
[tout ce qui pleure...
Dieu ne permettra pas à la nuit de
[rester,
Dieu ne laissera pas continuer le crime.

(L'Elégie des Fléaux.)

Contre la Providence serions-nous tentés de tirer objection du mal ? Mais sommes-nous bien placés, répond le poète, pour juger ? Savons-nous quelle est notre place dans la création ? Nous ne savons rien ! Un jour, pourtant, nous saurons tout dans ce « lieu blanc et chaste où le mal s'évanouit et sombre »,

Lieu d'évidence où l'âme enfin peut
[voir les causes,
Où voyant le revers inattendu des
[choses
On comprend et l'on dit : C'est bien!...

« Parce que les choses déplaisent, dit, dans *Les Misérables,* Jean Valjean mourant, ce n'est pas une raison pour être injuste envers Dieu... Il est là-haut, il nous voit tous, et il sait ce qu'il fait au milieu de ses grandes étoiles. »

C'est pourquoi il faut s'humilier et prier. Et Hugo s'humilie et prie et nous invite à prier :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car
[il pleure.
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il
[guérit.
Vous qui tremblez, venez à Lui, car il
[sourit.

Vous qui passez, venez à Lui, car il
[demeure.

(Ecrit au bas d'un crucifix.)

Dans la *Prière pour tous*, il s'adresse à sa fille :

Ma fille, va prier. Vois, la nuit est
[venue,
Une planète d'or, là-bas, perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le
[contour,
A peine un char lointain glisse dans
[l'ombre. Ecoute !
Tout rentre et se repose, et l'arbre de
[la route
Secoue au vent du soir la poussière du
[jour...

Pour qui faut-il prier ? Pour les vivants et pour les morts, mais surtout pour les morts :

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels.

Ce n'est pas moi dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi !

Le 4 septembre 1847, un affreux malheur frappait Victor Hugo. Sa fille Léopoldine se noyait accidentellement dans la Seine, à Villequier, avec son mari, Charles Vacquerie. Elle avait à peine vingt ans et se trouvait mariée depuis six mois à peine. La douleur d'Hugo fut immense. Il pleura longuement, puis s'inclina, et il écrivit le poème : *A Villequier*, que Louis Veuillot appelait « le poème immortel de la douleur chrétienne » :

. . . .
Je viens à vous, Seigneur, Père auquel
[il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein
[de votre gloire
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur, confessant
[que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô
[Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que
[vous faites
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc
[qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts
[se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour
[le terme
N'est qu'un commencement.

Je ne résiste plus à tout ce qui m'ar-
Par votre volonté. [rive
L'âme, de deuils en deuils, l'homme
[de rive en rive
Roule à l'éternité.

Il faudrait tout citer. Quand i[l] a appelé Victor Hugo « le plus formidable imbécile du XIXe siècle » M. Claude Farrère avait dû oublie[r] ces vers... et quelques autres.

Si Victor Hugo priait pour le[s] âmes des morts, c'est qu'il croyai[t] fermement qu'elles seraient jugées, parce qu'il les estimait responsables du fait qu'elles avaien[t] été libres de leurs actes. Le matérialisme, le darwinisme, toutes le[s] théories contraires à l'existence d[e] Dieu, de l'âme et du libre arbit[re] l'irritaient.

« Je ne veux pas, s'écrie-t-[il] dans *Les Grandes lois*, je ne veu[x] pas être brute, ayant le cho[ix] d'être âme » ; il n'éprouve pa[s] « le besoin d'être zéro dans l'in-fini » :

Je veux être ici-bas libre, ailleurs re[s]
[ponsable
Mourir n'est pas finir, c'est le mat[in]
[suprêm[e]
Non, je ne donne pas à la mort ce[ux]
[que j'aim[e]
Je les garde, je veux le firmame[nt]
[pour e[ux]
Pour moi, pour tous !

Victor Hugo a dit lui-même q[ue] Dieu avait mis son âme « au cent[re] de tout, comme un écho sonore [»] L'écho n'a été que trop fidèle. To[u]tes les sottises d'un siècle qui en

été particulièrement riche, il les a répétées. Mais ce que le poète emprunte à l'homme qui passe, à l'heure qui fuit, ne saurait durer. Et c'est toute la partie caduque de l'œuvre immense d'Hugo. Mais lorsque le poète traduit et orchestre dans une langue magnifique les sentiments éternels de l'humanité, sa chanson peut défier les siècles, et c'est le sort victorieux qui attend les poèmes d'Hugo où passe un souffle divin.

JULES VERAN.

L'ECHO DE PARIS

23-4-1935

Les Mercantis Célestes

Vous vendez *le baptême au jour de la naissance ;*
Vous vendez *aux amants le droit de s'épouser ;*
Vous vendez *aux mourants le droit d'agoniser ;*
Vous vendez *aux défunts la messe funéraire ;*
Vous vendez *aux parents l'office anniversaire ;*
Vous vendez *oraisons, messes, communions ;*
Vous vendez *chapelets, croix, bénédictions....*
Rien n'est sacré pour vous, tout vous est marchandise ;
Et l'on ne saurait faire un pas dans votre église,
Sans payer pour entrer, sans payer pour s'asseoir,
Sans payer pour prier. L'EGLISE EST UN COMPTOIR.

Victor HUGO.

AVANT-PROPOS

Le dogme chrétien est le vrai, la morale chrétienne est le bien, le christianisme tout entier brille de cette splendeur de la vérité qui constitue le beau. Cela étant, est-il possible qu'une grande intelligence traverse un siècle et un pays chrétien sans apercevoir le christianisme et sans lui rendre hommage ? Non. Avant même son établissement, un Platon, un Virgile l'avaient pressenti et salué dans l'avenir. Depuis qu'il a été donné au monde, il n'est peut-être pas un penseur qui ne se soit incliné devant lui avec respect, sinon avec amour. Ouvrez un livre quelconque, si sceptique ou si impie qu'il puisse être : vous y trouverez toujours quelque hommage au dogme ou à la morale du christianisme. Tantôt c'est un témoignage rendu volontairement, sinon volontiers, en faveur d'une de

nos croyances ; tantôt c'est un mot que l'auteur a écrit pour ainsi dire à son insu, à l'encontre des négations proférées par lui quelques pages plus haut ou plus bas. C'est le « témoignage de l'âme naturellement chrétienne », dont parlait déjà Tertullien ; c'est l'hommage d'un homme, d'un grand homme quelquefois, à Dieu, l'hommage de la raison à la foi, l'hommage de l'œil qui voit à « la lumière qui éclaire tous ceux qui viennent en ce monde. » Et tous, les plus grands comme les plus petits, les plus célèbres comme les moins éclatants, les uns volontiers, les autres malgré eux, tous rendent, au moins une fois, ce témoignage à la vérité. N'est-ce pas le lieu de répéter avec Joseph de Maistre : « O sainte Eglise, les grands hommes t'appartiennent ! »

Or, un des plus grands hommes et le plus grand poète de ce siècle est celui dont le nom se trouve inscrit en tête de ce volume. Lorsqu'on achève de lire Victor Hugo, on reste comme étourdi sous le poids de cette intelligence, comme ébloui de l'éclat de ce génie. Mais si l'on est chrétien, un autre sentiment domine ceux-là : on déplore tout d'abord, on voudrait pouvoir effacer les pages trop nombreuses où le poète se montre injuste envers l'Église. Puis on se rappelle que lui aussi, comme tous les grands hommes, il a payé son

tribut de respect et d'admiration à cette même Église, objet de ses attaques; on recherche, pour les lire encore, ces témoignages d'une âme naturellement chrétienne. On voudrait peut-être les avoir réunis sous la main, pour opposer Victor Hugo à ceux qui vont chercher dans Victor Hugo des armes contre nous.

Ce souhait, longtemps formé par nous-même, nous avons essayé de le réaliser. Il nous a semblé qu'en réunissant tous les témoignages en faveur de nos croyances, épars dans les œuvres du poète, on pourrait former une exposition, une apologie presque complète du dogme, de la morale et du culte chrétien. Nous avons cherché et recueilli les matériaux de cet ouvrage (1). Nous les avons groupés et superposés dans un ordre logique; et il nous a semblé qu'il en résultait, à la gloire de Dieu et de notre sainte religion, un monument de plus, à la base duquel nous avons pu écrire, non sans émotion : *Victor Hugo fecit.* Oui, Seigneur, cet hommage vous est rendu par un homme qui d'ailleurs vous a trop souvent attaqué. Puissiez-vous avoir oublié et pardonné le mal en faveur du bien! Puisse le

(1) Nous tenons ici à exprimer notre gratitude pour les héritiers et les éditeurs des œuvres de Victor Hugo, qui nous ont gracieusement autorisé à reproduire dans ce volume un grand nombre de citations du poète.

vieux poète, à son lit de mort, s'être redit à lui-même l'exhortation qu'il avait adressée à d'autres :

Vous qui passez, venez à LUI, car il demeure!

Ce vers suffirait à sa gloire. Puisse-t-il avoir suffi à son salut!

E. Duplessy.

Première Partie

LE DOGME

CHAPITRE PREMIER

LA RELIGION

La première nécessité qui s'impose à l'apologiste, c'est d'établir l'existence de la religion. Et ici, nous prenons le mot *religion* dans son sens le plus large. Nous ne nous préoccupons pas encore de choisir entre telle ou telle forme religieuse. Nous ne nous élevons même pas encore à la notion d'une religion surnaturelle. Nous restons dans l'ordre des connaissances que la seule raison peut acquérir. Or, que nous enseigne la raison? Elle voit dans la Religion les rapports de Dieu avec ses créatures intelligentes, et spécialement avec l'homme. Partant de cette définition, elle étudie, d'un côté, Dieu et ses attributs, de l'autre, l'homme et sa nature, et de cette étude elle conclut que Dieu et l'homme ne peuvent rester indifférents l'un à l'autre, et qu'ils doivent être unis par la religion.

Nous allons refaire cette étude, à la suite de Victor Hugo. Avec lui nous examinerons Dieu, puis l'homme; avec lui nous conclurons, de ce double examen, à la nécessité d'une religion.

ARTICLE PREMIER

Dieu.

§ 1er. — Existence de Dieu.

L'argument de saint Anselme. — Le témoignage de la conscience. — Le témoignage de la nature : voix des astres, voix des montagnes, voix de la mer, voix de la foudre, voix des plaines, voix des oiseaux. — Le hasard. — L'athéisme.

S'il est une croyance de Victor Hugo qui ne soit contestée par personne, c'est sa foi à l'existence de Dieu. « Je crois en Dieu, » a-t-il répété pour la dernière fois dans son testament, après l'avoir redit bien souvent dans ses œuvres.

Sur quels motifs s'appuie notre penseur pour proclamer l'existence de l'Être divin ? Comme à saint Anselme, l'idée même de Dieu lui prouve que ce Dieu existe :

« Si l'infini n'avait pas de *moi*, le *moi* serait sa borne ; il ne serait pas infini ; en d'autres termes, il ne serait pas. Or, il est. Donc il a un moi. Ce moi de l'infini, c'est Dieu ! » (1).

(1) *Les Misérables*, I, I, § x. Sans discuter la valeur philosophique de cet argument, il est curieux de rapprocher

Il en appelle aussi au sens intime de l'homme, à cette conviction intérieure et inébranlable qui réside en nous : le malheureux lève naturellement les yeux vers le ciel où réside son Père :

« Quand notre orgueil se tait, notre douleur le nom-
[me (1). »

Le juste sait qu'il y a un rémunérateur qui tient compte de ses actions. Le méchant sent peser sur lui

« Le grand regard d'en haut, lointain et formidable,
Qui ne quitte jamais le crime (2). »

Et l'on sait quel parti le poète a tiré de cette vérité, dans la belle pièce de la *Légende des siècles* où il nous montre Caïn cherchant en vain à échapper à l'œil de Dieu. Nous ne citons pas ce morceau bien connu ; mais en voici un autre où est éloquemment exprimée la persis-

la traduction en prose de Victor Hugo de la traduction en vers de Sully-Prudhomme :

Anselme, ta foi tremble et ta raison l'assiste ;
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit.
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe ;
Lè concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

Le Bonheur, II, VI.

(1) *Les Contemplations*, VI, XVII.
(2) *L'Année terrible*, Août, *Sedan*, I.

tance de la conscience à croire en Dieu, malgré toutes les subtilités et tous les sophismes :

« Ce Dieu, je le redis, a souvent dans les âges
Subi le hochement de tête des vieux sages.
Je sais que l'inconnu ne répond à l'appel
Ni du calcul morose et lourd, ni du scalpel ;
Soit. Mais j'ai foi. La foi, c'est la lumière haute.
Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte ;
Je puis, par un faux cercle, avec un faux compas,
Le mettre hors du ciel ; mais hors de moi, non pas !
Il est un gouvernail dans l'écume où je vogue.
Si j'écoute mon cœur, j'entends un dialogue :
Nous sommes deux au fond de mon esprit, lui, moi.
Il est mon seul espoir et mon unique effroi.
Si par hasard je rêve une faute que j'aime,
Un profond grondement s'élève dans moi-même ;
Je dis : Qui donc est là ? l'on me parle, pourquoi ?
Et mon âme en tremblant me dit : C'est Dieu. Tais-
[toi (1). »

« Dieu, dit-il ailleurs (2), c'est la notion incompressible. Elle est dans l'homme. Les syllogismes, les querelles, les négations, les systèmes... passent dessus sans la diminuer. »

En un mot, « Dieu est l'invisible évident (3). »

Mais le grand argument du poète, celui auquel il revient le plus souvent, c'est l'existence

(1) *L'Année terrible*, Juillet, XII.
(2) *Les Travailleurs de la mer*, II, II, § V.
(3) *William Shakespeare*, I, II, § I.

de la nature. C'est la preuve simple et en même temps la preuve invincible. « Le monde existe, donc il a fallu quelqu'un pour le faire. » A cela, il n'y a pas de réponse possible. Voltaire le disait déjà :

Le monde m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Hugo le dit à son tour :

« Cependant il faut bien un axe à ce qu'on voit,
Et, quelque chose étant, il faut que quelqu'un soit (1). »

Et ailleurs :

« O vents, il est. Abîme, il est seul. Seul, vous dis-je !
Ténèbres, demandez aux soleils ! Le prodige,
O gouffres, ce serait qu'il ne fût pas (2). »

Comme il est poète, il entend mieux que d'autres la voix de la nature proclamant son auteur. Le firmament, les vents, les montagnes, l'océan, les champs, tout lui parle de Dieu, et il entonne à son tour le cantique *Benedicite* :

Benedicite, sol et luna, Domino ; benedicite, stellæ cœli, Domino. C'est le cantique des astres. La création est achevée :

(1) *Dieu*, II, II.
(2) *Dieu*, II, V.

« Quand il eut terminé, quand les soleils épars,
Eblouis, du chaos montant de toutes parts,
Se furent tous rangés à leur place profonde,
Il sentit le besoin de se nommer au monde;
Et l'être formidable et serein se leva :
Il se dressa sur l'ombre et cria : *Jéhovah!*
Et dans l'immensité ces sept lettres tombèrent.
Et ce sont, dans les cieux que nos yeux réverbèrent,
Au-dessus de nos fronts tremblants sous leur rayon,
Les sept astres géants du noir septentrion (1). »

Après les astres, les montagnes : *Benedicite, montes et colles, Domino.* Le poète voyage dans les Alpes :

« Autrefois il n'y avait dans les gorges d'Ollioules qu'un sentier pour les mulets et les piétons. Maintenant, grâce à Napoléon, les voitures trouvent là, comme au Simplon, une belle route soutenue par une maçonnerie presque romaine. Mes compagnons de voyage s'extasiaient sur celui qui a fait cette route; moi je songeais à celui qui a fait ces montagnes (2). »

Encore une autre grande voix, celle de la mer. *Benedicite, maria et flumina, Domino :*

« J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

(1) *Les Contemplations*, VI, XXV. Voir aussi *l'Ane*, II.
(2) *En Voyage*, Alpes, VII.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
« C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu ! » (1)

La foudre, elle aussi, chante la gloire du Tout-Puissant. *Benedicite, fulgura et nubes, Domino :*

« Sais-tu ce que c'est
Que le fauve ouragan, tonnant et formidable ?
C'est dans les profondeurs du gouffre inabordable
L'infini murmurant : je l'aime ! à demi-voix (2). »

A côté de ces grandes voix, des voix plus douces font entendre leur murmure. Les champs et leur verdure bénissent le nom du Seigneur. *Benedicite, universa germinantia in terra, Domino :*

« On voit les champs, mais c'est de Dieu qu'on s'é-
[blouit (3). »

« Avez-vous, écrit en voyage le poète à un peintre de ses amis, avez-vous l'œil fixé sur les toiles que votre pensée fait rayonner, ou visitez-vous, comme moi, la galerie de peinture du bon Dieu ? (4) »

(1) *Les Orientales*, XXXVII. Cf. *les Feuilles d'automne*, V ; *les Rayons et les ombres*, XL : *Cæruleum mare.*
(2) *Dieu*, II, VIII.
(3) *Les Contemplations*, III, VIII.
(4) *Le Rhin*, lettre XXXIX.

Les oiseaux, *omnes volucres cœli*, mêlent leur chant à ce concert :

« O solitude, tu m'accueilles,
Et tu m'instruis sous le ciel bleu ;
Un petit oiseau sous les feuilles,
Chantant, suffit à prouver Dieu (1). »

En un mot, c'est la nature entière qui proclame l'existence de son auteur. *Benedicite, omnia opera Domini, Domino :*

« Le mot, c'est Dieu. Ce mot luit dans les âmes veuves,
Il tremble dans la flamme ; onde, il coule en tes fleuves,
Homme, il coule en ton sang ;
Les constellations le disent au silence ;
Et le volcan, mortier de l'infini, le lance
Aux astres en passant (2). »

« O champs ! ô feuillages !
Monde fraternel !
Clocher des villages
Humble et solennel !
Mont qui porte l'aire !
Aube fraîche et claire,
Sourire éphémère
De l'astre éternel !

N'êtes-vous qu'un livre
Sans fin ni milieu,

(1) *Les Chansons des rues et des bois*, I, v, § ii.
(2) *Les Contemplations*, VI, vi, § xvi. Voir aussi, dans *la Légende des siècles*, t. iii, les pièces intitulées : *Tout le passé et tout l'avenir*, et *Ténèbres*.

Où chacun pour vivre
Cherche à lire un peu ?
Phrase si profonde
Qu'en vain on la sonde !
L'œil y voit un monde,
L'âme y trouve un Dieu » ! (1)

Après des professions de foi si souvent répétées, on comprend que l'athéisme ne trouve pas grâce devant Victor Hugo. Il ne perd aucune occasion de lui dire son fait et de détruire d'un mot les niaiseries qui lui servent d'arguments. « Le monde est dû au hasard ! » disent les uns. Voici la réponse du poète :

« Hasard,
Mets que font les fripons pour les sots qui le man-
[gent (2). »

« A quoi bon, disent les autres, faire intervenir un Dieu dans la nature ? Il faut de si petites causes pour produire de si grands effets ! » Victor Hugo répond à cet argument dans son dernier livre posthume (3). Une voix lui parle, la voix de l'athéisme. Elle lui montre, en une description d'ailleurs magnifique, le cirque de Gavarnie creusé peu à peu par

(1) *Les Chants du crépuscule*, XX, III. Cf. *ibid.*, I, I; *les Contemplations*, III, XXX.

(2) *Ruy Blas*, acte IV, scène VII.

(3) *Dieu*, I, II.

une goutte d'eau, tombant toujours à la même place pendant des milliers de siècles. Nul besoin d'un Dieu pour cela ! et la voix conclut :

« Fais ce rêve, homme ! et marche où l'erreur te conduit.
Quant à moi, qui suis l'ombre et qui vois dans la nuit,
Je n'accepterais pas, pour faire des prodiges,
Pour creuser un puits sombre et l'emplir de vertiges,
Pour soulever un monde, effroyable fardeau,
L'échange de ton Dieu contre ma goutte d'eau.

La voix se tut.
Alors je relevai la tête :
Mais cette goutte d'eau, criai-je, qui l'a faite ? »

Terminons cette matière en citant un passage où l'ironie de la forme le dispute à la force de la pensée. C'est une des plus belles pages de la philosophie contemporaine.

« Il y a, nous le savons, une philosophie qui nie l'infini. Il y a aussi une philosophie, classée pathologiquement, qui nie le soleil ; cette philosophie s'appelle cécité.

« Eriger un sens qui nous manque en source de vérité, c'est un bel aplomb d'aveugle.

« Le curieux, ce sont les airs hautains, supérieurs et compatissants que prend, vis-à-vis de la philosophie qui voit Dieu, cette philosophie à tâtons. On croit entendre une taupe s'écrier : Ils me font pitié avec leur soleil !

« Il y a, nous le savons, d'illustres et puissants athées. Ceux-là, au fond, ramenés au vrai par leur puissance même, ne sont pas bien sûrs d'être athées,

ce n'est guère avec eux qu'une affaire de définition, et, dans tous les cas, s'ils ne croient pas en Dieu, étant de grands esprits, ils prouvent Dieu.

« Nous saluons en eux les philosophes, tout en qualifiant inexorablement leur philosophie (1). »

(1) *Les Misérables*, II, VII, § VI. Voir sur le même sujet, *les Contemplations*, VI, VI, § V.

§ 2. — Attributs de Dieu.

Le Dieu de Victor Hugo est un Dieu personnel. — Son éternité. — Sa bonté. — Sa miséricorde. — Sa providence. — Réponse aux objections. — La catastrophe de Villequier. — Soumission du poète aux desseins de la Providence.

Ce Dieu dont Victor Hugo proclame l'existence, quel est-il? Est-ce le Dieu vague du panthéisme, confondu avec les choses, semé un peu partout, sorte de dieu-brouillard? Non. C'est un Dieu bien personnel, distinct de la création comme l'ouvrier est distinct de son œuvre :

« Avant la créature était le créateur;
Le temps sans fin était avant le temps qui passe (1). »

Ce Dieu existe de toute éternité, si bien que les plus grandes durées des êtres ne sont rien à côté de la sienne :

« Dieu, dont les cieux sont les pilastres,
Dans son grand regard jamais las
Confond l'éternité des astres
Avec la saison des lilas (2). »

(1) *Dieu*, II, v.
(2) *Les Chansons des rues et des bois*, II, III, § VII.

C'est le Dieu très puissant, très sage, très vrai, mais c'est par dessus tout le Dieu bon, le Dieu aimant, le Dieu auquel on peut dire : « Etant la bonté, tu n'as pas de sourire. Le sourire est une ride fugitive, ignorée de l'absolu (1). » Ce Dieu-amour est admirablement dépeint dans les vers qu'on va lire :

« Oh ! l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit
Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole
De l'univers, poussière immense qui s'envole ;
Mais moi, l'ennemi triste (2) et l'envieux moqueur,
Je le sais, Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.
Dieu, centre aimant du monde, à ses fibres divines
Rattache tous les fils de toutes les racines,
Et sa tendresse égale un ver au séraphin.
. . . .
Pour lui, créer, penser, méditer, animer,
Semer, détruire, faire, être, voir, c'est aimer.
Splendide, il aime, et c'est par reflux qu'on l'adore (3). »

Mais l'objet de prédilection de la bonté de Dieu, c'est l'homme. C'est à son égard que la bonté divine devient miséricorde : il y a tant à pardonner !

« O Vous qui êtes !

« L'Ecclésiaste vous nomme Toute-Puissance, les Macchabées vous nomment Créateur, l'épître aux

(1) *William Shakespeare*, I, v, § II.
(2) C'est Satan qui parle.
(3) *La Fin de Satan*, Satan pardonné.

Ephésiens vous nomme Liberté, Baruch vous nomme Immensité, les Psaumes vous nomment Sagesse et Vérité, Jean vous nomme Lumière, les Rois vous nomment Seigneur, l'Exode vous appelle Providence, le Lévitique, Sainteté, Esdras, Justice, la création vous nomme Dieu, l'homme vous nomme Père, mais Salomon vous nomme Miséricorde, et c'est là le plus beau de tous vos noms (1). »

Cette miséricorde est inépuisable :

« Dieu se nomme pardon, l'homme se nomme larme ;
Dieu créa la pitié le jour où l'homme est né.

. . . .

Le pardon dit tout bas à l'homme : Recommence,
Redeviens pur. Remonte à ta source. Essayons.
Rentre au creuset.....

. . . .

Clémence, c'est le fond de Dieu.....

. . . .

La clémence de Dieu de tous les côtés s'ouvre,
Et c'est la seule embûche où l'on tombe toujours (2). »

On le voit par tout ce qui précède, le Dieu de Victor Hugo n'est pas le Dieu de certains rationalistes, sorti un instant de son éternel repos pour créer le monde, et rentré aussitôt avec empressement dans un profond sommeil, dans un engourdissement qui ne lui permet pas d'entendre ses créatures et de s'occuper d'elles. Non, Dieu n'est pas seulement le créa-

(1) *Les Misérables*, I, I, § V.
(2) *Dieu*, II, VI.

teur du monde, il en est le *gouverneur*, et rien n'arrive sans son ordre ou au moins sans sa permission :

« Peuples, vous ignorez le Dieu qui vous fit naître !
Et pourtant vos regards le peuvent reconnaître :
Dans vos biens, dans vos maux, à toute heure, en tout
[lieu
Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes.
Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu ! » (1)

Ici se dresse une objection : « Si Dieu gouverne le monde, pourquoi le monde n'est-il pas meilleur ? pourquoi la douleur ? pourquoi le mal ? » On sait comme toutes ces récriminations sont fréquentes. Le poète le constate ; il entend répéter tout autour de lui :

« Ah çà, si nous disions un peu son fait à Dieu (2) ? »

Dieu brille, dit-il ailleurs :

« Dieu brille, l'homme siffle, écho de la couleuvre ;
L'homme siffle l'hiver, l'été, le froid, le chaud ;
La nature n'est pas à son gré, tant s'en faut ;
Le spectateur n'est point enchanté du spectacle (3). »

Tout sert de prétexte à ces Zoïles du bon

(1) *Odes*, III, I, § III.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, I, XLII.
(3) *L'Ane*, VII.

Dieu. Pourquoi la nature est-elle d'une uniformité si monotone ?

« Quoi de plus vain que l'air ! quoi de plus plat que [l'eau !
L'hiver est blanc et vieux ; l'aurore est vieille et rose ;
On croit qu'il renouvelle, il fait la même chose.

. . . .

Il n'a que quatre vents et que quatre saisons.

. . . .

Et dans tous les recoins de son œuvre ineffable,
Dans son éclair qui n'est que du rayon cassé,
Dans la mare stagnante au fond de tout fossé,
Dans le perroquet vide et bavard comme l'homme,

. . . .

Dans la fumée aussi vague que le brouillard,
Dans le dindon pleureur et dans l'âne braillard,
Dans les orangs-outangs autrefois troglodytes,
Dans le cygne pareil au lys, que de redites !

. . . .
. . . . Il faut
Qu'il renouvelle, arrange, et radoube, et refasse
Son univers : moyens et but, fond et surface ! (1) »

Pourquoi, non contente d'être banale, la nature est-elle trompeuse ? Pourquoi

« Ce casse-tête horrible et niais tout ensemble
De la chose qui n'est jamais ce qu'elle semble ?

. . . .

Toujours l'illusion d'optique qui vous frappe !
Le ciel qui sans bouger remue, et cette attrape
Du soleil qui se lève et ne se lève pas ! (2) »

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, I, XLII.
(2) *Ibid.*

Pourquoi la douleur ?

« Pourquoi tant de fléaux sur la terre indignée?
. . . .
Pourquoi le dur taureau qui frappe à coups de corne?
Pourquoi l'impur typhus sorti du marais morne
Où jadis l'hydre s'embourbait?
Pourquoi la ronce qui nous hait?
Pourquoi l'épine au seuil des bois, comme une lance?
. . . .
On comprend le printemps, l'aube, le nid, la rose ;
Mais pourquoi les glaçons? pourquoi le houx morose?
Pourquoi l'autour, ce criminel? (1) ».

Et le mal physique ne suffit donc pas? pourquoi le mal moral?

« Pourquoi Caïn auprès d'Abel? (2). »

Pourquoi le méchant est-il heureux lorsque le juste souffre?

« Par ses crimes prospères
L'impie heureux insulte au fidèle souffrant (3). »

Ainsi se plaignent les mécontents. Le poète, après leur avoir laissé la parole, va leur répondre. Ce sera avec une piquante ironie. « Sans doute, a-t-il l'air de leur dire, il est

(1) *La Légende des siècles*, t. III : *Tout le passé et tout l'avenir.*
(2) *Ibid.*
(3) *Odes*, I, II, § III.

regrettable que vous n'ayez pas été à la place de Dieu : le monde s'en porterait beaucoup mieux. »

« Bien. Fais la guerre à Dieu. Canonne le tonnerre,
Croise l'épée avec l'éclair.
. . . .
Parle ! Dieu formidable attend, ô ver de terre,
Tes commandes dans l'infini (1). »

Puis, se tournant vers les justes, il les met en garde contre la tentation du doute et du blasphème :

« Plus effaré du mal que du bien ébloui,
Le sage doutera de Dieu (2). »

Qu'il n'en soit pas ainsi ! Inclinons-nous devant le mystère de la douleur comme devant tous les autres, et adorons sans comprendre :

« Souvent, dans ses desseins, Dieu suit d'étranges [voies,
Lui qui livre Satan aux infernales joies,
Et Marie aux saintes douleurs (3). »

Et puis, plusieurs pensées viennent soutenir la foi du juste souffrant. La douleur est une expiation :

(1) *La Légende des siècles*, t. III : *Tout le passé et tout l'avenir.*

(2) *La Fin de Satan* : Satan dans la nuit.

(3) *Odes*, I, II, § III.

« Que le juste pense aux forfaits de nos pères (1). »

Cette expiation, Dieu lui-même a voulu la subir :

« Et qu'il songe à son Dieu mourant (2). »

Enfin, pensée consolante, Dieu a le temps! *Patiens quia æternus.* Ce que nous faisons est une traite que nous tirons sur Dieu, et dont l'échéance, pour être à long terme, n'en est pas moins certaine. Nous reviendrons sur ce sujet à propos de la vie future.

Contentons-nous ici de citer une digression philosophique, sur la différence entre le conte et l'histoire :

« Avez-vous remarqué une chose? L'histoire est parfois immorale, les contes sont toujours honnêtes, moraux et vertueux. Dans l'histoire, volontiers le plus fort prospère, les tyrans réussissent, les bourreaux se portent bien, les monstres engraissent, les Sylla se transforment en bons bourgeois, les Louis XI et les Cromwell meurent dans leur lit. Dans les contes, l'enfer est toujours visible. Pas de faute qui n'ait son châtiment, parfois même exagéré ; pas de méchant qui ne devienne un malheureux, quelquefois fort à plaindre. Cela tient à ce que l'histoire se meut dans l'infini, et le conte dans le fini. L'homme qui fait le conte, ne se sent pas le droit de poser les faits et d'en laisser supposer les conséquences; car il

(1) *Odes*, I, II, § III.
(2) *Ibid.*

tâtonne dans l'ombre, il n'est sûr de rien, il a besoin de tout borner par un enseignement, un conseil et une leçon; et il n'oserait pas inventer des évènements sans conclusion immédiate. Dieu, qui fait l'histoire, montre ce qu'il veut et sait le reste (1). »

Concluons. Il y a un Dieu. Ce Dieu, après avoir créé le monde, l'aime et le gouverne. Il ne nous livre pas dès maintenant le secret de toutes ses volontés, mais il soulève un coin du voile, et ce que nous voyons doit nous suffire, en attendant la claire vue de l'éternité.

Tel est l'enseignement du poète. Il eut l'occasion de se l'appliquer à lui-même. On connaît le terrible accident de Villequier : Victor Hugo avait marié sa fille à M. Charles Vacquerie, le 15 février 1843 ; le 4 septembre de la même année, les jeunes époux, montés dans une barque, se noyaient. Du sein de l'amertume profonde de son âme, le malheureux père fait entendre un acte de foi, *quand même*, à la bonté et à la providence de Dieu :

« Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!

(1) *Le Rhin*, lettre XX.

Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au
[vent.

. . . .

Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

. . . .

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant,
L'homme subit le joug sans connaître les causes,
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

. . . .

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer ! » (1).

O vous qui pleurez, qui souffrez, qui gémissez ici-bas, c'est un homme qui a pleuré, lui aussi, qui vient vous dire :

« Quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez, rapportez tout à Dieu. Que dans votre intelligence, ainsi que dans la création, tout commence à Dieu, *ab Jove*. Croyez en lui comme les femmes et les enfants. Faites de cette grande foi toute simple le fond et comme

(1) *Les Contemplations*, IV, xv.

le sol de toutes vos œuvres. Qu'on les sente marcher fermement sur ce terrain solide... Sachez-le bien, penseurs! depuis quatre mille ans qu'elle rêve, la sagesse humaine n'a rien trouvé hors de lui! » (1).

(1) *Actes et paroles,* Avant l'exil, 16 janvier 1845.

ARTICLE II

Les Créatures de Dieu.

§ 1er — L'Ange.

Existence des anges. — Les bons anges. — L'ange gardien. — Les mauvais anges. — Leur châtiment. — Ils déclarent la guerre aux hommes, à Dieu même. — La tentation.

La *religion* est le lien qui *relie* Dieu à ses créatures intelligentes. Nous avons étudié Dieu, à la suite de notre poète : nous l'avons vu personnel, éternel, tout puissant et tout bon. Il nous reste à nous tourner vers les créatures intelligentes, vers l'ange et vers l'homme. De leur connaissance, nous conclurons à la nécessité de rapports, de relations, de religion entre les créatures et le Créateur.

L'existence des anges est plusieurs fois affirmée par Victor Hugo : il doit en coûter peu aux poètes, dont l'âme aspire à voir au delà des bornes assignées à l'œil humain, de croire que Dieu a créé des intelligences et les a laissées libres des liens de la chair. Dans l'ode sur la mort de Mlle de Sombreuil, le poète fait à Dieu cette prière :

« Laisse des justes sur la terre!
N'as-tu donc pas, Seigneur, assez d'anges aux
[cieux (1) ? »

Ailleurs, il gémit sur la nécessité où nous mettons ces esprits célestes de voir nos faiblesses, nos crimes et de pleurer sur nous :

Oh! par nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges,
Que de fois nous devons vous contrister, archan-
[ges ! (2) »

Oui, lorsqu'on oublie la dignité de son âme, lorsqu'on devient, selon l'énergique expression de la Bible, un homme animal, *animalis homo*,

« On fait rougir là-haut quelque passant des
[cieux (3) ! »

Ces anges, Dieu ne les a pas créés seulement pour lui, mais pour nous. Chacun de nous a auprès de lui un angélique gardien,

« Qui le jour et la nuit lui fait une défense
De ses ailes d'azur (4). »

Voyez-le, cet ange, écoutant prier l'innocente petite fille confiée à sa garde :

(1) *Odes*, II, IX, § IV. Cf. *les quatre Vents de l'esprit*, III, XIX.

(2) *Les Contemplations*, VI, XI.

(3) *Ibid.*

(4) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, X.

« Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocence épèle,
Et qui, pour remonter, attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amours et soupirs de douleur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de cou
[leur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu (1)! »

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, VIII. Comparez Legouvé disant à son petit-fils encore tout jeune :

Que de chers regards tendrement te suivent!
Que d'anges gardiens autour de tes pas!
Sans compter celui que l'on ne voit pas,
Et qui veille plus que tous ceux qui vivent!

Le Pamphlet, préface.

Et Lamartine :

Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille au fond de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au Juge des humains.

Mais, ici comme partout, à côté du bien, le mal : à côté de l'ange, le démon. Satan, lui aussi, était jadis un ange, et l'un des plus beaux :

« Jadis, ce jour levant, cette lueur candide,
C'était moi.— Moi ! — J'étais l'archange au front splen-
[dide,
La prunelle de feu de l'azur rayonnant,
Dorant le ciel, la vie et l'homme (1). »

Mais l'épreuve arriva, et Lucifer ne put la supporter dignement :

« Je fus envieux. Ce fut là
Mon crime. Tout fut dit, et la bouche sublime
Cria : Mauvais ! Et Dieu me cracha dans l'abîme (2). »

Après la faute, le châtiment : Satan, expulsé du ciel, est jeté à tout jamais dans l'enfer, avec sa cohorte d'esprits révoltes :

« A l'autre extrémité du monde,
Satan, le sinistre oublié,
Satan, le responsable immonde,
Seul, farouche et triste, est lié ;
Au-dessus de ses fils sans nombre,
Satan rêve, adossé dans l'ombre
Au poteau de l'immensité ;
Et, debout sous les cieux funèbres,
Il a ce masque, les Ténèbres,
Et ce carcan, l'Éternité (3) ».

(1) *La Fin de Satan*, Satan dans la nuit.
(2) *Ibid.*
(3) *Les quatre Vents de l'esprit*, I, XLIII.

Maudit par le ciel, il est aussi maudit par le monde ; l'homme le hait, les éléments eux-mêmes semblent le repousser avec mépris :

« Dans l'espace
J'entends, j'entends dans l'eau qui fuit, dans l'air qui
[passe,
J'entends dans l'univers ce murmure : Va-t-en.
Le porc dit au fumier : Je méprise Satan (1). »

Du sein de sa damnation, Satan voit le genre humain créé par Dieu dans la justice et le bonheur, et toujours jaloux, il veut souffleter Dieu dans son œuvre, anéantir la sainteté de l'homme ; il deviendra le tentateur,

« L'être immonde qui cherche à tout prostituer (2). »

Il expose en ces termes son infernal dessein :

« Je défigurerai la face universelle.
Serpent, je secouerai dans l'ombre ma crécelle.
J'inventerai des dieux, Moloch, Vishnou, Baal.
Je prendrai le réel pour briser l'idéal,
Les pierres des édens pour bâtir les sodomes.
A travers les rameaux de la forêt des hommes
On verra mes yeux luire, et l'on dira : C'est lui (3). »

(1) *La Fin de Satan*, Satan dans la nuit.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, I, 1.
(3) *La Fin de Satan*, Satan dans la nuit. Sur le pouvoir dont Satan peut disposer, et sa différence avec la puis-

Son but, en poussant les hommes vers le mal, ne sera pas seulement de les perdre ; il se réjouit du tort qu'il espère causer à la gloire de Dieu même :

« Je veux le torturer dans son œuvre, et l'entendre
Râler dans la justice et la pudeur à vendre,
Dans les champs que la guerre accable de ses bonds...
...Je veux
Qu'il pleure bâillonné par les idolâtries ;
Je veux que des lys morts et des roses flétries,
Du cygne, sous le bec des vautours frémissant,
Des beautés, des vertus, de toutes parts, son sang,
Son propre sang divin, sur lui coule et l'inonde.
Voyez, regardez, cieux ! L'échafaud, c'est le monde,
Je suis le bourreau sombre et j'exécute Dieu (1). »

Tel est le plan du démon, et nous savons comment il cherche à le réaliser, prenant tous les moyens, s'accommodant de tous les déguisements, couvrant le mal des apparences du bien :

« Il en est qui, bannis des célestes phalanges,
Ont de si douces voix qu'on les prend pour des an-
[ges (2). »

Trop souvent le Mauvais réussit dans ses desseins contre les hommes. Mais contre Dieu

sance divine, voir dans *la Légende des siècles*, t. I, la pièce intitulée : *Puissance égale bonté*.

(1) *La Fin de Satan*, Satan dans la nuit.

(2) *Ballades*, XV, I.

il ne peut rien, et dans ses triomphes mêmes le démon trouve de nouveaux supplices :

« L'anathème éternel qui poursuit son étoile,
Dans ses succès même est écrit (1). »

(1) *Odes*, I, iv, § i.

§ 2. — L'Homme.

Définition de l'homme. — *Sa grandeur.* — Il a une âme. — Ce n'est pas un singe perfectionné. — C'est le roi de la création. — *Sa petitesse.* — La douleur. — La mort. — La chute originelle. — Le but final. — L'immortalité.

Détournons nos regards de ce triste spectacle, et reportons-les sur une autre créature de Dieu, l'homme : c'est, après l'ange, l'être le plus noble de toute la création. Hélas ! ici encore, nous retrouverons le même sujet de tristesse : grandeur et déchéance, grâce originelle et chute dans le péché.

Qu'est-ce que l'homme ? Ici le poète se sépare nettement des matérialistes contemporains. L'homme est la réunion d'un corps et d'une âme, et c'est l'âme surtout qui fait sa dignité.

« L'âme est-elle ? première question. La persistance du moi est la soif de l'homme. Sans le moi persistant, toute la création n'est pour lui qu'un immense à quoi bon ! Aussi écoutez la foudroyante affirmation qui jaillit de toutes les consciences. Toute la somme de bien qu'il y a sur la terre dans tous les

hommes se condense en un seul cri pour affirmer l'âme (1). »

Voilà l'affirmation du philosophe ; voici celle du poète :

« Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur sem-
[ble
Certain, démontré presque et probable à peu près
Qu'entre l'homme d'Athène et le loup des forêts,
Qu'entre un essaim d'égoût et le peuple de France,
Le total fait, il n'est aucune différence,
Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
La même quantité de phosphate de chaux
Dans le plus affreux chien que dans le plus grand
[homme :
Que par conséquent Sparte est égal à Sodome ;
Que mon droit pèse autant qu'un souffle aérien,
Et que, fussé-je Eschyle ou Christ, je ne suis rien,
Rien, l'éclair, la vapeur de la locomotive.
Je dois être enchanté de cette perspective ;
Sinon, je suis vraiment bien difficile...
Quoi, vouloir être brute, ayant le choix d'être âme !
Avoir dans l'infini besoin d'être zéro !
Eh bien, non ! » (2).

Non, l'homme n'est pas un pur animal ! Non, l'homme n'est pas un singe plus ou moins perfectionné ! Le poète n'y peut consentir, il ne veut pas

(1) *William Shakespeare*, I, v, § I.
(2) *La Légende des siècles*, t. IV, les grandes Lois.

« Etre un orang-outang qui, par ancienneté
Ou par faveur, obtient le grade de Jocrisse (1),
Et quand un grave Anglais, correct, bien mis, beau
[linge,
Lui dit : — Dieu t'a fait homme et moi je te fais
[singe,
Rends-toi digne à présent d'une telle faveur ! —
Cette promotion *le* laisse un peu rêveur (2). »

En un mot, l'homme est à ses yeux ce qu'il est aux yeux du chrétien, le roi de la création, élevé au-dessus de la nature visible autant que l'intelligence au-dessus de la matière :

« Qu'est la création sans cette initiale?
Seul sur la terre il a la lueur faciale ;
Seul il parle; et sans lui tout est décapité (3). »

Mais, autant que par sa grandeur, l'homme est remarquable par sa petitesse. Ce contraste admirablement dépeint par Pascal, n'échappe pas à notre poète :

« Hélas ! que fait l'homme ici-bas?
Un peu de bruit dans beaucoup d'ombre (4). »

Il cherche le bonheur et, maintenant du moins, c'est la douleur qu'il rencontre :

(1) *La Légende des siècles*, t. IV, les grandes Lois.
(2) *Ibid.*, t. IV, France et âme.
(3) *Ibid.*, t. III, le Satyre.
(4) *Les Rayons et les ombres*, IX.

« Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées? » (1).

« Etes-vous, *dit-il ailleurs*, ce qu'on appelle un heureux? Eh bien! vous êtes triste tous les jours. Chaque jour a son grand chagrin ou son petit souci. Hier, vous trembliez pour une santé qui vous est chère, aujourd'hui vous craignez pour la vôtre; demain ce sera une inquiétude d'argent, après-demain, la diatribe d'un colomniateur, l'autre après-demain le malheur d'un ami; puis le temps qu'il fait, puis quelque chose de cassé ou de perdu, puis un plaisir que la conscience et la colonne vertébrale vous reprochent; une autre fois, la marche des affaires publiques. Sans compter les peines de cœur. Et ainsi de suite. Un nuage se dissipe, un autre se reforme. A peine un jour sur cent de pleine joie et de plein soleil. Et vous êtes de ce petit nombre qui a le bonheur! Quant aux autres hommes, la nuit stagnante est sur eux (2). »

Comment expliquer cette antithèse entre les aspirations de l'homme et le résultat où elles aboutissent? Quel est, pour Victor Hugo, le mot de cette énigme? Le même que la foi enseigne et que Pascal avait éloquemment redit: l'idée d'une chute originelle est la seule clé de ce mystère.

« Or l'incréé voulut engendrer l'immortel.
Il fit l'âme, et la mit dans l'homme, son autel.
L'homme seul reçut l'âme en l'univers visible.

(1) *L'Art d'être grand-père*, III, II.
(2) *Les Misérables*, IV, VII, § I.

Dieu créa pour Adam ce faîte inaccessible.

. . . .

Voyant qu'il aurait seul une âme, Adam fut ivre ;
Il voulut la science et déroba le fruit.
C'est pourquoi Dieu jeta les hommes dans la nuit.
Et depuis ce jour-là l'urne amère est remplie,
Sous la faute d'Adam tout le genre humain plie. »

Tel est le langage que prête le poète à un ange dans un de ses plus importants poèmes (1). Il prend d'ailleurs à son propre compte cette explication de la douleur :

« Regardez la vie de près, elle est ainsi faite, qu'on y sent partout de la punition (2). »

Et maintenant, cette chute est-elle irrémédiable? L'homme tombé est-il destiné à se relever? Arrivera-t-il quand même au but que la bonté de Dieu lui avait primitivement assigné? Notre poète va répondre à cette question. Il commence à constater que, malgré tout, même au sein de ses douleurs et de ses petitesses, l'homme aspire à l'infini. Ce qu'il lui faut, c'est la vérité, et la vérité sans bornes :

« Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême
Tout vole emporté ;

(1) *Dieu*, II, VI.
(2) *Les Misérables*, IV, VII, § I.

L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle,
Moi la vérité! (1). »

« Tout vouloir, tout savoir, tout sonder tour à tour,
C'est la seule façon de composer un jour
Qui suffise au regard de l'âme (2). »

En même temps qu'elle tend au vrai, l'âme aspire au bien. Ecoutez le philosophe reprendre et blâmer ceux qui ne se soucient pas de leur âme et *descendent à tâtons chez les morts.*

« Tu ne comprends donc pas que ton destin, à toi,
C'est de penser! c'est d'être un mage et d'être un roi ;
C'est d'être un alchimiste alimentant la flamme
Sous ce sombre alambic que tu nommes ton âme,
Et de faire passer par ce creuset de feu
La nature et le monde, et d'en extraire Dieu ! » (3).

C'est donc bien l'infini qu'il faut à l'homme. Rien dans ce monde borné ne peut le satisfaire :

« Tentes que tout cela ! l'édifice est ailleurs.
Passez outre! cherchez plus loin les biens sans nombre.
Une tente, ô mortels, ne contient que de l'ombre ! » (4)

Et pour résumer en trois mots toute la vie :

(1) *Les Chants du crépuscule*, XX, I.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XXIX.
(3) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, I.
(4) *Les Voix intérieures :* Pensar, Dudar.

« L'homme respire, aspire et expire (1). »

Cette infinie vérité, ce bien infini, après lequel l'homme aspire en vain ici-bas, doit-il en être éternellement privé? Nous savons comment la religion répond à cette question. Elle nous montre du doigt le ciel et nous dit : C'est là que votre faim et votre soif seront apaisées : c'est là que l'Infini se donnera à vous. En d'autres termes, le besoin de l'Infini a pour conséquence essentielle le besoin de l'immortalité :

« Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.
Ce n'est point vers la nuit que je crie en avant!
Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême,
Non, je ne donne pas la mort à ceux que j'aime!
Je les garde, je veux le firmament pour eux,
Pour moi, pour tous (2)! »

Cette aspiration de l'âme sera-t-elle réalisée? A la soif de l'immortalité, Dieu répondra-t-il par l'immortalité même? Nous verrons, en terminant ce travail, que bien des fois, à cette question, Victor Hugo a répondu de la manière la plus affirmative. Que cette attente est douce! Que cette croyance est consolante! A sa lumière les mystères de la vie humaine deviennent intelligibles. La douleur devient

(1) *L'Homme qui rit*, II, II, § IX.
(2) *La Légende des siècles*, t. IV : les grandes Lois.

un moyen de purification, de préparation à l'éternité :

« En l'éprouvant toujours, Dieu semble dire à l'homme :
Fais passer ton esprit à travers le malheur ;
Comme le grain du crible, il sortira meilleur (1). »

Ne pouvant être le dernier mot du monde, la douleur prouve aux gens de bien l'existence d'un monde autre et meilleur, où elle sera inconnue pour eux :

« Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots : Ame immortelle ! Éternité de Dieu ! » (2)

Il n'est pas jusqu'à la mort, cette suprême douleur, qui ne proclame la vie :

« La cendre ne parvient qu'à me prouver la flamme ;
Faire voir clairement le ciel, l'éternel port,
La vie enfin, c'est là le succès de la mort (3). »

Ce sont les mêmes enseignements que Victor Hugo donnait du haut de la tribune française, dans un discours sur la liberté d'enseignement :

» Ce qui allège le labeur, *disait-il*, ce qui sanctifie le travail, ce qui rend l'homme fort, bon, sage,

(1) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, IV.
(2) *Les Feuilles d'automne*, XII.
(3) *La Légende des siècles*, t. IV : les Enterrements civils.

patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie (*Vive et unanime approbation*).

« Quant à moi, puisque le hasard veut que ce soit moi qui parle en ce moment et met de si graves paroles dans une bouche de peu d'autorité, qu'il me soit permis de le dire ici et de le déclarer, je le proclame du haut de cette tribune, j'y crois profondément, à ce monde meilleur; il est pour moi bien plus réel que cette misérable chimère que nous dévorons et que nous appelons la vie; il est sans cesse devant mes yeux; j'y crois de toutes les puissances de ma conviction, et, après bien des luttes, bien des études et bien des épreuves, il est la suprême certitude de ma raison, comme il est la suprême consolation de mon âme (*Profonde sensation*) (1). »

(1) *Actes et paroles*. Avant l'exil.

ARTICLE III

La Religion.

Sa nécessité ressort de l'étude de Dieu et de l'homme. — Nécessité des actes religieux : prière, éducation religieuse. — La vraie solution de la question sociale.

Il est temps de tirer une première conclusion de tout ce que nous avons dit jusqu'ici. Nous avons considéré, dans le Créateur et dans la créature, dans Dieu et dans l'homme, ce que la raison peut nous en faire connaître. Nous avons vu Dieu doué d'attributs qui le poussent à s'incliner vers l'homme ; nous avons vu l'homme doué d'aspirations qui le poussent à s'élever vers Dieu. Ces deux êtres, allant l'un vers l'autre, doivent-ils se rencontrer? en d'autres termes, doit-il y avoir une religion ? Telle est la question que, d'elle-même, la raison se pose, et à laquelle elle ne peut donner qu'une réponse affirmative. Oui, étant donnée la nature de Dieu et la nature de l'homme, la religion est nécessaire, elle est fatale, et rien par conséquent ne la pourra détruire :

« Par quatre chaînes d'or, le monde est retenu ;
Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice ;
Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
Avec ses passions folles ou criminelles,
Sans pouvoir arracher ces ancres éternelles ! » (1)

De là suit la nécessité de la prière, l'acte religieux par excellence :

« Quand la vie est mauvaise, on la rêve meilleure,
Les yeux en pleurs au ciel se lèvent à toute heure ;
L'espoir vers Dieu se tourne, et Dieu l'entend crier.
Laissez tout ce qui pleure
Prier (2). »

Nous reviendrons plus tard sur cet important sujet. Contentons-nous ici de citer un passage d'une lettre écrite par Victor Hugo, à l'âge de trente-quatre ans :

« Dis à Didine et à Dédé que j'ai pensé à elles dans la chapelle de Notre-Dame de la Délivrande. Il y avait de pauvres femmes de marins qui priaient à genoux, pour leurs maris risqués sur la mer. J'ai prié aussi, moi, à la vérité sans m'agenouiller, sans joindre les mains, avec l'orgueil bête de notre temps, mais du plus profond du cœur (3). »

(1) *La Légende des siècles :* les quatre Jours d'Elciis.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit,* III, x.
(3) Lettre de juillet 1836, citée par A. Asseline, *Victor Hugo intime,* ch. IV.

De là enfin suit la nécessité de l'éducation religieuse. On ne saurait trop le redire aujourd'hui où elle est attaquée avec tant d'audace. Victor Hugo, à des époques bien différentes, l'a reconnue et proclamée. Tout jeune encore, il disait dans une note de l'*Enrôleur politique :*

« Nous ne prétendons pas condamner l'enseignement mutuel. Cette méthode peut être utile : il y a du ridicule à la trouver admirable ;

Et le malheur de ce qu'on vante
Est d'être ensuite rabaissé.

« Le temps jugera, et il jugera bien ; car c'est lui qui nous a fait connaître l'excellence des écoles chrétiennes (1). »

Plus tard, au sein de l'Assemblée Législative de 1850, il faisait entendre, en accents magnifiques, des paroles que les législateurs de nos jours feraient bien de méditer :

« Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, entendez-vous bien ? il est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Plus il approche de Dieu, mieux il doit voir Dieu (*Mouvement*).

« Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie (*Sensation*). En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on aggrave toutes les misères par

(1) Cité par E. Biré, *Victor Hugo avant 1830,* p. 170.

la négation qui est au bout, on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'était que la souffrance, c'est-à-dire la loi de Dieu, on fait le désespoir, c'est-à-dire la loi de l'enfer (*Long mouvement*). De là de profondes convulsions sociales (*Oui! oui!*).

« Certes, je suis de ceux qui veulent, et personne n'en doute dans cette enceinte, je suis de ceux qui veulent, je ne dis pas avec sincérité, le mot est trop faible, je veux avec une inexprimable ardeur, et par tous les moyens possibles, améliorer dans cette vie le sort matériel de ceux qui souffrent, mais la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance (*Bravos à droite*). Combien s'amoindrissent nos misères finies quand il s'y mêle une espérance infinie! (*Très bien ! très bien!*)

« ... Disons-le bien haut, personne n'aura injustement ou inutilement souffert. La mort est une restitution (*Mouvement*). La loi du monde matériel, c'est l'équilibre, la loi du monde moral, c'est l'équité. Dieu se retrouve à la fin de tout. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous (1). »

Quelle magnifique réponse à la question sociale !

(1) *Actes et paroles*, 15 janvier 1850.

CHAPITRE II

LE SURNATUREL.

Faiblesse de la raison laissée à elle-même. — Elle aboutit facilement au scepticisme. — Nécessité d'un secours surnaturel, c'est-à-dire d'une révélation. — Objections tirées du miracle et du mystère. — Accord de la foi et de la raison.

La nature même de l'homme en fait un être religieux. Mais Dieu a voulu lui donner plus et mieux que cette religion purement naturelle. Il a voulu se faire voir à l'homme autrement que par les yeux de sa raison; il a voulu lui parler, lui imposer des devoirs et lui promettre des récompenses dont son intelligence, livrée à elle-même, n'aurait pas eu l'idée. En un mot, il a mis au-dessus de l'intelligence de l'homme le mystère ; au-dessus de ses forces, le miracle ; au-dessus de sa raison, la foi. Dès lors, la religion naturelle ne suffit plus ; il faut aux hommes une religion positive, révélée et *surnaturelle.*

La raison n'a qu'à s'interroger elle-même pour voir inscrite, au fond de son indigence, la nécessité d'un secours surhumain. A

elle seule elle ne trouve pas la solution des grands problèmes de la vie et de la mort. A mesure qu'elle a fait un pas en avant, le sentier qui lui reste à parcourir s'étend de plus en plus devant elle et s'enfonce au loin dans l'obscurité. Victor Hugo le constate :

« Dieu met sur les dents la science ;
A peine a-t-on fini qu'il faut recommencer ;
Il semble que l'on sent dans la main vous glisser
On ne sait quel serpent tout écaillé d'aurore ;
Dès que vous avez dit : Assez ! il dit : Encore ! » (1).

J'ai vu, dit-il ailleurs, j'ai vu

« La science marcher en zigzag, incapable
De porter l'infini, ce vin mystérieux,
Soûle et comme abrutie en présence des cieux ! (2) ».

Impuissants à trouver le vrai par eux-mêmes, en contradiction les uns avec les autres sur les notions les plus élémentaires et les plus essentielles, que feront les philosophes, s'ils ne recourent pas à la foi ? Ils deviendront fatalement indifférents. Et c'est là ce qui est advenu :

« Repousser Rome et rejeter Sion,
Rire, et conclure tout par la négation,
Comme c'est plus aisé, c'est ce que font les hommes.
Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes (3). »

(1) *L'Art d'être grand-père*, IV, v.
(2) *L'Ane*, I.
(3) *Les Voix intérieures* : Pensar, Dudar.

Et alors, ce n'est pas seulement à la foi que nous répondons : « A quoi bon? » C'est à la raison même, c'est à ses enseignements sur Dieu, sur l'âme, sur l'éternité. « Que sais-je? qu'importe? » Voilà ce que disent les hommes rebelles à la foi et devenus sceptiques.

« Le Doute, fils bâtard de l'aïeule Sagesse,
Crie : — A quoi bon? — devant l'éternelle largesse,
Nous fait tout oublier,
S'offre à nous, morne abri, dans nos marches sans [nombre,
Nous dit : —Es-tu las? Viens! et l'homme dort à l'om- [bre
De ce mancenilier (1). »

L'esprit de l'homme trouve-t-il du moins la paix dans ce doute obstiné, dans cette fin de non-recevoir opposée à toutes les réclamations de la conscience ? Non. « *Le scepticisme est la carie de l'intelligence* (2) » ; mais malgré tout, la raison, avariée, abâtardie par le doute, conserve assez de lueurs pour constater qu'il n'y a plus en elle que des ruines ; et elle en souffre et elle en gémit :

« L'esprit triomphe. A bas le vieux dogme! on l'écrase,
Il tombe; le passé s'effondre ; table rase ;
Bien. Plus je suis vainqueur, plus je suis assombri.
Une négation est un sinistre abri ;

(1) *Les Contemplations*, VI, VI, § I.
(2) *Les Misérables*, III, IV, § I.

Où mettrai-je mon âme ? est-ce dans un décombre ?

. . . .

J'en gémis ; l'homme manque à sa tâche divine.
Je cherche un édifice et trouve une ruine (1). »

A ce triste tableau de la raison privée de la foi, le poète en a opposé un plus consolant : celui d'une intelligence qui, se voyant bornée, cherche en dehors d'elle la vérité qu'elle se sent impuissante à trouver d'elle-même. Non, quoi qu'en disent les sceptiques, la vérité n'est pas impossible à trouver :

« A qui te cherche, ô Vrai, jamais tu n'échappas (2). »

Mais il faut la chercher où elle est, c'est-à-dire en Dieu. Il nous a parlé : écoutez-le et vous serez satisfaits !

« Oh ! croire, c'est la récompense
Du penseur aimant, quel qu'il soit :
C'est en se confiant qu'on pense,
Et c'est en espérant qu'on voit (3). »

Ici, cependant, nous sommes arrêtés par une difficulté : « Non, disent les rationalistes, il n'y a pas dans l'acte de foi une satisfaction pour la raison. La foi suppose une révélation : or, la révélation ne va pas sans le miracle et le

(1) *L'Ane*, III.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, Epilogue.
(3) *Toute la Lyre :* les sept Cordes, III, XXV.

mystère, qui sont en contradiction avec la raison. »

Notre philosophe ne se laisse pas prendre à ce sophisme. Le miracle et le mystère sont au dessus de la raison, ils ne sont pas en conflit avec elle. Ecoutez-le railler à l'avance le dédain superbe avec lequel MM. Renan et consorts passeront à côté du miracle, sans même daigner l'examiner, en ayant décrété tout d'abord l'impossibilité :

« Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à rejeter le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits...

«... Eluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science (1). »

(1) *William Shakespeare*, I, II, § I.

Quant au mystère, ce qui serait étonnant, c'est qu'il n'y en eût pas en Dieu : le fini ne peut comprendre l'infini, et par conséquent pour nous

« La Providence est noire à force de grandeur (1). »

Cherche donc, intelligence humaine, réfléchis, travaille, c'est bien ; mieux encore, si c'est Dieu que tu cherches et sur lequel tu médites ; mais ici ne prétends pas tout trouver et tout comprendre :

« Si tu prétends aller jusqu'à la fin des choses,
Et là, debout devant cette cause des causes,
Dire : — Réalité terrible, je te tiens ! —
Tu perds ta peine (2). »

Heureuse impuissance, qui sert à rabattre notre orgueil ! « L'homme peut tout. » Nous l'entendons dire et nous serions peut-être exposés à le croire. Le poète aussi l'a entendu dire, et voici sa réponse :

« Il peut tout !
Hors ceci : nommer Dieu.
Nommer Dieu de façon que l'abîme comprenne.
Il peut tout, hors ceci : faire à l'aube sereine,
Au lys, à l'astre, à l'hydre, à l'éclair enflammé,
Dire dans l'étendue obscure : Il l'a nommé ! » (3).

(1) *L'Année terrible*, Novembre, VI.
(2) *La Légende des siècles*, t. III : *A l'homme*.
(3) *Dieu*, I, II.

Le mystère, pas plus que le miracle, ne doit donc nous empêcher de croire. La raison ne repousse pas la foi, la foi ne détruit pas la raison. Toutes deux sont faites pour aller d'accord ; et le poète nous les montre, en effet, sous les traits de deux compagnons de route, d'une beauté extraordinaire.

« L'un avait l'air candide et l'autre l'air altier.
Ils marchaient tous les deux dans le même sentier ;
Et l'un murmurait : Crois ; et l'autre disait : Pense (1). »

Pourquoi, hélas ! a-t-on séparé de force ces deux voyageurs ? Pourquoi voit-on aujourd'hui tant d'hommes qui ne croient plus ? C'est là un *immense malheur*, selon l'expression même de Victor Hugo, constatant qu'à la place de Jérusalem et de Salomon, de Rome et de Grégoire VII, il n'y a plus que Paris et Voltaire (2) :

« Hélas ! l'homme aujourd'hui ne croit plus, mais il [rêve.
Lequel vaut mieux, Seigneur ? » (3).

Il faut à ce chapitre une conclusion : nous n'en saurions trouver de plus nette que celle-ci :

« Une foi, c'est là pour l'homme le nécessaire. Malheur à qui ne croit rien ! » (4).

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XLV.
(2) *Littérature et philosophie mêlées :* Journal des idées d'un jeune jacobite.
(3) *Les Rayons et les ombres*, V. Cf. *Ballades*, VIII.
(4) *Les Misérables*, II, VII, § VIII.

CHAPITRE III

LE CHRISTIANISME.

ARTICLE PREMIER

Divinité de Jésus-Christ et du Christianisme.

Le christianisme considéré en lui-même. — Preuves extrinsèques de sa divinité : le témoignage des martyrs. — La conversion du monde. — La divinité de Jésus-Christ. — Ses deux natures. — La Rédemption. — La croix.

Le besoin du surnaturel explique que toutes les religions qui ont aspiré à l'empire des âmes se soient réclamées de la révélation, du mystère et du miracle. Mais, parmi tant de formes religieuses, contradictoires les unes aux autres, une seule peut être vraie : quelle est-elle? Telle est la question qui s'impose maintenant à nos recherches.

A cette question, Victor Hugo répond comme nous : La vraie religion, la religion divine, c'est le christianisme.

Il en trouve une première preuve dans l'examen du christianisme lui-même. Cette

religion enseigne tout ce qu'il faut savoir, elle explique tous les problèmes de la vie, elle est complète, donc elle est vraie (1). Sans doute, dit-il après avoir énuméré les grands enseignements de notre foi,

« Une partie de ces vérités avait été peut-être soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Évangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières, qui n'en éclairaient qu'un côté et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le Christ, c'est le jour (2). »

Les preuves extrinsèques de la divinité du christianisme ne sont pas, elles aussi, inconnues au poète. Plusieurs fois nous le voyons s'attendrir sur la constance des martyrs et s'incliner devant leur précieux témoignage. Néron a fait incendier Rome :

(1) « Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie ». « Religion humaine, parce qu'elle est divine ». *Cromwell*, préface.

(2) *Cromwell*, préface.

« J'ai détruit Rome afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle!
Plus de chrétiens! allez, exterminez-les tous!
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes;
Exterminez!... Esclave! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux! » (1).

C'en est fait, le signal des persécutions est donné, et l'on pourra, trois siècles durant, admirer ces héros

« Qui, dépouillés d'armures,
Refusant aux bourreaux leurs chants ou leurs mur-
[mures,
Vont souffrir sans orgueil et mourir sans combat (2). »

Autre témoignage précieux à recueillir : celui de ces convertis qui, sans raison humainement appréciable, vaincus par l'évidence de la vérité, se sont rendus à Jésus-Christ, et de bourreaux sont devenus victimes. Comment expliquer cela, sinon par la divinité du christianisme? C'est ainsi que l'explique notre philosophe. Lisez cette belle page sur la conversion de saint Paul :

« Paul représente ce prodige à la fois divin et humain, la conversion. Il est celui auquel l'avenir est apparu. Il en reste hagard, et rien n'est superbe comme cette

(1) *Odes*, IV, xv.
(2) *Odes*, IV, xi. Voir aussi *les Châtiments*, I, viii : *à un Martyr*.

face à jamais étonnée du vaincu de la lumière. Paul, né pharisien, avait été tisseur de poil de chameau pour les tentes et domestique d'un des juges de Jésus-Christ, Gamaliel: puis, les scribes l'avaient élevé, le trouvant féroce. Il était l'homme du passé, il avait gardé les manteaux des jeteurs de pierres, il aspirait à devenir bourreau ; il était en route pour cela ; tout à coup un flot d'aurore sort de l'ombre et le jette à bas de son cheval, et désormais il y aura dans l'histoire du genre humain cette chose admirable, le chemin de Damas. Ce jour de la métamorphose de saint Paul est un grand jour, retenez cette date, elle correspond au 25 janvier de notre année grégorienne. Le chemin de Damas est nécessaire à la marche du progrès. Tomber dans la vérité et se relever homme juste, une chute transfiguration, cela est superbe. C'est l'histoire de saint Paul. A partir de saint Paul, ce sera l'histoire de l'humanité. Le coup de lumière est plus que le coup de foudre. Le progrès se fera par une série d'éblouissements. Quant à ce Paul, qui a été renversé par la force de la conviction nouvelle, cette brusquerie d'en haut lui ouvre le génie...

« ...Tel est Paul. Le grandissement d'un esprit par l'irruption de la clarté, la beauté de la violence faite par la vérité à une âme, éclate dans ce personnage. C'est là, insistons-y, la vertu du chemin de Damas. Désormais, quiconque voudra de cette croissance-là suivra le doigt indicateur de saint Paul (1). »

Mais la grande preuve de la divinité du christianisme, c'est la divinité de son fondateur.

(1) *William Shakespeare*, I, II, § X.

Jésus-Christ est Dieu, c'est le Dieu fait homme pour sauver l'humanité :

« Dieu, que l'homme coupable appelait, s'est penché,
Et, voyant l'univers sanglant, mort, desséché,
Et songeant, pour lui-même et pour lui seul sévère,
Que pour sauver un monde il suffit d'un calvaire,
Il a dit : Va, mon fils ! Et son fils est allé (1). »

Maintes fois, Victor Hugo a fait acte de foi à la divinité de Jésus-Christ. Nous tenons à signaler ici tous ces témoignages ; on remarquera qu'ils sont datés d'époques bien différentes dans la vie du poète. Jeune encore, saluant la naissance du duc de Bordeaux, il montrait le *Dieu qui fut enfant*, donnant à notre France l'enfant qui sera roi (2). En 1848, présidant à la plantation d'un arbre de la liberté, il s'écriait :

« Le premier arbre de la liberté fut planté, il y a dix-huit cents ans, par Dieu même sur le Golgotha (*Acclamations*). Le premier arbre de la liberté, c'est cette croix sur laquelle Jésus-Christ s'est offert en sacrifice pour la liberté, l'égalité et la fraternité du genre humain (*Bravos et longs applaudissements*).

N'est-ce pas encore un acte de foi à la divinité de Jésus-Christ, cette belle légende que nous trouvons dans les *Contemplations* ?

(1) *Dieu*, II, VI.
(2) Pièce intitulée : *le 4 Novembre 1820*.
(3) *Actes et paroles*, avant l'Exil.

« Un de ceux qui liaient Jésus-Christ au poteau,
Et qui, sur son dos nu, jetaient un vil manteau,
Arracha de ce front tranquille une poignée
De cheveux qu'inondait la sueur résignée,
Et dit : « Je vais montrer à Caïphe cela ! »
Et, crispant son poing noir, cet homme s'en alla.
La nuit était venue et la rue était sombre ;
L'homme marchait ; soudain, il s'arrêta dans l'ombre,
Stupéfait, pâle, et comme en proie aux visions,
Frémissant ! — Il avait dans la main des rayons (1). »

Il semble qu'à mesure qu'il avance en âge, le poète soit plus net et plus précis dans son affirmation. Voici ce qu'il dit dans les *Misérables* :

« Les vingt-trois blessures de César me touchent moins que le crachat au front de Jésus-Christ. César est poignardé par les sénateurs ; Christ est souffleté par les valets. A plus d'outrage, on sent le Dieu (2). »

Les *quatre Vents de l'esprit* ont paru dans les dernières années de Victor Hugo. Il s'y exprime en ces termes, sur les erreurs de la justice humaine :

« Cette vieille Thémis humaine aux yeux bandés
Qui jadis prit Jésus, joua sa robe aux dés,
Le fit crucifier par le crime et le vice,
Et compte Dieu parmi ses repris de justice (3). »

(1) *Les Contemplations*, I, XXIX.
(2) *Les Misérables*, V, I, § II.
(3) *Les quatre Vents de l'esprit*, IV, I.

Enfin, est-ce d'un Dieu ou d'un homme que parle le poète, lorsqu'après avoir raconté la passion de Jésus, il conclut :

« Ainsi mourut Jésus ; et les peuples, depuis,
Atterrés, ont senti que l'Inconnu lui-même
Leur était apparu dans cet Homme Suprême,
Et que son Évangile était pareil au ciel (1). »

Non, cet homme n'est pas simplement un homme, c'est un Dieu (2). Il réunit en lui les deux natures, et à sa naissance le dialogue suivant peut se faire entendre dans le ciel :

ZÉNITH.

« Christ naît. J'entends un bruit de harpe.

NADIR.

Et de rabot.

ZÉNITH.

Son père est roi.

NADIR.

Son père est charpentier.

ZÉNITH.

O psaumes!

O David!

(1) *La Fin de Satan*, II, III : le Crucifix.

(2) Sur les niaiseries qui circulent parmi les incroyants au sujet du Sauveur, voir deux pièces très curieuses : *Bourgeois parlant de Jésus-Christ*, dans *Toute la Lyre*, les sept Cordes, I, IV ; et *Paroles d'un conservateur à propos d'un perturbateur*, dans les *Châtiments*, VII, XII.

NADIR.

O Joseph ! O scie ! » (1).

Et maintenant si l'on demande : pourquoi l'incarnation ? Nous répondrons : pour la rédemption ; et c'est encore au poète que nous aurons recours pour dépeindre les beautés de ce grand ouvrage :

« Rédemption ! Mystère ! O grand Christ étoilé !
Soif du crucifié, d'amertume assouvie !
Linceul dont tous les plis font tomber de la vie !
. . . .
Sublime embrassement des grandes mains sanglan-
[tes !
Œil mourant de Jésus dont l'éternité luit !
O pardon ! O pitié de l'azur pour la nuit !
Paix céleste qui sort de toutes les démences !
O mont mystérieux des oliviers immenses !
Après le Créateur, le Sauveur s'est montré.
Le sauveur a veillé pour tous les yeux, pleuré
Pour tous les pleurs, saigné pour toutes les blessu-
[res (2). »

Maintenant encore, Jésus continue son œuvre de rédemption et de salut. Du haut de sa croix, il reste le guide et le flambeau de l'humanité :

(1) *Les quatre Vents de l'esprit* : Deux voix dans le ciel.

(2) *Dieu*, II, VI.

« Nous allons à l'amour, au bien, à l'harmonie.
O vivants qui flottez dans l'énigme infinie,
Un arbre, auguste à tous les yeux,
Conduit votre navire à travers l'âpre abîme ;
Jésus ouvre ses bras sur la vergue sublime
De ce grand mât mystérieux (1). »

Les routes des vivants, hélas ! ne sont pas sûres,
Mais Christ, sur le poteau du fatal carrefour,
Montre d'un bras la nuit et de l'autre le jour (2). »

Honneur donc à la croix ! « Pour ceux-là même qui nient les incarnations surhumaines, que représente le crucifix ? Le sage assassiné (3). » A ce titre déjà, « ce gibet-là est toujours bon à voir (4) ». Mais ce qui fait surtout la gloire de ce gibet, c'est qu'il a porté un Dieu, fait homme pour embrasser les humiliations et les folies de la croix :

« La croix est folle ; de là sa gloire (5). »

« A la chose la plus hideuse mêlez une idée religieuse, elle deviendra sainte et pure. Attachez Dieu au gibet, vous avez la croix (6). »

(1) *La Légende des siècles*, t. IV : Tout le passé et tout l'avenir.

(2) *Dieu*, II, VI.

(3) *Les Misérables*, II, VI, § XI.

(4) *Les Misérables*, V, IX, § II.

(5) *Les Travailleurs de la mer*, II, II, § IV.

(6) *Lucrèce Borgia*, préface de 1833.

Pouvons-nous mieux terminer ce sujet qu'en rappelant les vers immortels inscrits par Victor Hugo au pied du crucifix ?

« Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure (1). »

(1) *Les Contemplations*, III, IV.

ARTICLE II

Vie de Jésus-Christ.

Rome et le monde au temps de Jésus-Christ. — L'attente du Messie. — Sa quatrième Eglogue de Virgile. — La naissance de Jésus. — Sa vie publique: choix des apôtres. — Les enseignements du Christ. — Ses miracles. — Les Rameaux. — Les vendeurs chassés du temple. — Conspiration contre Jésus. — Judas. — Adieux du Christ à sa Mère. — La Cène. — Le discours après la Cène. — L'agonie. — L'arrestation. — Jésus devant Anne, puis devant Caïphe. — Outrages des valets. — Reniement de Pierre. — Ponce-Pilate. — *Ecce homo.* — Barrabas préféré. — Mort de Judas. — L'Haceldama. — Le chemin de croix. — Véronique. — Le crucifiement. — Les dernières paroles. — La mort de Jésus. — Celui qui, après une telle vie, a eu une telle mort, est un Dieu.

Subjugué par la beauté divine de Jésus-Christ, Victor Hugo a traduit en vers l'histoire de sa vie, surtout celle de sa passion. Nous ne pouvons pas reproduire ici tout ce poème; nous nous contenterons de le résumer et d'en signaler au passage les beautés principales.

Le livre (1) débute par un tableau du monde à l'époque du Messie (2), peinture énergique de la domination universelle de Rome :

« En ce temps-là, le monde était dans la terreur...
Rome était la nuée où le tonnerre éclate...
Un peuple commandait, le monde subissait...
Les hommes d'un côté, de l'autre les Romains... »

La Judée partageait le joug commun : devenue, de royaume de Dieu, province romaine, elle vivait

« Sous l'ongle dédaigneux de Rome fatiguée (3). »

Le sceptre étant sorti de la maison de Juda, les Juifs pouvaient considérer comme prochaine la venue du Rédempteur. Cette attente était partagée par les nations : plusieurs Latins en témoignent, et Virgile en porte la trace ineffaçable :

« Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.

(1) Dans la *Fin de Satan*, ouvrage posthume de V. Hugo, le deuxième livre, *le Gibet*, est tout entier consacré au Sauveur. Il est partagé en trois chants : *la Judée, Jésus-Christ, le Crucifix*.

(2) *La Fin de Satan*, II, I, § I : La Terre sous le troisième César.

(3) *Ibid.*, II, I, § II : Hérode et Caïphe.

C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux!

Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchit le front de Rome (1). »

Or, l'attente des nations était réalisée : Jésus était au monde :

« Il avait été
Par une vierge au fond d'une étable enfanté
Sous une claire étoile et dans la nuit sereine ;
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,
Etaient à sa naissance, et sous le firmament
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement (2). »

Après trente ans d'une vie obscure, Jésus commence ses prédications publiques. Il se choisit d'abord des apôtres :

« Quelques hommes, de ceux qui ne savaient pas lire,
De pauvres pâtres, pris d'on ne sait quel délire
Et du ravissement de l'entendre parler.
L'un d'eux, vieillard, semblait près de cet homme [naître
Et le plus jeune, enfant, avait l'air près de lui
D'un sombre aïeul pensif, gravement ébloui (3). »

(1) *Les Voix intérieures*, XVIII.
(2) *La Fin de Satan*, II, I, § III : Celui qui est venu.
(3) *Ibid.*

Accompagné de ces hommes, Jésus parcourait les villes, annonçant la bonne nouvelle, et

« Les discours qui tombaient de sa bouche
Etaient comme une main céleste qui vous touche (1). »

Victor Hugo a résumé les principaux enseignements du Christ. Citons seulement quelques vers :

« L'aube est pour les gentils comme pour les hébreux...

Absolvez le pécheur en condamnant la faute...

On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair on ôte...

Un jour que quelques juifs dans la loi sainte instruits
Lui disaient : « — Dans le ciel que le pied divin foule,
Qui sera le plus grand ? » Cet Homme dans la foule
Prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux (2). »

Par-dessus tout il était bon. Il venait au secours d'un condamné à mort :

« Au peuple qui lapide il disait des mots tels
Que nul n'osait toucher à la première pierre (3). »

Il apprenait au monde que tout se résume à la charité :

(1) *La Fin de Satan*, II, I, § III : Celui qui est venu.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

« Toute la loi d'en haut est dans un mot : aimer (1). »

Et mettant le premier cette maxime en pratique, il passait en faisant le bien :

« Le malade incurable et le pécheur infâme
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient :
Il sortait des vertus de lui qui les sauvaient (2). »

Non content de guérir les corps il soignait les plaies de l'âme, il remettait les péchés,

« Et, tranquille, il passait comme un pardon vivant (3). »

C'est cet homme que l'on va faire mourir, c'est ce Dieu dont l'Église chante tous les ans la passion, au dimanche des Rameaux. Suivons le récit évangélique, nous le verrons traduit tout au long et parfois commenté par notre poète.

Jésus est entré à Jérusalem en triomphateur ; devant lui

(1) *La Fin de Satan*, II, I, § VI : Les Paroles du docteur de la Loi.

(2) *Ibid.*, II, I, § III : Celui qui est venu. Cette pièce renferme un beau résumé des miracles de Jésus ; la guérison d'un possédé y est racontée en détail. On trouvera le récit de la résurrection de Lazare, presque traduit de l'Évangile, dans la *Légende des siècles*, t. I : Le Christ et le tombeau.

(3) *La Fin de Satan*, II, I, § III.

« Des petits enfants portaient des branches vertes;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient : hosanna!...
Et tous disaient : que Dieu le Père le protège !
Voilà celui qui vient pour nous rendre meilleurs (1). »

Une fois entré dans la ville, le Christ s'est dirigé vers le Temple ; il y a vu le scandale des trafiquants installés là sans vergogne, il a pris un fouet, et tous se sont enfuis devant cet homme seul,

« Pareils aux rats hideux que les aigles déterrent (2). »

Cet incident fut sans doute la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Aussi les princes des prêtres et les anciens du peuple se réunissent en conseil et décident la mort de Jésus. Le poète ne nous fait pas assister à ce conseil, mais nous en devinons le résultat, en voyant le prêtre Rosmophim se rendre chez le fabricant de croix, désigner une vaste poutre et dire à l'artisan :

« Je choisis ce poteau. Dans ton ombre mortelle
Fais-en vite une croix grande et haute, mais telle
Qu'un homme cependant puisse encor la traîner (3). »

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § III : le Triomphe.
(2) *Ibid.*, II, I, § III : Celui qui est venu.
(3) *Ibid.*, II, II, § I : la Poutre.

La condamnation a donc précédé l'arrestation. Mais comment arriver à celle-ci? Qui livrera le Christ sans danger, en cachette ? Il faudrait pour cela soudoyer un de ses amis. C'est encore Rosmophim qui s'est chargé de ce soin. Il a découvert Judas,

« Jaloux, secret,
Triste, oblique, inquiet, solitaire, économe (1). »

C'est bien l'homme qu'il lui faut. Il ne lui est pas difficile de le corrompre : le marché est fait, les conditions arrêtées, le travail payé d'avance :

« — Voici l'argent.
— Combien?
— Trente.
— Comptons.
On compte,
Dans l'ombre, en étouffant, comme en flagrant délit,
Le bruit d'un sac d'argent qu'on vide et qu'on rem-
[plit (2). »

Le crime est préparé, il faut qu'il s'accomplisse. Jésus le sait, et il dit adieu à sa mère. Saluons ici avec le poète l'auguste figure de Marie. Jadis il avait célébré son apparition dans le monde :

(1) *La Fin de Satan*, II, I, § VII : Caïphe en contemplation.

(2) *Ibid.*, II, II, § I : la Poutre.

« ... Quand le Serpent, auteur de tous les crimes,
Vouait d'avance aux noirs abîmes
L'homme que son forfait perdit,
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance ;
Une femme apparut, qui, faible et sans défense,
Brisa du pied son front maudit ! (1) »

Aujourd'hui le poète nous la montre au moment de la Passion :

« Son front est gris ; elle est sévère sans orgueil,
Douce comme une enfant et grande comme un sage.
Elle pleure et médite ; on voit sur son visage
L'âpre acceptation du sacrifice noir ;
On dirait la statue en larmes du devoir (2). »

Ce vers, traduit du *Stabat mater dolorosa,* nous montre la séparation acceptée de part et d'autre, la mère et le fils se perçant l'un l'autre d'un glaive de douleur, pour le salut de l'humanité. Plus rien désormais n'arrêtera la victime, elle va s'offrir à ses bourreaux.

Reprenons la suite des faits évangéliques. Le Seigneur avait envoyé deux apôtres à la ville, pour y préparer la cène pascale (3). Le soir, « l'être divin, »

(1) *Odes*, I, VII, § IV.

(2) *La Fin de Satan*, II, II, § V : Deux différentes manières d'aimer. Voir aussi la pièce qui précède celle-là : le Devoir.

(3) *Ibid.*, II, II, § VI : Après la Pâque.

« Christ, assis, lui treizième, au centre de la table,
Avait rompu le pain, versé le vin, disant :
Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang (1). »

Puis, dans un suprême épanchement, il avait laissé tomber de ses lèvres ce magnifique *discours après la Cène,* qui suffirait, à lui seul, à prouver la divinité de son auteur. Victor Hugo a essayé de reproduire

« Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit (2). »

Nous n'en voulons citer que la comparaison de la vigne :

« Il (3) est le vigneron, et moi je suis la vigne.
Il viendra, comme il fit pour Job et pour Amos,
Une serpe à la main, émonder mes rameaux,
Et, gardant les féconds, coupera les stériles (4). »

Cependant Jésus, en conversant avec ses disciples, était arrivé au jardin des Oliviers :

« *Or* ce qui s'y passa ce soir-là fut si triste,
Si lâche et si fatal qu'aujourd'hui ce jardin
Est voisin de l'enfer... comme du Ciel l'Éden (5). »

C'est d'abord l'agonie du Sauveur, ce frémissement de l'homme devant l'œuvre terrible voulue par le Dieu :

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § VI : Après la Pâque.
(2) *Ibid.*
(3) Dieu son Père.
(4) *La Fin de Satan*, II. II, § VI : Après la Pâque.
(5) *Ibid.*

« Mon âme est triste
Jusqu'à la mort; et l'homme en moi tremble et résiste.
Je frémis comme Job, je crains comme Judith (1). »

C'est pourtant aussi la soumission complète de la volonté humaine à la volonté divine :

« Ecartez ce calice de moi,
Seigneur! S'il faut mourir pourtant, que la mort [vienne!
Que votre volonté soit faite, et non la mienne (2). »

C'est le sommeil des apôtres, dormant paisiblement tandis que le Maître souffre.

C'est enfin la trahison de Judas :

« Judas parut, suivi d'hommes armés d'épées.
Et Judas s'approchant, blême et les mains crispées,
Baisa Christ... Et le ciel sacré fut obscurci (3). »

Tous les détails de cette scène sont retracés par le poète d'après les Evangélistes : doux reproches du maître à Judas, violente intervention de Pierre, bientôt suivie de sa défection et de celle des autres apôtres :

« Et tous ceux que cet homme avait aimés, s'enfui- [rent (4). »

Jésus, seul désormais, se livre définitive-

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § VIII : Christ voit ce qui rrivera.

(2) *Ibid.*, II, II, § VII : Commencement de l'angoisse.

(3) *Ibid.*, II, II, § IX : Judas.

(4) *Ibid.*

ment à ses ennemis. Admirons ici ce trait deviné par la délicatesse du poète :

« Il se mit de lui-même au milieu des soldats.
Il ne regardait rien, pour épargner Judas (1). »

Suivons Jésus dans la voie douloureuse qui vient de s'ouvrir devant lui. Le voici d'abord devant Anne, le beau-père de Caïphe. A peine a-t-il répondu aux questions qui lui sont posées

« Qu'un soldat le frappa de sa verge en disant :
— Est-ce ainsi qu'on répond à notre ancien grand prê-
[tre ?
— Si j'ai mal dit, tu peux blâmer, dit le doux maître ;
Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? (2). »

Peu après, c'est devant Caïphe lui-même que nous voyons comparaître le Sauveur (3). Successivement les membres du tribunal font connaître leur avis. L'un deux

« Jette un cri dans la rumeur perdu :
Ne le condamnons pas sans l'avoir entendu (4). »

Les autres sont à la fois plus sévères et plus expéditifs, et se rallient au sentiment de Téras qui demande

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § IX : Judas.
(2) *Ibid.*, II, II, § XI : Jésus chez Anne.
(3) *Ibid.*, II, II, § XII : les Dix-neuf.
(4) *Ibid.*, II, II, § XIII : la Chose jugée.

« Qu'on le tue, et qu'on trouve,
Demain, puisque cet homme a dit : Nous sommes [trois !
Deux voleurs pour l'aller compléter sur la croix (1). »

C'est en effet une sentence de mort que prononce Caïphe. Mais il faut qu'elle soit ratifiée par Pilate ; en attendant le jour, Jésus est laissé à la garde des valets :

« Alors, ayant bandé les yeux du patient,
Ils l'outragèrent, tous pêle-mêle, et criant :
— Devine qui te frappe ! et prophétise, ô sage !
Dis-nous quel est celui qui te crache au visage ?
Fais sécher, si tu peux, le poing qui te meurtrit,
Messie !
Et les valets souffletaient Jésus-Christ (2). »

Pour toute consolation, pendant cette nuit terrible, le Christ est témoin du triple reniement de Pierre :

« Non ! Je n'ai jamais vu cet homme !
Et sur la porte
Le coq chanta.
La nuit couvrait les noirs chemins.
Pierre, se souvenant, prit son front dans ses mains
Et se mit à pleurer amèrement dans l'ombre (3). »

Nous voici arrivés au dernier jour, au Vendredi Saint. Devant

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § XIII : la Chose jugée.
(2) *Ibid.*, II, II, § XI : Jésus chez Anne.
(3) *Ibid.*, II, II, § XIV : la Fidélité du meilleur.

« Ponce-Pilate, assis, distrait, calme, indolent (1), »

Les juges de la nuit écoulée sont redevenus accusateurs. Il leur faut obtenir la confirmation de leur sentence ; pour y arriver, ce sont des motifs politiques qu'ils vont mettre en avant :

« Préteur, c'est ton devoir de crucifier l'homme !
Il s'est dit roi des juifs ; il est rebelle à Rome ;
Notre dogme est ici d'accord avec ta loi ;
Car c'est nier César que de s'affirmer roi (2). »

La foule soutient de ses cris l'accusation portée par ses chefs contre Jésus. Triste foule ! beaucoup, parmi elle, avaient naguère acclamé le Sauveur entrant à Jérusalem,

« Et, pour avoir jeté leurs manteaux sur sa route,
Ils avaient de la terre encore à leurs habits (3). »

En vain le faible Pilate a recours à des moyens-termes pour adoucir cette populace. Il fait d'abord flageller Jésus, et le montre tout sanglant à la foule : elle demande toujours sa mort. Il le met en parallèle avec Barrabas :

« C'est aujourd'hui qu'on laisse un misérable vivre.
Peuple, lequel des deux veux-tu que je délivre :

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § XV : l'autre Chaise d'ivoire.
(2) *Ibid*.
(3) *Ibid*.

Barrabas, ou Jésus nommé Christ ?
— Barrabas !
Cria le peuple.
Alors, au-dessous de leur pas,
Ils crurent tous entendre on ne sait quel tonnerre
Rouler... C'était quelqu'un qui riait sous la terre (1). »

Devant l'insistance de la foule, le demi-courage de Pilate a disparu. Il se rappelle qu'au début du procès son procureur a émis cet avis :

« Ces peuples, après tout, respectent le tribun ;
S'ils tiennent à la mort honteuse de quelqu'un,
César clément leur peut accorder cette grâce (2). »

C'en est fait : Jésus doit mourir, et, tandis qu'on l'emmène,

« Ponce-Pilate songe et se lave les mains (3). »

Cependant Judas avait assisté de loin au procès de sa victime. En la voyant livrée à Pilate, il avait compris qu'elle était perdue.

« Alors Judas sentit le poids des trente écus.
Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus (4). »

Il alla trouver les prêtres juifs, il avoua devant eux qu'il avait vendu un innocent, il

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § XIX : Ecce homo.
(2) *Ibid*, II, II, § XV : l'autre Chaise d'ivoire.
(3) *Ibid*, II, II, § XIX : Ecce homo.
(4) *Ibid*, II, II, § XVII : Pire que Judas.

jeta à leurs pieds le prix de sa trahison ; puis cet homme

« S'en alla dans un lieu sinistre, et se pendit.
Où ? dans quel vil ravin ? dans quel recoin maudit?
Comment l'infortuné subit-il sa sentence?
De quel arbre effrayant fit-il une potence?
Est-ce à quelque vieux clou d'un mur qui pourrissait
Qu'il attacha le nœud vengeur? Nul ne le sait.
Cette corde à jamais flotte dans les ténèbres (1). »

L'argent du crime servit à acheter un champ pour la sépulture des étrangers morts à Jérusalem :

« *Son* nom semble tragique et fait d'un mot qui souffre.
Haceldama! ce mot crie ainsi qu'un blessé (2). »

« Et ce lieu depuis lors est nocturne. Il fleurit,
Il verdoie, et l'aurore en s'éveillant le touche :
Rien ne peut dissiper sa nuit; il est farouche...
Toujours, quel que soit l'astre et quelle que soit l'heure,
L'œil dans ce champ lugubre entrevoit à demi
L'épouvantable argent par Judas revomi (3). »

Il nous reste à voir le supplice de Jésus.

Le condamné, abandonné par Pilate à ses ennemis, reçoit sur ses épaules

« La croix, démesurée, écrasante, implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les nœuds (4). »

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § XVII : Pire que Judas.
(2) *Ibid.*, II, II, § XVIII : le Champ du potier.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, II, II, § XX : la Marche au supplice.

Alors commence le *Chémin de croix*, la marche pénible et douloureuse de Jésus vers le Calvaire.

« Ses pieds dans les cailloux saignent; ses yeux noyés
Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a pas essuyés;
Le sang coule et noircit ses cheveux sur sa tempe;
Et l'Homme, que la croix accable, tombe, rampe,
Se traîne, et sur ses mains retombe, et par moment
Ne peut plus que lever son front lugubrement (1). »

De pieuses femmes suivent le Maître dans cette voie douloureuse. L'une d'elles, le voyant aveuglé par le sang et les crachats, lui essuie le visage avec un linge,

« Et quand elle rentra chez elle, cette femme
Vit sur le mouchoir sombre une face de flamme (2). »

Cependant on avance toujours vers le Calvaire :

« Au fond de l'horizon est le Golgotha fauve ;
Mont sans arbre, sans herbe et sans fleurs; sommet [chauve
Et propre à la croissance horrible des gibets (3). »

On y arrive; on étend Jésus sur la croix; on l'y cloue par les pieds et par les mains :

« Chaque main
Jette un long flot de sang à celui qui la cloue,
Et le bourreau blasphème en essuyant sa joue (4). »

(1) *La Fin de Satan*, II, III : le Crucifix.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, II, II, § 1 : la Poutre.
(4) *Ibid.*, II, III : le Crucifix.

Une fois Jésus crucifié,

« On élève la croix en jurant, en frappant,
En secouant le corps qui se disloque et pend (1). »

Alors commence la longue agonie qui, trois heures durant, va conduire lentement la victime à la mort. Aux souffrances physiques viennent s'ajouter les tortures morales, causées par les malédictions et les imprécations de la foule :

« Le peuple horrible a l'air du loup dans le repaire ;
Et le grand patient dit : — Pardonnez-leur, Père,
Car ces infortunés ne savent ce qu'ils font (2). »

Cependant la nature prend le deuil de son Créateur ; l'horizon se couvre de ténèbres, et tout se perd

« Dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur (3). »

Le moment suprême était arrivé :

« Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux
Lugubres apparut la profondeur des cieux ;
Et, poussant un grand cri, Jésus expira.... » (4).

Et, tandis que la terre tremblait, que le voile

(1) *La Fin de Satan*, II, III : le Crucifix.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

du temple se déchirait, que les tombeaux s'ouvraient,

« Jésus mort répandait un rayonnement blême ;
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
Le reste d'un regard tendre et mystérieux (1). »

Telle est la divine tragédie de laquelle, désormais, l'homme ne détournera plus les regards. En vain essaiera-t-il de dire : « Que m'importe ? à quoi bon ? » En vain les évènements les plus importants se succèderont-ils autour de lui, essayant de captiver son attention : le condamné du Golgotha sera toujours la grande préoccupation de l'humanité :

« Dix-huit cents ans ont pu s'écouler sans que l'homme
Autour duquel mouraient Byzance, Athène et Rome
Et passait Charlemagne et montait Mahomet,
Ait quitté du regard cette croix, ce sommet,
Cette blancheur sanglante, et ces lueurs divines (2). »

Mais à côté de cette croix, l'humanité salue aussi le tombeau d'où ce mort est sorti vivant, et proclame depuis dix-huit siècles que cet homme est son Dieu. Peut-être, nouveau Thomas, quelque penseur commencera-t-il par douter et nier :

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § XXI : les Ténèbres.
(2) *Ibid.*, II, III : le Crucifix.

« Mais les trous de ses pieds le forceront à croire,
Et quand il aura mis dans sa blessure noire
Le doigt qu'il ôtera tiède et mouillé de sang.
Il s'en ira songer dans l'ombre en frémissant (1). »

Dominus meus et Deus meus ! « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » Ainsi s'écriait Thomas vaincu par l'évidence. Notre poète a rendu plusieurs fois au Christ le même témoignage. Il a fait plus : traduisant l'Evangile, il a redit la vie du Sauveur, et après son récit le mot de Rousseau revient sur les lèvres : oui, en vérité « la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu ! »

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § VIII : Christ voit ce qui arrivera.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE CATHOLIQUE. — LA BIBLE.

Nécessité de l'Église. — Son immortalité. — Impuissance de la persécution. — Le protestantisme. — Portrait d'Henri VIII. — Hors de l'Église point de salut: sens de cette maxime. — La communion des saints. — Les sources de l'enseignement de l'Église: la tradition. — La Bible. — Comment Victor Hugo fit la connaissance de l'Écriture Sainte.

Après avoir résumé les enseignements de la foi sur la personne et la vie de Jésus-Christ, le Symbole ajoute ces paroles : « Je crois la sainte Église catholique, la communion des saints. » Il ne suffit donc pas de croire à Jésus-Christ, d'être *chrétien :* il faut croire à l'Église, et être *catholique*.

Sur ce point précis les témoignages de Victor Hugo sont rares, comparés à ceux que nous avions trouvés jusqu'ici sur notre chemin. On connaît assez la vie et les idées de notre philosophe pour deviner que, lorsqu'il rendait hommage à l'Église, il ne le faisait pas

très volontiers. Cette circonstance ne peut qu'augmenter la valeur des témoignages du poète.

Plusieurs fois Victor Hugo salue l'Église comme une autorité légitime et nécessaire. Il a écrit ce mot :

« Le catholicisme est nécessaire à la société (1). »

Un jour, dans une séance de l'Assemblée nationale, Victor Hugo se livrait à de vives attaques contre le *parti clérical.* Le président, M. Dupin, crut devoir intervenir ; voici comment l'orateur répondit à cette admonestation :

« *M. V. Hugo.* — Je croyais avoir fait, dès les premiers mots, une distinction comprise de l'Assemblée. Cette distinction, j'y insiste, en couvrant de ma vénération l'Eglise, notre mère à tous (2). »

Autorité nécessaire, l'Eglise ne peut périr. En vain on la contredit, en vain on l'insulte :

« Ces outrages d'une heure
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure (3), »

(1) *Le Rhin*, lettre XXVI.
(2) *Moniteur* du 16 janvier 1850.
(3) *Les Chants du crépuscule*, XXXII.

Ces outrages ne pourront rien contre elle. La persécution ne servira qu'à lui donner plus de force et de vie :

« En la persécutant vous la constituez.
Les prêtres ont cela que si vous les tuez
Ils sont plus vivants. Rien ne les fait disparaître.
. . . .
Leur sang est éternel et leurs os sont féconds.
Nous les brisons vivants, morts nous les invoquons.
Ah, rois! vous opprimez l'Église. Elle s'en tire
Par des palmes, des chants, des pleurs et du martyre (1). »

Un autre hommage, indirectement rendu par Victor Hugo à l'Eglise catholique, c'est le dédain avec lequel il parle quelquefois du protestantisme. Au point de vue de l'art, d'abord, il ne le peut souffrir : il se dégage de ses temples un froid mortel pour l'âme et pour l'esprit. A Coblentz, il y a

« Une église de Saint-Florin, convertie en magasin de fourrage par les Français, aujourd'hui église évangélique, ce qui est pire au point de vue de l'art (2). »

A Bâle, le protestantisme s'est emparé de la cathédrale :

« Le calvinisme, sans mauvaise intention d'ailleurs, a malmené cette pauvre église; ... il a répandu sous cette belle voûte catholique je ne sais quelle atmos-

(1) *Torquemada*, acte III, scène II.
(2) *Le Rhin*, lettre XXV.

phère puritaine qui ennuie. La vieille cathédrale du prince-évêque de Bâle n'est plus qu'une chambre protestante (1). »

Qu'il y a loin de ces temples, vides et muets, à nos églises catholiques,

« Où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs (2), »

Et dans lesquelles

« Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire! (3) »

Voyez encore le portrait que trace notre poète du roi Henri VIII, l'un des fondateurs du protestantisme :

« Un homme singulier que ce roi Henri VIII. Un homme qui changeait de femmes comme une femme change de robes. Il répudia la première, il fit couper la tête à la seconde, il fit ouvrir le ventre à la troisième; quant à la quatrième, il lui fit grâce, il la chassa; mais en revanche il fit couper la tête à la cinquième. Ce n'est pas le conte de Barbe-Bleue que je vous fais là, belle Jane, c'est l'histoire de Henri VIII (4). »

Assurément, ce n'est pas à de tels hommes qu'il faut aller demander la vérité. Nous voyons donc là un hommage, au moins indirect, à la religion catholique.

(1) *Le Rhin*, lettre XXXIII.
(2) *Les Rayons et les ombres*, XXXVIII.
(3) *Les Chants du crépuscule*, XXXIII, v.
(4) *Marie Tudor*, acte I, scène II.

Au sein de l'Eglise, règne entre tous ses membres une union de charité, un pacte voulu par Dieu, qui fait que le bien de l'un profite aux autres : c'est la communion des saints. En dehors d'elle, au contraire, c'est la mort : « hors de l'Eglise point de salut. »

Disons un mot de ces deux vérités, à la suite de notre poète.

Tout d'abord, hors de l'Eglise point de salut. N'y point entrer ou en sortir, quand on sait qu'elle possède la vérité, c'est se perdre de gaîté de cœur :

« Anathème
Au chrétien qui souilla l'eau sainte du baptême !
Sur le livre de vie en vain il fut compté...
Et son nom, exécré des hommes,
Sera, comme un poison, des bouches rejeté ! » (1)

Suit-il de là qu'on soit infailliblement perdu hors de l'Église ? Non. Car il y a partout des hommes de bonne foi, chez qui l'erreur est excusable, et qui, en réalité, font partie de l'Eglise, appartenant à son âme sinon à son corps. Ces hommes de bonne volonté, épris de la vérité, prêts à la suivre dès qu'ils la trouveront et à en accepter toutes les obligations, peuvent-ils compter sur la miséricorde de Dieu ? Sans aucun doute :

(1) *Les Orientales*, III, v.

« Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché (1). »

Heureux qui peut aimer, et qui dans la nuit noire,
Tout en cherchant la foi, peut rencontrer l'amour !
Il y a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur ! Aimer, c'est la moitié de croire (2). »

Quant au dogme de la communion des saints, c'est un de ceux que comprenait le mieux notre poète. Les mérites acquis par l'un pour retomber sur l'autre, le grand trésor des grâces où la charité verse toujours et où toujours le besoin vient puiser, cette alliance si complète et si naturelle de l'intérêt et du désintéressement, tout cela séduisait son âme et, la faisant vibrer, en tirait de magnifiques accents. Je souffre, s'écrie un lépreux, dans un de ses poèmes,

« Eh bien ! je suis content, Dieu, si je souffre seul !
Eh bien ! je tire à moi tous les plis du linceul
Pour qu'il n'en flotte rien sur la tête des autres !
Eh bien ! je ne sais pas quelles lois sont les vôtres,
Mais, dans mon anathème et mon accablement,
Je le dis, puisse, ô Dieu du sacré firmament,
Du fond de ma nuit noire, en ce monde où nous som-
[mes,
Mon malheur rayonner en bonheur sur les hom-
[mes ! » (3).

(1) *Les Contemplations*, I, VI.
(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXVIII.
(3) *Fin de Satan*, I : Ceux qui parlaient dans le bois.

Dans *Notre-Dame-de-Paris*, nous voyons le petit Quasimodo exposé, à l'âge de quatre ans, comme enfant trouvé. Le chanoine Claude Frollo a déjà la charge de son jeune frère orphelin, Jehan ; néanmoins, il n'hésite pas à se charger par surcroît de Quasimodo : pour quel motif secret ? l'auteur va nous le dire.

« *Claude* fit vœu dans son cœur d'élever cet enfant pour l'amour de son frère, afin que, quelles que fussent dans l'avenir les fautes du petit Jehan, il eût par devers lui cette charité faite à son intention. C'était une sorte de placement de bonnes œuvres qu'il effectuait sur la tête de son jeune frère ; c'était une pacotille de bonnes actions qu'il voulait lui amasser d'avance, pour le cas où le petit drôle un jour se trouverait à court de cette monnaie, la seule qui soit reçue au péage du paradis (1). »

Dans les *Misérables*, nous retrouvons la Communion des saints, élevée cette fois à la hauteur d'une profession, dans un couvent de religieuses :

« A tour de rôle chacune des sœurs fait ce qu'elles appellent *la réparation*. La réparation, c'est la prière pour tous les péchés, pour toutes les fautes, pour tous les désordres, pour toutes les violations, pour toutes les iniquités, pour tous les crimes qui se commettent sur la terre. Pendant douze heures consécutives, de quatre heures du soir à quatre heures du matin, ou de quatre heures du matin à quatre

(1) *Notre-Dame-de-Paris*, IV, II.

heures du soir, la sœur qui fait *la réparation* reste à genoux sur la pierre devant le saint sacrement, les mains jointes, la corde au cou. Quand la fatigue devient insupportable, elle se prosterne à plat ventre, la face contre terre, les bras en croix; c'est là tout son soulagement.

Dans cette attitude, elle prie pour tous les coupables de l'Univers. Ceci est grand jusqu'au sublime (1). »

Et à ceux qui voient cela et ne le comprennent pas, Victor Hugo jette cette superbe parole qui explique tant de belles choses au sein de l'Eglise :

« Il faut bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais ! » (2)

En terminant ce chapitre consacré à l'Eglise, il convient de dire quelques mots des deux sources où l'Eglise puise les enseignements qu'elle nous transmet : l'Écriture Sainte et la tradition. Victor Hugo avait salué la tradition, lorsqu'il parlait des

« Jours anciens et forts
Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts (3). »

Mais c'est surtout vers la Bible qu'il a tourné ses regards, toujours en poète, souvent en

(1) *Les Misérables*, II, VI, § II.
(2) *Ibid.*, II, VII, § VIII.
(3) *Les Chants du crépuscule*, XIII.

croyant. Non seulement il en a traduit des pages nombreuses (1), mais il a fait acte de foi, en plusieurs circonstances, à l'origine divine de ces livres inspirés. Tantôt, comparant la Bible et l'Iliade, il en signale la différence essentielle :

(1) Nous croyons intéressant de donner la liste des principaux passages de l'Écriture dont s'est inspiré le poète, et qu'il a traduits, imités ou commentés.

Ancien Testament. — 1° Le monde dans l'état d'innocence : *Légende des siècles*, t. I : le Sacre de la femme. — 2° Remords de Caïn après le meurtre d'Abel : *Ibid.*, t. I : la Conscience. — 3° Vieillesse d'Adam et d'Ève : *Contemplations*, V, XXVI. — 4° Le déluge : *Fin de Satan* (la première page); cf. *Légende des siècles*, t. I : une Ville disparue. — 5° L'épisode de Noé et de Cham est rappelé dans ce vers : « Ayant ri comme fils, il pleura comme aïeul. » *Fin de Satan*, I : Nemrod. — 6° La tour de Babel : *Orientales*, I, VI. — 7° Destruction de Sodome : *Ibid.*, I : le Feu du ciel. — 8° Moïse sauvé des eaux : *Odes*, IV, III. — 9° Prise de Jéricho par Josué : *Châtiments*, VII, I. — 10° Ruth et Booz : *Légende des siècles*, t. II : Booz endormi. — 11° Job : *William Shakespeare*, I, II, § II. — 12° Cantique des cantiques : *Fin de Satan*, II, II, § II : le Cantique de Bethphagé. — 13° Les prophètes : *Légende des siècles*, III, XXXVIII : Un homme aux yeux profonds. — 14° Isaïe : *William Shakespeare*, I, II, § IV. — 15° Ezéchiel : *Ibid.*, I, II, § V. — 16° Daniel dans la fosse aux lions : *Légende des siècles*, t. I : les Lions.

Nouveau Testament. — 1° Vie de J.-C. : Voir plus haut, l'article portant ce titre. — 2° Martyre de S. Étienne : *Contemplations*, V, XXVI. — 3° S. Paul, sa conversion, son œuvre : *William Shakespeare*, I, II, § X : Voir plus haut p. 63, 64. — 4° S. Jean : *Ibid.*, I, II, § IX. — 5° L'Apocalypse : *Contemplations*, VI : Celui qui vient. — 6° L'Ante-Christ : *Odes*, IV, XIII.

« On y retrouve en quelque sorte la création tout entière considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible par l'esprit de Dieu (1). »

Tantôt il met sur les lèvres d'une jeune fille ces touchantes paroles :

«... Je lisais à mon père les fables de l'Edda, et quand je l'entendais douter des hommes, je lui lisais l'Évangile, pour qu'au moins il ne doutât pas du ciel (2). »

Ici, il déclare que

« Le salut
Est dans ce livre saint, si profond qu'il fallut
Un Dieu pour le dicter (3). »

Là, il jette avec regret un regard en arrière, vers ces

« Jours de piété grave et de force féconde,
Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde ! » (4).

Enfin, remontant le cours de sa vie, il nous raconte comment, tout jeune encore, il fit connaissance avec la Bible. Il jouait avec ses frères dans le grenier d'un ancien couvent,

(1) *Odes*, préface
(2) *Han d'Islande*, v.
(3) *Théâtre en liberté* : l'Épée.
(4) *Les Chants du crépuscule*, XII. Voir aussi la fin de *Claude Gueux*.

« Et là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible » (1).

Le mot *impossible* n'ayant jamais été français, le livre inaccessible fut bientôt atteint et descendu ; c'était une Bible :

« Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux,
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.
Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant. et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plu-
[mes (2). »

Ce tableau a un pendant. Trente ans plus tard, un père contemplait ses deux jeunes filles dont l'aînée apprenait à lire à la cadette. Le livre de lecture était encore la Bible,

« Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser (3). »

Le père était l'enfant d'autrefois. Il avait eu beau vieillir, son amour pour le saint livre n'avait pas vieilli, et, dit-il,

(1) *Les Contemplations*, V, x.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, IV, vii.

« Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi, rêveur,
Entendre chanier des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir, sous les doigts de ces anges,
Tressaillir le livre de Dieu! » (1)

(3) *Les Contemplations*, IV, VII.

Deuxième Partie

LA MORALE

CHAPITRE PREMIER

LE DEVOIR.

Une légende allemande. — La vie de l'homme est un combat entre le bien et le mal. — Le devoir est fait pour tous. — Le libre-arbitre. — La sollicitation au mal : tentation, cupidité, respect humain. — La sollicitation au bien : remords du mal, récompense du bien ici-bas et dans un autre monde, pensée de la mort. — Le péché. — Les péchés capitaux. — Le péché véniel.

Le duc Bertholdt traversait en chassant une forêt d'Allemagne, lorsqu'une vision singulière vint frapper ses regards. Sous un arbre, il aperçut un ange et un singe.

« Ces deux êtres, pareils à deux lutteurs grondants,
Se regardaient l'un l'autre avec des yeux ardents ;
Le singe ouvrait sa griffe et l'ange ouvrait son aile (1). »

Intrigué, le seigneur cherchait à comprendre le sens caché de ce spectacle ; l'ange vint à son secours et le lui expliqua :

(1) *La Légende des siècles :* Homo duplex.

« Ecoute ; moi je suis ton esprit, lui ta bête.
Chacun de tes péchés lui fait lever la tête ;
Chaque bonne action que tu fais me grandit.
Tant que tu vis, je lutte et j'étreins ce bandit ;
A ta mort tout finit dans l'ombre ou dans l'aurore.
Car c'est moi qui t'enlève ou lui qui te dévore (1). »

Dans cette légende Victor Hugo a résumé toute la morale. Il ne suffit pas à l'homme de croire la vérité, dont nous avons résumé jusqu'ici les enseignements. Il lui faut prendre parti dans cette grande lutte du bien et du mal qui est la vie de l'humanité ; il faut qu'il prenne parti pour la vertu contre le vice, qu'il vive les yeux toujours fixés sur le devoir, et qu'il se rappelle, pour se soutenir dans ce combat,

« Qu'à la mort tout finit dans l'ombre ou dans l'au-
[rore. »

Cette loi existe pour tous les hommes :

« Le devoir est un Dieu qui ne veut point d'athée (2). »

Pourquoi? parce que tout homme possède la liberté, parce qu'il peut choisir entre le bien et le mal. Notre poète a plusieurs fois affirmé l'existence du libre-arbitre, si violemment attaquée par ses contemporains :

(1) *La Légende des siècles* : Homo duplex.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, I, XXXIV.

« Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable (1). »

« Grand Dieu ! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant ;
Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas nécessaire (2). »

Comme dans la légende de Bertholdt, la liberté humaine est sollicitée en deux sens opposés, par l'ange et par la bête. Celle-ci nous excite au mal, et

« Chacun de *nos* péchés lui fait lever la tête. »

La tentation, c'est la voix de la bête que l'on entend, c'est son voisinage que l'on respire :

« Il y a une certaine fumée du mal qui précède la faute, et qui n'est pas respirable à la conscience. L'honnêteté tentée a la nausée obscure de l'enfer. Ce qui s'entr'ouvre dégage une exhalaison qui avertit les forts et étourdit les faibles (3). »

Ce qui excite encore la liberté au mal, c'est l'intérêt, la cupidité personnelle : l'homme se laisse souvent guider

« Par le mot intérêt qu'il prononce devoir (4). »

Il se laisse enfin trop facilement aveugler

(1) *La Légende des siècles*, t. IV : les grandes Lois.
(2) *Les Contemplations*, I, VI.
(3) *L'Homme qui rit*, II, IV, § I. Voir ce qui a déjà été dit de la tentation, plus haut, p. 37 et 38.
(4) *L'Ane*, IX.

par le respect humain, la crainte du ridicule et la terreur du « qu'en dira-t-on : »

« Un ridicule à moi! J'aimerais mieux un crime (1). »

Combien d'hommes qui n'osent pas dire cela, mais qui agissent comme s'ils l'avaient dit !

« Ne pas se faire montrer au doigt », voilà encore une loi nuisible. Etre montré au doigt, c'est le diminutif de l'anathème. Les petites villes, marais de commères, excellent dans cette malignité isolante, qui est la malédiction vue par le petit bout de la lorgnette. Les plus vaillants redoutent ce raca. On affronte la mitraille, on affronte l'ouragan, on recule devant madame Pimbèche (2). »

Si, par ces divers moyen, la *bête* nous pousse au mal, l'*ange*, de son côté, ne cesse de nous exciter au bien. C'est l'*ange* qui nous prêche la vertu, en nous montrant qu'en elle seule réside le bonheur. Voyez ce riche païen, accablé de tous les dons de la fortune : il se meurt d'ennui. Dieux, s'écrie-t-il,

« D'implacables faveurs me poursuivant sans cesse,
Vous m'avez flétri dans ma fleur,
Dieux ! donnez l'espérance à ma froide jeunesse ;
Je vous rends tous ces biens pour un peu de bon-
[heur !

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, II : *Esca*, acte II, scène II.

(2) *Les Travailleurs de la mer*, I, III, § XII.

Dans le temple, traînant sa langueur opulente,
Ainsi parlait Celsus de sa couche indolente ;
Il blasplémait ses dieux ; et, bénissant le ciel,
Un martyr expirait devant l'impur autel (1). »

C'est l'*ange* encore qui prêche aux méchants la vertu, par les remords dont il fait suivre leurs crimes. Le poète a rencontré des hommes inquiets, aux yeux hagards, fatigués par leur propre pensée qui toujours les harcèle. « Qui êtes-vous ? » leur a-t-il demandé ;

« Et ces êtres n'ayant presque plus face d'homme
M'ont dit : « Nous sommes ceux qui font le mal, et [comme
C'est nous qui le faisons, c'est nous qui le souf- [frons ! (2). »

C'est enfin l'*ange* qui nous excite au bien, par la pensée des fins dernières. Nous reviendrons en détail, en terminant cette étude, sur la sanction suprême de la loi morale. Ici constatons seulement combien il est salutaire à l'homme de penser à son salut. Nous marchons à grands pas vers l'éternité, et nous n'y songeons point. Nous voyons autour de nous se succéder les morts, et nous ne pen-

(1) *Odes*, IV, VIII. Voir aussi *les quatre Vents de l'esprit*, I, VI : Voix dans le grenier.

(2) *Les Contemplations*, V, XXVI. Voir aussi *les Châtiments*, V, VIII, et plus haut, p. 13.

sons pas qu'un jour ce sera à nous de partir. « Tu passes indifférent devant moi, crie du fond de son tombeau le trépassé au voyageur qui le foule d'un pied insouciant,

« Tu passes : — en effet, qu'importe cette pierre?
Que peut cacher la tombe à ton œil attristé?
Quelques os desséchés, un reste de poussière,
Rien peut-être, — et l'éternité ! » (1).

Et l'homme s'en va ainsi vers la mort, sans y penser! Cependant l'heure de la vieillesse a sonné pour lui :

« Alors en chancelant il s'écrie, il réclame,
Il dit : Ai-je donc bu toute cette liqueur?
Plus de vin pour ma soif! plus d'amour pour mon âme!
Qui donc vide à la fois et ma coupe et mon cœur ? (2). »

C'est ainsi qu'après une longue vie, au moment de payer le prix de l'éternité, on se sent pauvre de la monnaie avec laquelle on achète le ciel. Encore reste-t-il quelques jours pour racheter le temps perdu et se refaire un trésor. Mais lorsque la mort frappe un homme en pleine santé, en pleine jeunesse, en pleine vie,

« Front haut, cœur fier, bras fort (3), »

(1) *Odes*, IV, XIV.
(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXVII, I.
(3) *Les Contemplations*, VI, VI, § XIII.

S'il n'a pas, sa vie durant, écouté l'*ange*, s'il n'a pas pensé à son salut, qu'adviendra-t-il de lui? Hélas! — Et cela n'est-il pas le cas d'un grand nombre? Ils allaient, ils parlaient, ils chantaient,

« Et le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme
S'achevait devant Dieu (1). »

Heureux si pendant leur vie ils s'étaient rappelé que la mort peut venir à tout instant, et

Qu'à la mort tout finit, dans l'ombre, ou dans l'aurore (2).

Telles sont les diverses pensées qui doivent nous soutenir dans l'accomplissement du devoir.

Le manquement au devoir constitue le péché. Le péché prend une multitude de formes, que l'on peut résumer à sept principales, les sept péchés capitaux :

« Sept. Le chiffre du mal. Le nombre où Dieu ramène,
Comme en un vil cachot, toute la faute humaine (3). »

Le poète nous les montre, comme sept démons sinistres, planant au-dessus de Rome, dont ils ont causé la ruine :

(1) *Les Contemplations*, VI, VI, § XIII.
(2) *La Légende des siècles:* Homo duplex.
(3) *L'Année terrible,* Octobre, III.

« Et Luxure, Paresse, Envie, Orgie, Orgueil,
Avarice et Colère, au-dessus de ce deuil,
Planèrent avec des huées ;
Et, comme des éclairs sous le plafond des soirs,
Les glaives monstrueux des sept archanges noirs
Flamboyèrent dans les nuées (1). »

Le péché est, selon les circonstances, grave ou léger, mortel ou véniel. Ne croyons pas que ce dernier doive être négligé. Soyons fidèles même dans les petites choses. Sur ce sujet, écoutons encore notre poète. Le monde, dit-il, est fait de petites choses auxquelles Dieu attache un grand prix :

« Le nid que l'oiseau bâtit
Si petit
Est une chose profonde ;
L'œuf ôté de la forêt
Manquerait
A l'équilibre du monde (2). »

Comme le monde, la vie est faite de petites choses, de petits devoirs. Donc, ô homme,

« Sois avare du moindre écart d'honnêteté.
Sois juste en détail...
Homme, la conscience est une minutie.
L'âme est plus aisément que l'hermine, noircie (3). »

(1) *Les Contemplations*, III, VI.
(2) *La Fin de Satan* : Chanson des oiseaux.
(3) *Toute la Lyre*, les sept Cordes, III, VII : *A ceux qui font de petites fautes.*

Sans compter que, déjà déplorable en elle-même, l'habitude des fautes légères nous conduit facilement à en commettre de plus graves :

« Des choses que tu fais presque sans y penser,
Vagues improbités, parfois inaperçues
De toi-même, te font tomber, sont des issues
Sur le mal, et par là tu descends dans la nuit (1). »

Après ces notions générales sur le devoir, il nous reste à faire un examen plus détaillé de la loi morale, en étudiant les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même.

(1) *Toute la Lyre*, les sept Cordes, III, VII : *A ceux qui font de petites fautes.*

CHAPITRE II

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS DIEU.

Le Décalogue. — Le *premier commandement.* — La foi. — L'espérance. — Le désespoir. — La charité. — L'adoration. — L'indifférence religieuse. — L'idolâtrie. — Le culte des saints. — La superstition. — La sorcellerie. — La prière, nécessaire à l'homme, agréable à Dieu. — Efficacité de la prière. — Pour qui faut-il prier? — La prière pour les morts. — Prière du matin. — Prière du soir. — Le *second commandement.* — Le blasphème. — Le serment. — Le *troisième commandement.* — Le culte public. — L'église. — Les cloches. — L'orgue. — Le saint Sacrifice.

Le Décalogue renferme en principe toute la loi morale; les législations humaines, civiles ou ecclésiastiques, n'en sont que l'application (1). C'est donc le Décalogue qui nous servira de guide dans ce chapitre comme dans les suivants. Sur les dix préceptes qu'il renferme, les trois premiers sont l'énoncé des

(1) Alexandre Dumas fils a salué « ces admirables commandements de Dieu, sur lesquels les sociétés s'appuieraient et reposeraient inébranlablement s'ils étaient suivis. » *Monsieur Alphonse*, préface.

devoirs de l'homme envers Dieu. Lisons ces trois commandements dans l'ordre même où les a écrits le doigt divin.

La langue naïve de nos pères a ainsi traduit le premier commandement :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Quatre devoirs sont explicitement ou implicitement contenus dans ce précepte : la foi, l'espérance, l'amour, l'adoration.

Tout d'abord, il faut *croire* à Dieu. La raison humaine est faillible : la prendre pour seul guide, c'est de propos délibéré vouloir aboutir à l'erreur. Dieu seul est l'oracle sûr, le flambeau toujours brillant, la lumière sans ombre. Se fier à ce guide infaillible, le croire sur sa parole, c'est avoir la foi,

« La foi, ce pur flambeau qui rassure l'effroi,
Ce mot d'espoir écrit sur la dernière page,
Cette chaloupe où peut se sauver l'équipage (1). »

Comment peut-on, ayant la foi, ne pas avoir en même temps l'*espérance?* C'est la foi aux promesses de Dieu, l'attente de son secours,

(1) *Les Voix intérieures :* Pensar, Dudar. Voir aussi plus haut, page 56.

la certitude que Dieu répondra à notre appel, tant que nous aurons un souffle de vie :

« Espère, enfant ! demain, et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir ! » (1).

Quelques âmes, sans doute, se trouvent hésitantes devant les promesses divines. Quand, après une vie criminelle, on sent venir la dernière heure, le passé se réveille, se relève, se dresse entre Dieu et l'homme comme une muraille qu'on est tenté de croire infranchissable. C'est la dernière ruse du démon : elle ne repose que sur un mensonge. « Jamais

L'asile n'est fermé tant que l'homme est vivant ;
Toute lèvre est reçue au céleste ciboire ;
Le sang du Sauveur coule et toute âme y peut boire (2). »

Et pour obtenir le pardon que faut-il ?

« A l'heure de la mort un cri de repentir,
Un appel à la foi que le tombeau recrée,
Un regard attendri vers la lueur sacrée,
Vers ce qu'on insultait et ce qu'on dénigrait,
Un sanglot, moins encore, un soupir, un regret
De l'âme détestant sa tache (3). »

(1) *Les Chants du crépuscule*, xxx.
(2) *Dieu*, II, vi.
(3) *Ibid.*

Comment ce peu, ce rien acquiert-il une si grande valeur ? C'est que Dieu y ajoute le prix de son sang. Voilà ce qui explique l'excès de la miséricorde divine : la justice a eu son jour au Calvaire :

« L'homme peut épuiser l'offense,
Dieu n'épuise pas le pardon !
Il mène au repentir l'impie :
Lui-même, pour nous, il expie
L'oubli des lois qu'il nous donna ;
Pour lui seul il reste sévère ;
C'est la Victime du Calvaire
Qui fléchit le Dieu du Sina ! » (1).

En troisième lieu, la *charité*. C'est par cette vertu que l'homme étanche

« Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu (2). »

Dieu en effet veut être aimé de l'homme. Mystère incompréhensible ! Il ne lui manque rien, semble-t-il :

« Il est le Saint des saints, il est le roi des rois !
Il se fait des soleils un cortège suprême !
Il fait baisser la voix à l'Océan lui-même ! » (3).

Mais il compte tout cela pour rien, s'il n'a pas le cœur des hommes. Il leur prodigue ses

(1) *Odes*, I, IX, § I.
(2) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, VII.
(3) *Ibid.*, XXXVII, VI.

bienfaits : il demande en échange un peu d'amour ; et lorsque, pendant tout un jour, il a cherché ses brebis égarées,

« Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! » (1).

Aussi, rien n'est agréable à Dieu s'il ne s'y mêle un peu de charité. Voilà pourquoi notre poète définit très bien l'*adoration* en disant :

« Adorer, c'est aimer en admirant (2). »

Adorer Dieu, c'est en effet le respecter, l'admirer, le louer au-dessus de tout, comme le créateur et le maître de toutes choses. Mais cette admiration seule ne serait rien, si elle n'était inspirée et soutenue par la charité, par l'amour.

C'est pécher contre le devoir de l'adoration que de vivre dans l'oubli de ses devoirs envers Dieu. Nous avons déjà stigmatisé, avec notre poète, l'indifférence religieuse et montré combien elle était, à la fois, coupable et imprudente (3).

On pèche encore contre le précepte de l'adoration par idolâtrie, en honorant les créatures du culte souverain dû au seul Créateur.

(1) *Les Feuilles d'automne* XXVII, VI.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit:* Deux voix dans le ciel.
(3) Voir plus haut, p. 50, 110, 111.

L'Eglise, hâtons-nous de le dire, est à l'abri de ce reproche dans le culte qu'elle rend aux saints : elle les honore uniquement comme les amis de Dieu, et les hommages qu'elle leur rend remontent jusqu'au Seigneur qui les a créés et sanctifiés. Victor Hugo a rendu aux saints un hommage éclatant dans cet éloge de Charlemagne :

« Charles n'est sorti de ce monde qu'après avoir enveloppé son nom, pour une double immortalité, de ces deux mots, *sanctus*, *magnus*, saint et grand, les deux plus augustes épithètes dont le ciel et la terre puissent couronner une tête humaine (1). »

La superstition est une autre manière de pécher contre le devoir de l'adoration due à Dieu. Combien d'hommes attribuent à certaines paroles, à certaines pratiques, une influence favorable ou néfaste que Dieu n'y a jamais attachée ! Chose digne de remarque, cette absurde crédulité augmente à mesure que diminue la foi. Victor Hugo met en scène un royal personnage qui a rompu avec les enseignements de l'Eglise :

« Contes ! fables ! Je suis sérieux, mon garçon,
Je vis, c'est tout. Je n'ai nulle foi, pas la moindre,
A l'éternel bon Dieu que le mourant voit poindre,
A l'autre vie, à l'âme, aux fariboles, non ! » (2).

(1) *Le Rhin*, lettre IX.
(2) *Théâtre en liberté* : Mangeront-ils? acte I, scène II.

Nous voilà bien en présence d'un esprit *fort !* Aussi continue-t-il :

« Moi, vois-tu, je ne crois qu'aux sorciers.
— C'est d'un sage.
— Par exemple, un corbeau le soir, mauvais présage.
Une vieille qui voit votre avenir, cela,
J'y crois (1). »

Combien plus grande est la faute, lorsque la superstition s'adresse au diable, et que l'on rend à l'ennemi de Dieu les hommages dus à Dieu lui-même! Et pourtant ce crime a toujours existé. Il peut y avoir, dans l'histoire de la sorcellerie, beaucoup de faits légendaires; il n'en est pas moins vrai qu'il y a souvent eu commerce, voulu de part et d'autre, entre l'homme et le démon. Victor Hugo en a cherché les causes et en a trouvé au moins une :

« Il est des consciences inquiètes jusqu'à tâcher d'obtenir des indulgences du diable... D'autres esprits sont plus timorés encore. Ils vont jusqu'à se persuader qu'on peut avoir des torts envers le mal. Etre irréprochable vis-à-vis du démon, c'est une de leurs préoccupations. De là des pratiques religieuses tournées vers l'immense malice obscure... Les crimes contre le démon existent dans certaines imaginations malades; avoir violé la loi d'en bas tourmente de bizarres casuistes de l'ignorance; on a des scrupules du côté des ténèbres... Se figurer qu'on a péché con-

(1) *Théâtre en liberté* : Mangeront-ils ? acte I, scène II.

tre l'enfer, avoir recours pour des infractions chimériques à des pénitences chimériques, avouer la vérité à l'esprit de mensonge, faire son meà culpà devant le père de la Faute, se confesser en sens inverse, tout cela existe ou a existé; les procès de magie le prouvent à chaque page de leurs dossiers. Le songe humain va jusque-là. Quand l'homme se met à s'effarer, il ne s'arrête point. On rêve des fautes imaginaires, on rêve des purifications imaginaires, et l'on fait faire le nettoyage de sa conscience par l'ombre du balai des sorcières (1). »

Les vertus exigées par le premier commandement ont leur résumé et leur application dans la prière. La prière, c'est l'âme s'élevant jusqu'à Dieu pour s'entretenir avec lui. Dieu est infiniment au-dessus de l'homme ; comment franchir le gouffre insondable qui nous sépare de lui ? Il faudrait pour cela

« Bâtir un pont géant sur des millions d'arches (2). »

Un jour que le poète considérait cet abîme, un fantôme se dressa devant lui :

« Et ce fantôme avait la forme d'une larme ;
C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ;
Il ressemblait au lys que la blancheur défend ;
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière (3). »

(1) *Les Travailleurs de la mer,* I, v, § iv.
(2) *Les Contemplations,* VI, I.
(3) *Ibid.*

Il offre au poète de bâtir sur l'abîme le pont qui le rendra franchissable. Étonné, l'homme interroge le fantôme :

« Quel est ton nom ? lui dis-je ? Il me dit : — La
[prière (1). »

L'homme est-il obligé de prier ? Oui, et ce devoir est fait pour tous :

« Nul n'est exempt du pli sublime des genoux.
Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes
[(2). »

Et pourquoi ? parce que la prière est un plaisir pour Dieu et un besoin pour l'homme. Dieu aime à entendre le murmure des âmes qui lui parlent des profondeurs de la terre. Voyez-le dans le ciel :

« Les vierges, à ses pieds, dans de purs encensoirs
Font brûler un parfum composé des prières
De tous ceux que le monde appelle ses lumières,
De tous les saints qui sont sur terre et dans le ciel ;
Cette blanche fumée enveloppe l'autel,
Et l'Incréé, caché sous des voiles de flammes,
Se penche, respirant la douce odeur des âmes (3). »

Quant à l'homme, il a besoin de prier. Nous l'avons vu doué d'aspirations infinies : il veut

(1) *Les Contemplations*, VI, I.
(2) *La Fin de Satan*, II, III, § III.
(3) *Dieu*, II, VI.

la science complète, le bien idéal, le bonheur parfait, et l'immensité de ses désirs n'a d'égale que l'immensité de sa faiblesse. Que fera-t-il donc? Il se tournera vers l'Infini qu'il sent en dehors de lui, et il le suppliera de se donner à lui tout entier, pour faire son complet bonheur. Or, c'est en cela précisément que consiste la prière :

« Mettre, par la pensée, l'infini d'en bas en contact avec l'infini d'en haut, cela s'appelle prier (1). »

Cet appel est-il entendu ? En d'autres termes la prière est-elle efficace ? Assurément. Bien faite, elle ne peut pas ne pas être exaucée :

« La brebis vient quand l'agneau l'appelle ;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu (2). »

« Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente.
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps, et la prière au ciel ! » (3).

Quels que soient nos besoins, n'hésitons donc pas à recourir à Dieu. Nous pouvons tout lui demander,

(1) *Les Misérables*, II, VII, § V. Voir aussi *les Travailleurs de la mer*, III, I, § I.
(2) *Odes*, V, XIV.
(3) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, II.

« Car la prière est infinie (1). »

Commençons par le prier pour lui-même, selon la divine formule du *Pater* (2).

« Donne au Seigneur, »

Dit le poète à sa fille,

« Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase...
Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur (3)! »

Après avoir prié pour le Seigneur lui-même et pour ses œuvres, nous devons penser à ceux à qui nous devons tout, après Dieu. Tous les enfants devraient savoir par cœur ces deux strophes du poète :

« Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

. . . .

Va prier pour ton père ! — Afin que je sois digne

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III.

(2) On lira avec émotion, dans l'*Homme qui rit*, I, II, § XVIII, une scène magnifique, où le *Pater* est récité, en plusieurs langues, par les passagers d'un navire sur le point de disparaître dans les flots.

(3) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, VI.

De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs !
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs (1).»

Ensuite, élargissant toujours son cercle, la prière va trouver

« Tous ceux qui passent
Sur cette terre des vivants (2). »

Elle pense aux justes, aux « vierges voilées; » elle pense aux indifférents,

« A l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval (3) ; »

Elle pense aux pécheurs, aux impies, pour demander leur retour au bien. Elle s'inquiète, en un mot,

« De quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal (4). »

Après avoir ainsi

« Fait en priant le tour des misères du monde (5), »

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, II.
(2) *Ibid.*, XXXVII, III.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, XXXVII, VI.

Il reste à prier pour les morts :

« Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant...
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts (1)! »

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des biens spirituels. Quant à la santé et aux autres biens temporels, ils peuvent également faire l'objet de nos prières. Dieu n'en est-il pas aussi le dispensateur ? Dans ses notes de voyages, Victor Hugo a conservé le souvenir d'une prière bien touchante.

Il était entré dans une petite chapelle, érigée sur le mont Pilate, à l'endroit même où la légende place le guet-apens de Guillaume Tell :

« Une madone est sur l'autel ; devant cette madone est ouvert un livre où les passants peuvent enregistrer leurs noms. Le dernier voyageur entré dans la chapelle y avait écrit ces deux lignes qui m'ont plus touché que toutes les déclarations de guerre aux tyrans dout le livre est rempli : — « Je prie humblement notre sainte mère de Dieu de daigner, par son intercession, faire recouvrer un peu de vue à ma

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III. Nous reviendrons sur cet important sujet lorsque nous parlerons du Purgatoire.

pauvre femme. » Je n'ai rien écrit sur le livre, pas même mon nom. Au-dessous de cette douce prière la page était blanche. Je l'ai laissée blanche (1). »

Et maintenant, quand faut-il prier? Les deux instants du jour où ce devoir oblige plus instamment sont le matin et le soir, le commencement et la fin. Le matin s'imposent

« Les deux ablutions de l'âme et du corps, la prière et la toilette (2). »

Les vers qu'on va lire ne pourraient-ils pas servir d'épigraphe à un *Traité de l'Oraison ?*

« Heureux l'homme occupé de l'éternel destin,
Qui, tel qu'un voyageur qui part de grand matin,
Se réveille, l'esprit rempli de rêverie,
Et, dès l'aube du jour se met à lire et prie!
A mesure qu'il lit, le jour vient lentement
Et se fait dans son âme ainsi qu'au firmament.
Il voit distinctement, à cette clarté blême,
Des choses dans sa chambre et d'autres en lui-même;
Tout dort dans la maison ; il est seul, il le croit ;
Et, cependant, fermant leur bouche de leur doigt,
Derrière lui, tandis que l'extase l'enivre,
Les anges souriants se penchent sur son livre (3). »

Le soir n'invite-t-il pas, lui aussi, à la prière? Un mystérieux recueillement s'empare de

(1) *En Voyage.* Alpes, I.
(2) *Les Misérables*, V, I, § X.
(3) *Les Contemplations*, I, XXIV.

la nature ; elle semble prier elle-même et exhorter l'homme à suivre son exemple :

« La nuit ! la nuit ! la nuit ! Et voilà que commence
Le noir *de profundis* de l'océan immense.
Le marin tremble, aux flots livré ;
Miserere, dit l'homme, et, dans le ciel qui gronde,
L'air dit : *miserere ! Miserere*, dit l'onde,
Miserere ! miserere ! » (1).

Pendant que les uns prient, les autres blasphèment violant ainsi le second précepte du Décalogue,

Dieu en vain tu ne jureras
Ni autre chose pareillement:

Blasphémer Dieu, c'est manquer de respect à son saint nom, c'est lui attribuer des défauts ou nier ses perfections adorables. Victor Hugo a protesté contre ce crime :

« O vivants ! ne blasphémons point.
Qu'importe à l'Incréé, qui, soulevant ses voiles,
Nous offre le grand ciel, les mondes, les étoiles,
Qu'une ombre lui montre le poing?
Nous figurons-nous donc qu'à l'heure où tout le prie,
Pendant qu'il crée et vit, pendant qu'il approprie
A chaque astre une humanité,

(1) *La Légende des siècles*, t. III : Ténèbres. Sur la prière avant et après les repas, voir *Actes et paroles, Pendant l'exil*, 1862 : *Le Banquet des enfants.*

Nous pouvons de nos cris troubler sa plénitude,
Cracher notre néant jusqu'en sa solitude,
Et lui gâter l'éternité? » (1).

C'est encore manquer de respect au nom divin que de le faire intervenir, sous la forme du serment, dans des affirmations mensongères ou frivoles. A moins de circonstances graves, la parole d'un honnête homme doit suffire. L'habitude de recourir au serment à tout propos et même hors de propos, serait de nature à faire concevoir des doutes sur la véracité du jureur. C'est ce qui fait dire, sur le ton de l'enjouement, à notre poète :

« Je crois tout ce qu'on dit, à moins qu'on ne le jure (2) »

Mais quand un serment a été prêté, il doit être tenu. Les vicissitudes politiques et la diminution des croyances religieuses ont altéré en notre siècle la majesté du serment. Autrefois,

« C'était chose solide et reluisante à l'œil...
Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment comme dans son armure,
Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure et jamais le serment (3). »

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui

(1) *Les Contemplations*, VI, XVII.
(2) *Les quatre Vents de l'Esprit*, II, Esca, acte I.
(3) *Les Burgraves*, 1re partie, scène VI.

« Un serment, avec ou sans témoins,
Dure autant qu'un pourpoint, — parfois plus, — sou-
[vent moins ! —
S'use vite, et n'est plus qu'un haillon incommode
Qu'on déchire et qu'on jette en disant : vieille
mode! » (1).

Avec le troisième commandement,

Le dimanche tu garderas
En servant Dieu dévotement,

Nous abordons la question du culte. Il ne suffit pas à Dieu que nous l'honorions dans le secret de nos âmes. Il veut que nous lui rendions un hommage public, il veut que la foi de chacun soit un encouragement pour celle des autres. C'est surtout le dimanche que ce culte public est rendu au Seigneur. Ce jour-là est le jour du rendez-vous dans les églises. La cloche fait entendre son appel,

« La cloche, écho du ciel placé près de la terre!
Voix grondante qui parle à côté du tonnerre,
Faite pour la cité comme lui pour la mer!
Vase plein de rumeur qui se vide dans l'air! » (2)

A ce signal, les fidèles se dirigent vers les temples, modestes ou opulents, mais tous également habités par la majesté divine :

(1) *Les Burgraves*, Ire partie, scène VI.
(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXII.

« L'église du village n'est pas moins grande que la cathédrale : dans l'une et dans l'autre il y a Dieu (1). »

Là, pendant que l'esprit de l'homme s'élève vers Dieu, les créatures inanimées semblent prendre vie pour faire, elles aussi, acte d'adoration. Tandis

« *Que* la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres du pressoir (2), »

L'orgue prie, lui aussi,

« L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre !
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies ! » (3).

Cependant le prêtre a commencé le saint Sacrifice. Le livre dont il se sert est un livre latin ; les fidèles « ne comprennent pas le latin mais ils comprennent le livre (4). »

Bientôt le prêtre élève la voix pour chanter les louanges du Seigneur, car, dit-il,

« Car il est vraiment juste et digne et salutaire
Que nous te rendions grâce à toute heure, en tout lieu,
Père saint, tout puissant Seigneur, éternel Dieu (5). »

(1) *Le Rhin*, préface.
(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXIX.
(3) *Ibid*, XXXIII, § I.
(4) *Les Misérables*, I, VII, § I.
(5) *Théâtre en liberté*, l'Epée, II.

Puis il se recueille, il prononce sur le pain et le vin les paroles mêmes dites autrefois par Jésus-Christ :

« Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang (1). »

C'est en ce moment surtout, et non pas seulement pour les femmes, que se justifient les vers du poète :

« ... Au déclin des ans comme au matin des jours,
Joie, extase ou martyre,
Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire (2). »

Ce n'est pas seulement aux fidèles que parle l'autel catholique, avec la religion dont il est entouré. Combien d'incroyants la beauté du culte chrétien n'a-t-elle pas touchés ! Le général Hugo, père du poète, se trouvant en Espagne avec Lahorie, était entré dans une église. C'était un jour de fête. La beauté des cérémonies fit sur lui une telle impression, que tout à coup il dit à son compagnon :

— Allons-nous-en ; ils finiraient par m'empoigner (3).

Lorsque le fils du général citait cette parole,

(1) *La Fin de Satan*, II, II, § VI.

(2) *Les Chants du crépuscule*, XXXIII, V.

(3) Ce trait a été raconté par Richard Lesclide, *Propos de table de Victor Hugo*, p. 338.

il se rappelait sans doute avoir éprouvé, lui aussi, une émotion analogue. Il en a consigné le souvenir dans ses notes de voyage, et c'est par ce trait que nous terminerons ce chapitre.

Un matin, à cinq heures, le poète était entré dans la cathédrale de Pampelune :

« Un vieux prêtre tout courbé disait la première messe devant le maître-autel...

« Rien de plus saisissant, à cette heure sacrée et sublime du matin, que cet homme en cheveux blancs, seul au milieu de cette grande église, vêtu d'habits splendides, parlant à voix basse, feuilletant un livre et faisant une chose mystérieuse dans ce lieu magnifique, obscur, silencieux et voilé. Cette messe se disait pour Dieu, pour l'immensité, et pour une vieille femme qui l'écoutait, blottie derrière un pilier à quelques pas de moi.

« Tout cela était grand. Cette vieille église, ce vieux prêtre et cette vieille femme semblaient être une sorte de trinité et ne faire qu'un. Le prêtre avait été fort et était brisé, la femme avait été belle et était flétrie, l'édifice avait été complet et était mutilé. L'homme vieilli dans sa chair et dans son œuvre adorant Dieu en présence de ce soleil éblouissant que rien n'attiédit, que rien n'éteint, que rien ne ride, que rien n'altère, dites, ne trouvez-vous pas que c'était grand ?

« J'étais ému jusqu'au fond du cœur. Aucune pensée discordante ne sortait de ce mélancolique contraste ; je sentais au contraire qu'une inexprimable unité s'en dégageait. Certes, il n'y a qu'un mystère bien inson-

dable et bien profond qui puisse unir ainsi dans une intime et religieuse harmonie la décrépitude incurable de la créature et l'éternelle jeunesse de la création (1). »

(1) *En Voyage*, Pyrénées, XI.

CHAPITRE III

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS SON PROCHAIN.

Deux grandes lois règlent les rapports des hommes entre eux : la *justice* et la *charité*. Chacune de ces lois impose des obligations différentes, que nous allons successivement étudier. Ici encore nous rencontrerons sur notre chemin Victor Hugo, saluant avec nous les lois divines sur lesquelles repose la société humaine.

ARTICLE PREMIER

Devoirs de justice.

Le *quatrième commandement.* — La famille. — Le mariage religieux. — L'enfant. — C'est un don de Dieu. — C'est une responsabilité. — Devoirs envers l'enfant : le Baptême. — L'éducation religieuse. — L'habitude de la prière. — L'exemple. — Devoirs de l'enfant envers ses parents. — Piété filiale. — Devoirs envers la patrie. — Le *cinquième commandement :* l'homicide. — Le *septième commandement :* le vol. — L'ingratitude. — Le *huitième commandement :* la médisance. — L'hypocrisie. — Le mensonge.

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

C'est ainsi que le Décalogue commence l'énumération des devoirs de l'homme envers son prochain. Il pénètre à l'intérieur de la famille, il se saisit du père, de la mère et de l'enfant, cette trinité humaine, et il crée entre eux des liens d'amour et de dévouement réciproque.

Victor Hugo a chanté la famille : nous allons en redire avec lui les joies et les devoirs.

La famille se fonde par le mariage, acte solennel qui n'a pas seulement l'homme pour

témoin, et que Dieu lui-même doit sanctionner et bénir. Sur la tombe de Madame Paul Meurice, en novembre 1874, Victor Hugo s'exprimait en ces termes :

« ... J'ai été témoin de leur mariage. Ainsi s'en vont les jours. Je les ai vus tous les deux, jeunes, elle si belle, lui si rayonnant, associer, devant la loi humaine et devant la loi divine, leur avenir, et se donner la main dans l'espérance et dans l'aurore (1). »

C'est d'ailleurs dans une église, pendant que sa fille se mariait *devant la loi divine*, et sous l'influence de ce religieux spectacle, que Victor Hugo a composé ces vers immortels :

« Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu ! Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !
Va, mon enfant bénie, d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !

Ici, l'on te retient ; là-bas on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir :
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
Sors avec une larme ! entre avec un sourire ! » (2).

La famille est fondée, mais elle est incomplète : l'enfant lui manque encore. Lorsqu'enfin il arrive, quelles joies ! mais aussi quelles responsabilités ! C'est l'innocence même qui est confiée à un père et à une mère, innocence qu'il faudra entourer et protéger.

(1) *Actes et paroles* : Après l'exil, novembre 1874.

(2) *Les Contemplations*, IV, II. Cette pièce est ainsi datée: « Dans l'église, 15 février 1843. »

L'enfant est un ange qui arrive du ciel, et dans l'âme duquel il faut conserver le paradis : telle est la figure sous laquelle le chantre des enfants, Victor Hugo, aime surtout à nous les représenter :

« Ce cri, ce chant qui sort d'un nid,
C'est l'homme qui commence et l'ange qui finit (1). »

L'enfant, dit-il encore,

« N'a presque pas de bras, ayant encor des ailes (2). »

Il admire ailleurs

« *Ces* beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans. [fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le [ciel! » (3).

L'enfant, c'est un admirable mélange de grandeur et de petitesse, qui doit inspirer à la fois la pitié et le respect :

« Le seul être qui soit dans cette sombre vie
Petit avec grandeur, puisqu'il l'est sans envie,
C'est l'enfant... (4), »
« Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse (5). »

C'est une bénédiction de Dieu, qu'un enfant

(1) *La Légende des siècles*, l'Idylle du vieillard.
(2) *L'Art d'être grand-père*, I, VI.
(3) *Les Contemplations*, I, VI.
(4) *L'Art d'être grand-père*, XV, IX.
(5) *Ibid.*, II, I.

donné à une famille. Il faut l'en remercier. Victor Hugo le faisait en contemplant sa fille :

« Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : « Mon père, »
Tout mon cœur s'écriait : « Mon Dieu ! » (1).

A ce devoir s'en joignent d'autres, à l'égard de l'enfant lui-même. Il faut tout d'abord en faire un chrétien par le baptême :

« Il n'est encor né qu'au monde,
Qu'il naisse à l'éternité (2) ! »

Et puis, lorsqu'il a reçu

« Le remède divin qui rend l'aveugle au jour (3), »

Il faut cultiver avec soin les semences de foi que le baptême a jetées dans cette jeune âme. Il faut en faire un être religieux ; il faut lui faire prendre l'habitude de la prière ; le matin, le soir,

« C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
. . . .
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,

(1) *Les Contemplations*, IV, VI.
(2) *Odes*, I, IX, § III.
(3) *Ibid.*, I, IX, § IV.

Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel (1). »

Aux leçons il faut joindre l'exemple, sans lequel elles ne seraient guère efficaces. Aussi, par un retour admirable, en même temps que le père et la mère prêchent la vertu à l'enfant, l'enfant, par son seul voisinage, la prêche à ses parents. Ils sentent, ils devinent, à son contact, qu'ils doivent être vertueux pour qu'il le soit lui-même :

« Mères, l'enfant qui joue à votre seuil joyeux,
Plus frêle que les fleurs, plus serein que les cieux,
Vous conseille l'amour, la pudeur, la sagesse.
L'enfant, c'est un feu pur dont la chaleur caresse ;
C'est de la gaîté sainte et du bonheur sacré ;
C'est le nom paternel dans un rayon doré ;
Et vous n'avez besoin que de cette humble flamme
Pour voir distinctement dans l'ombre de votre âme (2). »

Si les parents entendent cette muette prédication, ils seront vertueux, et comme

« D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches (3), »

Leur vertu assurera celle de leur enfant.

En regard des devoirs des parents envers

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, I.

(2) *Les Rayons et les ombres*, XV.

(3) *Les Chants du crépuscule*, XXXVI. Sur les mauvais exemples donnés par certains parents à leurs enfants, voir *les Contemplations*, III, XVIII.

leur fils, il faut placer ceux de l'enfant envers son père et sa mère. Sous ce rapport, Victor Hugo peut être cité comme un modèle. Bien souvent, dans ses vers, il a eu un souvenir ému pour les soins dont avait été entourée son enfance, et sa gratitude et son amour lui ont inspiré de magnifiques accents. Voyez-le, au moment de la mort de son père, saluer

« Cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
Prête une expérience au jeune matelot (1). »

Dans la famille le père a la charge principale :

« C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir et de mourir (2). »

Mais que serait la famille et que serait l'enfant sans vous,

« O mère au cœur divin !
Vous en qui, tant votre âme est un charmant mé-
[lange !
L'ange voit un enfant et l'enfant voit un ange (3). »

« Oh ! l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !

(1) *Les Feuilles d'automne,* II.
(2) *Ibid.*
(3) *Les Voix intérieures :* Tentanda est via.

Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier! » (1).

Ces éloges de l'amour maternel n'ont pas paru suffire à la reconnaissance filiale du poète. Dans un drame il a mis, sur les lèvres d'un de ses personnages, les paroles qu'on va lire et dans lesquelles il a versé toute son éloquence, comme pour forcer des milliers de spectateurs à applaudir au souvenir de sa mère.

« ...Si peu que je sois, j'ai eu une mère. Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? En avez-vous eu une, vous? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son

(1) *Les Feuilles d'automne*, I. Sur les nuances de l'affection chez le père et chez la mère, voir *les Contemplations*, V, XXVI. L'auteur y dépeint la vieillesse d'Adam et d'Eve pleurant sur leurs fils disparus. La pièce se termine ainsi :

« Toute la nuit, dans l'ombre, ils pleuraient en silence!
Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn. »

pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites, ma mère! et qui vous dit, mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! » (1).

Au quatrième commandement se rattachent les devoirs du citoyen envers sa patrie : la patrie n'est-elle pas une grande famille? Parmi les nombreux témoignages d'amour donnés par le poète à son pays, nous n'en citerons que deux. Dans *Hernani*, c'est sur les lèvres du roi d'Espagne qu'il place les deux vers que voici :

« Si j'étais Dieu le Père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France (2). »

Au milieu de l'*année terrible*, alors que l'Allemagne piétinait la France palpitante, Victor Hugo écrivit une pièce à laquelle il donna ce titre : *Choix entre les deux nations*. Elle se compose de deux parties, dédiées, l'une *à l'Allemagne*, l'autre *à la France*. A l'Allemagne, le poète adresse un long et superbe dithyrambe.

A L'ALLEMAGNE.

« Aucune nation n'est plus grande que toi... »

. . . .

(1) *Angelo*, acte I, scène I.
(2) *Hernani*, acte I, scène III.

Pendant plus de soixante vers l'éloge continue, toujours lyrique. Il se termine ainsi :

. . . .
« Vous avez Beethoven comme la Grèce Homère;
L'Allemagne est puissante et superbe. »

Puis vient la deuxième partie :

A LA FRANCE.

« O ma mère! » (1).

Pas autre chose. Et en effet, cela suffit.

Après la loi qui règle nos devoirs envers la famille et la patrie, viennent les préceptes concernant nos devoirs envers l'humanité tout entière. Au point de vue de la stricte justice, ces préceptes sont plutôt négatifs ; ils se réduisent en somme à cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. » C'est à cela que se résument les commandements suivants :

Homicide point ne seras
De fait ni volontairement.

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à ton escient.

Faux témoignage ne diras
Ni mentiras aucunement.

(1) *L'Année terrible*, Septembre : Choix entre les deux nations.

Prendre à autrui sa vie, ses biens, son honneur, le priver même de la vérité à laquelle il a droit, tout cela est mauvais.

Hélas! tout cela se pratique. On voit des hommes attenter à la vie de leur semblable :

« Ah ! le vautour est triste à voir, en vérité,
Déchiquetant sa proie et planant ; on s'effraie
Du cri de la fauvette aux griffes de l'orfraie ;
L'épervier est affreux rongeant des os brisés ;
Pourtant, par l'ombre immense on les sent excusés.
. . . .
Mais l'être intelligent, le fils d'Adam, l'élu
Qui doit trouver le bien après l'avoir voulu,
L'homme exterminant l'homme et riant, épouvante,
Même au fond de la nuit, l'immensité vivante,
Et, que le ciel soit noir ou que le ciel soit bleu,
Caïn tuant Abel est la stupeur de Dieu (1). »

On voit des hommes attenter au bien d'autrui, les uns ouvertement et à leurs risques et périls, les autres par des moyens que le Code tolère, mais que la morale réprouve (2). La *lutte pour la vie* devient une maxime, le fort abuse du faible, en attendant que les rôles soient renversés et que les mêmes abus se reproduisent en sens contraire :

(1) *La Légende des siècles :* la Confiance du marquis Fabrice, XI.
(2) Voir *les Contemplations*, III, II.

« Si la souris était la grosse bête,
A moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,
Ce serait la souris qui mangerait le chat (1). »

L'oubli des bienfaits reçus, l'ingratitude n'est-elle pas aussi une sorte de vol et une flagrante injustice? N'oublions pas

« *Que* se montrer ingrats, c'est se prouver petits (2), »

Et, s'il le faut, allons demander aux êtres sans raison des leçons de reconnaissance :

« Cette vertu n'est pas de celles dont les plus beaux exemples sont parmi les hommes. Nous dirons donc que Quasimodo aimait l'archidiacre (3) comme jamais chien, jamais cheval, jamais éléphant n'a aimé son maître (4). »

Autre vol : l'attentat à l'honneur et à la

(1) *La Légende des siècles*, t. IV : Ire, non ambire.
(2) *L'Année terrible*, Décembre, VII.
(3) Voir plus haut, page 97.
(4) *Notre-Dame-de-Paris*, IV, IV. Lire, dans l'*Art d'être grand'père*, VI, VI, le charmant épisode si connu :
« Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir. »
Le grand-père est allé lui porter en secret un pot de confitures. Le méfait est connu, l'aïeul est grondé, on le menace en plaisantant de le mettre au cachot et au pain sec :

« Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

réputation du prochain. La malignité ou l'envie n'en est pas toujours la seule cause :

« Certaines personnes sont méchantes, uniquement par besoin de parler. Leur conversation, causerie dans le salon, bavardage dans l'antichambre, est comme les cheminées qui usent vite le bois ; il leur faut beaucoup de combustible ; et le combustible, c'est le prochain (1). »

Célimènes qui déchirez à belles dents votre prochain, vous médirez un peu moins si vous voulez lire et méditer l'exemple que vous propose le poète :

« ... Quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger,
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes (2). »

Enfin le mensonge, lui aussi, est un vol, sous quelque forme qu'il se produise. Voyez l'hypocrite :

« Le voulez-vous charmant, regardez-le ; le voulez-vous horrible, retournez-le (3). »

C'est un menteur, c'est un voleur, car le

(1) *Les Misérables*, I, v, § viii.
(2) *Les Chants du crépuscule*, xxxix.
(3) *Les Travailleurs de la mer*, I, vi, § vi.

prochain a droit de notre part à la vérité. Ne la déguisons pas, et rappelons-nous toujours que

« Satan a deux noms : il s'appelle Satan et il s'appelle Mensonge (1). »

(1) *Les Misérables*, I, VII, § I.

ARTICLE II

Devoirs de charité.

La charité envers Dieu a pour conséquence la charité envers le prochain. — La bonté. — La pitié. — Le pardon des offenses. — L'envie. — La charité matérielle : l'aumône. — La bonté dans l'aumône. — La dignité du pauvre. — La récompense de l'aumône. — Devoirs de l'homme envers les animaux.

A l'égard du prochain, nous ne sommes pas seulement tenus à ces lois de justice qui sont purement négatives, et qui consistent à ne pas faire du mal à autrui. Nous sommes obligés à la charité, c'est-à-dire que nous devons aimer notre prochain, lui désirer et lui procurer, autant que nous le pouvons, les mêmes biens qu'à nous-mêmes. Nous avons déjà rencontré ce mot de *charité* en traitant de nos devoirs envers Dieu (1). Or, la charité envers les créatures n'est qu'une émanation de la charité envers le Créateur. C'est

« L'amour de l'humanité s'abîmant dans l'amour de Dieu, mais y demeurant distinct (2) ; »

(1) Voir plus haut, page 118.

(2) *Les Misérables*, II, VIII, § IX. — Voir aussi *ibid.*, I, I, § XIV.

C'est, en un mot, l'amour du prochain pour Dieu.

Le rayonnement de la charité, c'est la bonté. Ecoutez cette leçon donnée à de petits enfants par le grand poète :

« Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que dans nos bonheurs, et que dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires (1). »

La charité, c'est encore la pitié pour tout ce qui est petit, faible ou persécuté :

« Un ange vit un jour les hommes dans la nuit ;
Il leur cria du haut de la sereine sphère :
« Attendez ; je vous vais chercher de la lumière. »
Il revint apportant dans sa main la pitié (2). »

La charité, c'est aussi le pardon des injures. Vertu difficile à pratiquer, car il y faut une grande âme ! Le poète nous en donne la leçon et nous en cite des exemples. C'est son père, secourant sur le champ de bataille un ennemi blessé, recevant de lui un coup de pistolet, et continuant quand même à lui donner ses soins (3). C'est Louis XVI, pardon-

(1) *Les Contemplations*, I, VI.

(2) *La Pitié suprême*, VIII.

(3) Voir *la Légende des siècles*, t. IV : Après la bataille.

nant à ses meurtriers ses souffrances et sa mort :

« Louis, chargé de fers par des mains déloyales,
Dépouillé des pompes royales,
Sans cour, sans guerriers, sans hérauts;
Gardant sa royauté devant la hache même,
Jusque sur l'échafaud prouva son droit suprême,
En faisant grâce à ses bourreaux (1). »

C'est lui-même, enfin, faisant son examen de conscience et disant :

« Si j'ai frappé quelqu'un pour me venger moi-[même...,
Dieu ! si j'ai fait saigner des cœurs dans le passé,
Que votre grande voix me courbe et m'avertisse !
Je demande pardon à ceux que j'offensai,
Voulant traîner ma peine et non mon injustice (2). »

Ailleurs nous trouvons encore cette belle prière :

« Dieu ! faites se baiser les bouches qui se mor-[dent ! » (3)

Et cette exhortation au pardon, fondée sur les promesses divines :

« Dieu pour l'homme indulgent ne sera point sé-[vère (4). »

(1) *Odes*, III, III, § IV.
(2) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XXXIII, § V.
(3) *La Fin de Satan*, I : Ceux qui parlaient dans le bois.
(4) *Les Rayons et les ombres*, XLIV, V.

Si le ressentiment des injures est incompatible avec la charité, l'envie ne lui est pas moins contraire. Vice aussi odieux que ridicule !

« Quand la rose
Est belle, vous croyez qu'elle le fait exprès ?
Quel souffle vous auriez si l'étoile était près (1) ! »

« Ce qu'il y a de plus petit et de plus terrible, *c'est* un envieux (2). »

Et nous entendons s'élever du fond des enfers cette triomphante exclamation du démon :

« J'ai fait mieux que la Haine ; ô vide ! ô cécité !
J'ai fait l'Envie (3). »

Et en effet que de médisances, que de calomnies, que de crimes inspirés par la jalousie ! Craignons de donner prise en notre âme à ce honteux sentiment. Au lieu de penser toujours à ce qui nous manque, sachons voir tout ce que Dieu nous a donné, et alors ce sera l'action de grâces qui s'échappera de nos lèvres. Imitons ce lépreux qui, montré au doigt par les uns, insulté par les autres, évité par tous, ne savait pourtant que bénir ; car, disait-il,

(1) Ces vers figuraient dans le manuscrit de l'*Année terrible* ; ils en ont été retranchés. Richard Lesclide les a cités dans *les Propos de table de Victor Hugo*, p. 165.

(2) *L'Homme qui rit*, II, I, § VII.

(3) *La Fin de Satan* : Satan dans la nuit.

« Car, puisque l'eau veut bien que ma lèvre la tou-
[che,
La bénédiction doit sortir de ma bouche ;
Puisque mon bras peut prendre un fruit dans le che-
[min,
La bénédiction doit tomber de ma main ;
Et, ciel, puisque mon œil voit ta face éternelle,
La bénédiction doit emplir ma prunelle! »(1).

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la charité spirituelle et des vices qui lui sont opposés. Mais la charité peut et doit être aussi matérielle, et revêtir cette forme que l'on appelle l'*aumône*.

« Soyez hospitaliers surtout ! C'est la loi douce.
Quand on chasse un passant, sait-on qui l'on re-
[pousse?
Sait-on de quelle part il vient? — Fussiez-vous rois,
Que le pauvre pour vous soit sacré (2) ! »

Cette loi de l'aumône effraie la cupidité. On a peur de s'appauvrir, on se méfie de Dieu, on amasse des trésors sur la terre et on néglige de s'en faire un dans le ciel. A quoi ton or te servira-t-il, ô avare, à l'heure de la mort,

« Quand d'instant en instant plus seul et plus débile
Tu te cramponneras en vain à ton trésor?
Quand la mort, t'accostant couché sur des tas d'or,

(1) *La Fin de Satan*, I: Ceux qui parlaient dans le bois.
(2) *Les Burgraves*, 1re partie, scène VII.

Videra brusquement ta main crispée et pleine,
Comme une main d'enfant qu'un homme ouvre sans [peine? » (1).

Ouvrons donc notre bourse au pauvre; mais ouvrons-lui aussi notre cœur. Rappelons-nous que l'aumône elle-même a besoin d'être animée par la charité;

« Souvenons-nous qu'ici
La compassion sainte est une aumône aussi,
Et que la charité qui nourrit et désarme,
Tombe des mains obole et tombe du cœur larme! » (2)

C'est la foi, c'est le christianisme qui transforme ainsi un sentiment humain en une vertu divine, l'aumône en charité. Il faut, pour cela, *croire au pauvre*, comme disait Lacordaire, c'est-à-dire croire à sa dignité, voir en lui un représentant de Dieu et une image du Sauveur, venu en ce monde au sein de la pauvreté. Victor Hugo faisait cet acte de foi au pauvre, lorsqu'il vous saluait,

(1) *Les Chants du crépuscule*, x.

(2) *La Pitié suprême*, III. Comparez l'abbé Roux :
« Un sou, c'est du cuivre; un bon sourire, c'est de l'or.»

Nouvelles Pensées, IX, III.

Et Georges Duruy :
« Un morceau de pain qu'on donne tout sec, sans quelques bonnes paroles pour l'aider à passer, ce n'est que la moitié de la charité. . et encore!... »

Ni Dieu ni maître, acte II, scène III.

« Orphelins, veuves déplorables,
Vous tous, faibles et misérables,
Images augustes de Dieu ! » (1).

Et lorsqu'il gémissait de voir

« A peine une toile trouée
Sur les membres de Jésus-Christ (2). »

Accompagnée de ces conditions nécessaires, l'aumône est bénie de Dieu, et celui qui la fait en est récompensé.

N'est-il pas payé tout d'abord par la joie qu'il éprouve, et par celle dont il est le témoin? « Je laisse, dit la Charité,

« Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit (3). »

« Le bien qu'on fait parfume l'âme ;
On s'en souvient toujours un peu! » (4)

Mais surtout, l'aumône est une créance sur Dieu. C'est un appel à sa miséricorde :

« Donnez, méchants, Dieu vous pardonne!
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit! » (5).

Et cet appel est fait par le pauvre lui-même,

(1) *Odes*, II, IX, § III.

(2) *Les Voix intérieures :* Dieu est toujours là. Cette pièce est une belle exhortation à l'aumône. Voir aussi *les Feuilles d'automne*, XXXII, et, dans le tome IV de *la Légende des siècles*, la pièce intitulée : les pauvres Gens.

(3) *Les Voix intérieures:* Dieu est toujours là.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

si puissant sur le cœur de Dieu. « La prière du pauvre » devient ainsi « la richesse du riche (1). »

Nous trouvons à ce sujet un trait touchant dans un roman de Victor Hugo.

Le capitaine Levin vient d'avoir un fils :

« Le roi voulait tenir l'enfant sur les fonts du baptême ; croiriez-vous que Levin refusa ? Il fit bien plus encore : il choisit pour le parrain de son fils un vieux mendiant qui se traînait aux portes du palais...

En choisissant un protecteur à l'âme de son fils, ce capitaine Levin pensait sans doute qu'un pauvre est plus puissant auprès de Dieu qu'un roi (2). »

Nous ne croyons pas rabaisser le sujet que nous venons de traiter en disant quelques mots, en terminant, des devoirs de l'homme à l'égard des animaux. Une loi mystérieuse nous inspire à leur égard un sentiment analogue à la charité, et nous défend de les faire souffrir sans besoin (3) :

« Si la nature nous regarde à de certaines heures, si elle voit les actions brutales que nous commettons

(1) *Cromwell*, préface.

(2) *Han d'Islande*, XXIV. Ce trait a un fondement historique. Au siècle dernier, la marquise de Montaigu avait eu, pour parrain et marraine, deux mendiants de l'église Saint-Roch. Sa mère avait voulu inspirer à l'enfant l'amour des pauvres et attirer sur sa tête des bénédictions plus abondantes.

(3) Voir *Les Contemplations*, III, II.

sans nécessité et comme par plaisir, si elle souffre des choses méchantes que les hommes font, que son attitude est sombre et que son silence est terrible !

« Nul n'a sondé ces questions. La philosophie humaine s'est peu occupée de l'homme en dehors de l'homme, et n'a examiné que superficiellement et presque avec un sourire de dédain les rapports de l'homme avec la chose et avec la bête qui à ses yeux n'est qu'une chose.

« Mais n'y a-t-il pas là des abîmes pour le penseur ?

« Doit-on se croire insensé parce qu'on a dans le cœur le sentiment de la pitié universelle ? N'existe-t-il pas de certaines lois d'équité mystérieuse qui se dégagent de l'ensemble des choses, et que blessent les voies de fait inintelligentes et inutiles de l'homme sur les animaux ? » (1).

Celui qui est méchant pour les animaux l'est presque toujours envers l'homme (2). Néron faisait l'apprentissage de la cruauté en tourmentant les animaux. Saint François d'Assise appelait les oiseaux ses frères et les exhortait à louer Dieu.

« L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère. Il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi (3). »

(1) *En Voyage*, Pyrénées, XI.

(2) « Un jeune homme eut à choisir sa fiancée entre deux sœurs. Il prit celle qui se montrait meilleure pour le chien de la maison. » P. Gerfaut, *Pensées d'un sceptique*, p. 107.

(3) *Torquemada*, acte II, scène II.

CHAPITRE IV

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI MÊME.

Devoirs envers le corps. — Le suicide. — Devoirs envers l'âme. — La prière. — Le travail. — L'humilité. — Le *sixième commandement.* — Lutte entre l'âme et le corps. — Beauté d'une âme pure. — Laideur du vice. — Ses châtiments. — Les précautions à prendre. — Les mauvaises pensées. — Les bals. — La curiosité. — Les lectures. — Les plaisirs de la table. — *Sursum corda.*

L'homme est composé d'un corps et d'une âme ; envers tous deux il a des obligations à remplir.

Envers son corps, l'homme a un grand devoir à accomplir : il doit le conserver. Le suicide est un crime. Aujourd'hui que ce crime prend des proportions considérables, il n'est pas sans intérêt de se demander ce que Victor Hugo pensait sur ce sujet.

Il pose nettement la question :

« Pourquoi ne pas aller tout de suite à la mort (1) ? »
« Brutus a-t-il mal fait ? Caton avait-il tort (2) ? »

(1) *Les quatre Vents de l'esprit,* III, XXVII.
(2) *Ibid.*

On est parfois si malheureux et la mort semble si longue à venir ! Faut-il l'attendre, alors qu'il est si facile de hâter sa venue ?

« Vivre ! quoi ! le poison n'est-il pas complaisant ?
L'abîme n'est-il pas facile ?
Mon couteau que j'ai là rit de me voir souffrir.
Est-ce que l'océan, toujours prêt à s'ouvrir,
Ne dit pas à l'homme : Imbécile ! » (1).

La question est bien et nettement posée. La réponse n'est pas moins nette :

« Oui, Caton a mal fait ; oui Brutus avait tort.
Le sage est mal sorti, l'intrépide est mal mort (2). »

Et pourquoi ? Tout d'abord, parce que le suicide est un vol fait à Dieu. C'est à lui de fixer le terme de notre sortie de ce monde, comme il a fixé celui de notre naissance. Or, d'après les desseins divins,

« L'homme est fait pour mourir heure par heure, hélas !
Les pleurs pour couler goutte à goutte ! » (3).

De quel droit devancer l'heure ?

« De quel droit, cendre, atome, espèce d'ombre aux fers,
Fais-tu tomber sur toi la mort aux yeux d'éclairs,
Et déranges-tu le tonnerre (4) ? »

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XXVII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

Aussi, lorsque les deux Romains dont nous parlions tout à l'heure, volontairement sortis de ce monde, ont comparu devant leur Juge,

« Dieu, qui seul a le droit d'éteindre le flambeau,
Ne leur a dit qu'un mot : Trop vite (1). »

Une autre raison condamne le suicide. On y a recours pour échapper à la douleur. Or, la douleur est aujourd'hui nécessaire : elle entre dans l'économie de la rédemption ; elle est la préparation du bonheur à venir : nul n'a par conséquent le droit de s'y soustraire :

« Ne te dérobe point par la fuite aux lenteurs
Du supplice qu'il faut subir sur les hauteurs ;
C'est l'épreuve : acceptons-la toute.
. . . .
L'homme est sombre ; qu'il souffre ; il brillera ; Dieu [bon
Refait le diamant avec le vil charbon (2). »

Fuir la douleur par la mort, c'est donc, encore ici, déranger le plan divin. C'est de plus une lâcheté :

« Le suicide est une fuite (3) ; »

« Jeune homme, dit ailleurs le poète à l'un de ces déserteurs du devoir,

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XXVII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

« Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et mé-
[chant (1). »

Hélas! cette plaie du suicide va toujours empirant ; de plus en plus,

« Grandissant sous le ciel attristé,
L'aveugle suicide étend son aile sombre,
Et prend à chaque instant plus d'âmes sous son om-
[bre (2). »

D'où vient ce triste phénomène ? Le penseur a médité cette question, et il en a trouvé la vraie réponse :

« Mal d'un siècle en travail où tout se décompose!
Quel en est le remède et quelle en est la cause ?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme
[fonde ?
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus! » (3).

Envers son âme, l'homme a de grands devoirs à remplir. C'est noble chose que l'âme, et il faut la traiter noblement, savoir la conserver dans le degré de prééminence où Dieu

(1) *Les Chants du crépuscule*, XIII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid*

l'a placée en la créant. Il faut tout d'abord pour cela y entretenir l'habitude de la prière, qui est précisément « l'élévation de l'âme (1). » Il faut aussi prendre et garder l'habitude du travail, qui est aussi un titre de noblesse; seule la peine qui l'accompagne est une suite du péché; mais le travail lui-même est une belle et sainte chose et une nouvelle prière :

« Se réveiller, c'est bien, et travailler, c'est juste.
Quand le matin à Dieu chante son hymne auguste,
Le travail, saint tribut dû par l'homme mortel,
Est la strophe sacrée au pied du sombre autel;
Le soc murmure un psaume; et c'est un chant subli-
[me
Qui, dès l'aurore, au fond des forêts, sur l'abîme,
Au bruit de la cognée, au choc des avirons,
Sort des durs matelots et des noirs bûcherons (2). »

Mais, en élevant ainsi notre âme, prenons garde à l'orgueil, car, si les vicieux y sont exposés, les justes trouvent une tentation d'orgueil dans leur justice même :

« Il est certain qu'un des côtés de la vertu aboutit à l'orgueil. Il y a là un pont bâti par le diable (3). »

Parmi les moyens de combattre ce vice, le poète en propose un très efficace : c'est de

(1) Voir plus haut, page 122.
(2) *Les Contemplations*, III, XX.
(3) *Les Misérables*, II, VIII, § IX.

songer à la mort et au terrible niveau qu'elle fait passer sur toutes les têtes :

« Si grand que soit un homme au compte de l'or-
[gueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cer-
[cueil (1). »

Vous vous croyez grand? calculez, par exemple,

« Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main! (2) ».

Vous vous croyez grand? Il fut un homme si grand que sa grandeur fait partie de son nom. Eh bien, venez au tombeau de Charlemagne ! venez, voyez, et méditez :

« O quel destin! Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
Quoi donc, avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été colosse et tout dépassé! Quoi!
Vivant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde!... — et que tout tienne là!
Ah! briguez donc l'empire et voyez la poussière
Que fait un empereur! (3) »

(1) *Marion de Lorme*, acte IV, scène VIII.
(2) *Les Chants du crépuscule*, II, V.
(3) *Hernani*, acte IV, scène II.

La nôtre n'en fera ni plus ni moins. *Quid superbit terra et cinis?* Notre orgueil, c'est l'orgueil d'un peu de cendre.

Ce serait s'exposer à être incomplet que d'envisager séparément l'âme et le corps, pour étudier les devoirs de l'homme envers lui-même. L'homme, en effet, n'est ni une âme ni un corps, c'est l'union de l'un et de l'autre. Or, de cette union même entre deux éléments si disparates résulte un état tout particulier et un devoir tout spécial.

Par sa nature, l'âme tend vers le ciel; par sa condition, le corps tend vers la terre. Par l'ordre divin, le corps devrait être complètement soumis à l'âme; par le péché, il s'est mis en état de révolte.

« Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde ;
L'un montant vers Dieu; l'autre, ombre et tache du
[monde (1). »

Le devoir de l'homme consiste à assurer la domination de l'âme sur le corps. C'est l'objet du sixième Commandement, dont il nous reste à dire quelques mots : matière délicate, que nous essaierons de traiter délicatement.

Il est, grâce à Dieu, des chrétiens qui savent obéir à ce commandement comme à tous les

(1) *La Légende des siècles :* Tout le passé et tout l'avenir.

autres. La pureté de l'âme, c'est un des privilèges de l'enfance, et comme

« Le repos va du cœur au visage (1), »

C'est ce qui fait sa beauté. C'est aussi le plus bel ornement de la jeune fille :

« Une vierge est une enveloppe d'ange (2). »

« Pudeur ! le lys t'adore et le ramier candide
T'aime, et l'aube te rit, virginité splendide ! » (3).

Hélas ! à côté de ces spectacles qui réjouissent le cœur de Dieu, il en est d'autres faits pour l'attrister et exciter sa colère. Chaque jour il lui faut voir plus d'un chrétien, indigne de ce nom,

« Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'âme
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu ! » (4)

La faute est grande, mais la punition des

(1) *Les Rayons et les ombres*, IV, IX.
(2) *Les Travailleurs de la mer*, I, III, § I.
(3) *Les quatre Vents de l'esprit :* Deux voix dans le ciel.
(4) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III.

coupables est dès ici-bas terrible. Ils ont cherché le plaisir : ils n'ont trouvé que

« Des joies sans bonheur et des douleurs sans consolation (1). »

Si alors ils jettent un regard sur eux-mêmes, ils seront épouvantés : leur âme est énervée, car les plaisirs mauvais

« Fatiguent, sans les émouvoir,
Les âmes, ces grandes servantes
De la justice et du devoir (2). »

Quant au corps, il est souvent promis à une mort prochaine :

« Derrière ces bonheurs changeants
Se dressent de pâles vieillesses
Qui menacent les jeunes gens (3). »

Si l'on songeait à tout cela, on aurait plus de courage pour résister à la tentation et lui répondre comme le conseillait le poète :

« Moi, si l'impur plaisir m'offre sa vaine flamme,
Je lui dirai : « Va, fuis et respecte mon sort :
Le bonheur a laissé le regret dans mon âme ;
Mais toi, tu laisses le remords ! » (4).

(1) *Han d'Islande*, x.
(2) *La Légende des siècles*, t. iv : Rupture avec ce qui amoindrit.
(3) *Ibid.*
(4) *Odes*, V, ii.

Si l'on veut déjouer les ruses du tentateur, il y a de nombreuses précautions à prendre, car nombreuses sont les issues qui aboutissent à ce vice.

Il faut d'abord nous défier de nous-mêmes et de nos propres pensées :

« L'esprit peut subir des invasions. L'âme a ses vandales, les mauvaises pensées, qui viennent dévaster notre vertu (1). »

Défions-nous de ces réunions mondaines, de ces bals où des pièges nombreux sont tendus à la vertu. Singulier moyen pour former la jeunesse

« Que d'allumer un lustre et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit ! » (2)

Défions-nous de notre curiosité :

« Pour troubler une vie, il suffit d'un regard...
La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme, plus tard (3). »

Il est une curiosité qui fait des ravages de plus en plus nombreux : c'est la curiosité du livre. Défions-nous de nos lectures :

(1) *L'Homme qui rit*, II, IV, § I.
(2) *Les Chants du crépuscule*, VI.
(3) *Les Rayons et les ombres*, IV.

« Frêle barque assoupie à quelques pas d'un gouffre,
Prends garde, enfant, cœur tendre où rien encor ne
[souffre!
O pauvre fille d'Ève ! ô pauvre jeune esprit !
. . . .
Hélas! si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme (1). »

Enfin, défions-nous même de la table. L'excès en tout est nuisible. Ici,

« Il rompt l'équilibre entre l'âme et le corps... L'appétit débauche l'intelligence... Qu'on nous passe le mot, le ventre mange l'homme (2). »

On le voit, la lutte est difficile; est-ce pour cela que tant d'hommes n'ont pas le courage de l'entreprendre? Toujours est-il que le niveau de la vertu est bien bas, et, pour comble de malheur,

« Les philosophes aident étourdiment à cet abaissement, en mettant dans les doctrines le matérialisme qui est dans les consciences (3). »

Réagissons, en nous et autour de nous, contre ces basses tendances ! *Sursum corda !*

(1) *Les Rayons et les ombres*, IV.
(2) *William Shakespeare*, I, II, § XII.— Voir, sur l'ivresse, *les Misérables*, II, II, § IX.
(3) *William Shakespeare*, I, II, § XII.

« L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer
[l'âme...
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première;
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur (1). »

(1) *La Légende des siècles :* Tout le passé et tout l'avenir.

CHAPITRE V

DEVOIRS DU PRÊTRE.

Raison de ce chapitre. — Le rôle du prêtre dans la société. — Le célibat ecclésiastique. — Les devoirs du prêtre. — Fidélité aux promesses. — Pratique des vertus. — Prière. — Esprit de pauvreté. — Charité. — Le prêtre et le médecin. — La vie religieuse. — Le point de vue légal. — Utilité des ordres religieux.

Les devoirs que nous avons énumérés jusqu'ici sont communs à tous les hommes. Il en est d'autres, particuliers à chacun suivant sa condition : ce sont les devoirs d'état. Or, parmi les divers états, il en est un que sa nature lie intimement à la religion elle-même : c'est le sacerdoce.

Victor Hugo a souvent dit du mal des prêtres. Il ne sera pas sans intérêt de montrer que, dans ses bons moments, il a su leur rendre justice.

Quiconque a parcouru les bords du Rhin a pu se rendre compte du groupement de la vie sur ses rives. — En bas, le long du fleuve,

les villages; sur les hauteurs, les châteaux-forts; à mi-côte, dominant le village et dominée par la forteresse, l'église.

Cette disposition a inspiré au poète la réflexion que voici :

« Les églises à mi-côte rattachent aux donjons de la montagne, les villages du bord du fleuve : image frappante et renouvelée à chaque détour du Rhin, de la façon dont le prêtre doit être situé dans la société humaine (1). »

Au moment où le sacerdoce réclame son rôle de médiateur entre les classes sociales, dans la crise que nous traversons, le sentiment de Victor Hugo était bon à noter.

Pour être l'homme de tous, le prêtre doit vivre seul. S'il était l'homme d'une famille, il ne serait pas l'homme de la société. Aussi la question du célibat ecclésiastique n'en était pas une pour notre poète. Dans un de ses romans, il met en scène, à Guernesey, un personnage qui n'aime pas les prêtres catholiques, et malgré cela,

« Lorsque Lethierry voyait passer un pasteur avec sa femme, il se détournait. *Prêtre marié !* disait-il... (Et) ses révoltes .. allaient jusqu'à la colère (2). »

(1) *Le Rhin*, lettre XIV.
(2) *Les Travailleurs de la mer*, I, III, § XII.

Dans le même ouvrage, l'auteur affirme encore que l'Eglise catholique a bien su ce qu'elle a fait en imposant le célibat ecclésiastique, et que « rien ne déferait le prêtre » comme la disparition de cette loi (1).

Quels sont les devoirs du prêtre? Le premier est la fidélité aux vœux qu'il a prononcés en entrant dans le sacerdoce. Ses promesses pèsent toujours sur lui, son caractère est indélébile. Victor Hugo dit d'un prêtre qui avait adhéré au gouvernement de la Terreur :

« Cimourdain avait été prêtre, ce qui est grave... Qui a été prêtre l'est (2). »

Par son caractère, le prêtre est, plus que les simples fidèles, obligé à se rapprocher du modèle de sainteté tracé dans les Evangiles.

C'est encore une réflexion du poète. Lorsqu'avait lieu l'élection des anciens empereurs d'Allemagne, les sept électeurs commençaient par invoquer le secours de Dieu, en chantant l'hymne *Veni, sancte Spiritus :*

« Le chant terminé, tous les sept prêtaient serment, les séculiers la main sur l'Evangile, les ecclésiastiques la main sur le cœur. Distinction belle et touchante, qui veut dire que le cœur de tout prêtre doit être un exemplaire de l'Evangile (3). »

(1) *Les Travailleurs de la mer*, III, III, § II.
(2) *Quatre-vingt-treize*, II, I, § II.
(3) *Le Rhin*, lettre XXV.

Au premier rang des vertus des prêtres, il faut placer l'habitude et l'amour de la prière. Ils sont les intercesseurs-nés du monde auprès de Dieu, soit pour les vivants, soit pour les morts :

« Si j'avais à tracer aux prêtres leur devoir, je le ferais en deux mots: *Pitié pour les vivants, pitié pour les morts!* » (1).

Autre vertu importante chez le prêtre : l'esprit de pauvreté.

« Chez les gens d'église, en dehors de la représentation et des cérémonies, le luxe est un tort. Il semble révéler des habitudes peu réellement charitables. Un prêtre opulent est un contre-sens. Le prêtre doit se tenir près des pauvres. Or, peut-on toucher sans cesse, et nuit et jour, à toutes les indigences, sans avoir soi-même sur soi un peu de cette sainte misère, comme la poussière du travail ? » (2).

Enfin, si la charité, si l'aumône est obligatoire pour tous (3), le prêtre y est tenu plus que tout autre. Victor Hugo compare sous ce rapport les deux hommes appelés par état à

(1) *En Voyage*, Pyrénées, I.

(2) *Les Misérables*, I, I, § XI.

(3) Voir plus haut, page 155. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le beau vers d'Arnault :

La justice d'un prêtre est dans sa charité.

Grégoire VII, acte I, scène I.

soulager leurs frères, le prêtre et le médecin, et c'est au premier qu'il donne la préférence :

« Est-ce que je ne suis pas médecin comme eux ? (*c'est un prêtre qui parle*). Moi aussi j'ai mes malades ; d'abord j'ai les leurs, qu'ils appellent les malades ; et puis, j'ai les miens, que j'appelle les malheureux (1). »

« Voici la nuance : la porte du médecin ne doit jamais être fermée, la porte du prêtre doit toujours être ouverte (2). »

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans dire quelques mots de la vie monastique. Faut-il la justifier ? Nous n'en serons pas en peine, et ici encore c'est Victor Hugo qui parlera.

Et tout d'abord, à ne considérer que le côté légal de la question, la vie religieuse ne peut trouver d'obstacle dans les lois d'un Etat civilisé et libre comme le nôtre :

« Des hommes se réunissent et habitent en commun. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'association.

« Ils s'enferment chez eux. En vertu de quel droit ? en vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte.

« Ils ne sortent pas. En vertu de quel droit ? en vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi (3). »

(1) *Les Misérables*, I, I, § VI.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, II, VII, § IV.

Mais chez eux, que font-ils? Et à quoi servent-ils ?

« Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celles que font ces âmes. Et nous y ajoutons : il n'y a peut-être pas de travail plus utile (1). »

Ils ont quitté le monde afin de mieux prier pour lui :

« Ils font bien ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais (2). »

Ils l'ont quitté, parce que la tempête avait

« Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de leur esquif (3), »

Et qu'ils se sont jetés dans la rade, en attendant le port.

Ils ont enfin quitté le monde, pour se mieux préparer à l'éternité :

« Nous n'avons jamais pu considérer, sans une espèce de terreur religieuse et tendre... ces créatures dévouées, tremblantes et confiantes, ces âmes humbles et augustes qui osent vivre au bord même du mystère, attendant, entre le monde qui est fermé et le ciel qui n'est pas ouvert, tournées vers la clarté qu'on ne voit pas, ayant seulement le bonheur

(1) *Les Misérables*, II, VII, § VIII.
(2) *Ibid.*
(3) *Les Feuilles d'automne*, XXXIII. Voir toute cette pièce.

de penser qu'elles savent où elle est, c'est-à-dire soulevées à de certaines heures par les souffles profonds de l'éternité (1). »

Quel mal font-ils donc ? Au contraire, quel bien ne font-ils pas ?

« Ils n'ont plus d'autres parents que tous les hommes. Ils secourent les pauvres, ils soignent les malades... Ils se disent l'un à l'autre : mon frère (2). »

En vérité, ne pourraient-ils pas chacun redire à leurs ennemis la parole du Sauveur : « Vous me devez beaucoup de bienfaits ; pour lequel donc me jetez-vous la pierre ? »

(1) *Les Misérables*, II, VII, § VIII.
(2) *Ibid.*, II, VII, § IV.

Troisième Partie

LA SANCTION

CHAPITRE PREMIER

LA VIE ÉTERNELLE

La sanction. — Elle est réservée à l'autre vie. — L'immortalité de l'âme. — La rémunération des bons. — La responsabilité des méchants. — L'argument de Victor Hugo contre la peine de mort. — La préparation à la mort. — La pensée de la mort. Les derniers sacrements.— Le corps après la mort. — L'âme après la mort. — Le jugement. — Le purgatoire. — La prière pour les trépassés.

Croire le dogme, observer la morale : telle est la loi imposée à l'homme par Dieu. Y a-t-il une sanction à cette loi ? Ceux qui l'accomplissent seront-ils récompensés ? Ceux qui la violent seront-ils punis ? Pour répondre à ces questions, il suffit de rappeler que Dieu est juste.

Or, cette rénumération nécessaire du bien et du mal, la terre n'en est point le théâtre. Ici-bas, nous l'avons vu,

« Par ses crimes prospères
L'impie heureux insulte au fidèle souffrant (1). »

(1) *Odes*, I, II, § III. Voir plus haut, page 27.

Dès lors se pose inévitablement la question d'une autre vie, où tout puisse reprendre sa place.

« Comme les passereaux, comme les hirondelles,
L'homme ira-t-il chercher l'azur limpide et clair?
Nous envolerons-nous et prendrons-nous des ailes?
Passerons-nous la mort comme ils passent la mer? » (1).

Avec l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme est le dogme que Victor Hugo a affirmé avec le plus d'insistance. Oui, dit-il maintes et maintes fois, oui, il faut une vie de sanction après la vie d'épreuve. Sans elle

« La nature
Ne serait qu'une lâche et lugubre imposture (2) ; »

Sans cette autre vie,

« Celle-ci ne serait digne ni de Dieu qui la donne, ni de l'homme qui la reçoit (3). »

Nos actions sont des traites que nous tirons sur Dieu : c'est encore une expression de notre philosophe (4). Or, le paiement n'a pas toujours lieu en ce monde ; donc il y en a un autre, car

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XXII.
(2) *L'Année terrible*, Juillet, XII.
(3) *Actes et paroles*, Avant l'exil, 27 septembre 1847.
(4) *L'Homme qui rit*, II, V, § II.

« L'éternel, l'infini, Dieu, n'est pas insolvable (1). »

C'est surtout devant la mort que l'homme songe à l'immortalité. Lorsque Victor Hugo avait à prononcer un adieu sur une tombe, il ne manquait jamais, devant la foule accourue pour l'entendre, de proclamer sa foi à une autre vie; devant cette fosse il proclamait que, si « le corps y trouve une prison, l'âme y trouve des ailes (2). »

Aux funérailles de Frédéric Soulié, il disait :

« Non! *les âmes* ne rencontrent pas dans ces ténèbres cette captivité effroyable, cette affreuse chaîne qu'on appelle le néant (3). »

Trois ans après, devant la tombe de Balzac, il s'écriait :

« Non!... je ne me lasserai pas de le répéter, non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité! » (4).

Quinze ans s'écoulent encore; nous le retrouvons en exil, au pied du cercueil d'une jeune fille, et répétant toujours son acte de foi :

« Disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle; le cœur a besoin de l'âme...

(1) *L'Année terrible*, Juillet, XII.
(2) *Actes et paroles*, 27 septembre 1847.
(3) *Ibid.*
(4) *Actes et paroles*, 20 août 1850.

« ... Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité ; beauté, vers l'idéal ; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini ; perle, vers l'océan; esprit, vers Dieu (1). »

Enfin, pour ne pas prolonger outre mesure cette énumération funèbre, en 1870, à la veille de la guerre, nous voyons encore le proscrit saluer dans la mort un compagnon d'exil, Hennett de Kesler :

« ...Le voilà enfin endormi.

« Endormi. Non. Je retire ce mot. La mort ne dort pas. La mort vit. La mort est une réalisation splendide. La mort touche à l'homme de deux façons. Elle le glace, puis elle le ressuscite (2). »

En résumé,

« Tout commence ici-bas et tout finit ailleurs (3). »

Mais ici, une nouvelle question se pose. Cette vie qui nous attend sera-t-elle la même pour tous? Il n'en peut être ainsi, puisque la raison d'être de l'immortalité, c'est qu'elle

(1) *Actes et paroles*, 19 janvier 1865.

(2) *Actes et paroles*, avril 1870. On trouvera de belles et énergiques affirmations de la vie future dans *Toute la Lyre*, les sep' Cordes, III, XXI ; dans *les Feuilles d'automne*, VI et XXIX. Voir surtout une magnifique pièce de *la Légende des siècles :* l'Epopée du ver.

(3) *Les Rayons et les ombres*, XXXIV.

sera la grande rémunération. Il faut que le juste soit récompensé ; c'est cette assurance qui le soutient ici-bas :

« Qu'importe que mon corps se blesse et se meurtrisse !
Mon âme ira montrer à Dieu la cicatrice ;
Dieu, le débiteur sûr, s'est toujours acquitté.
Je suis le créancier de la grande équité...
Mes maux obligent Dieu (1). »

Il faut aussi que le méchant soit puni.

Maintes fois Victor Hugo gémit sur l'âme qui se présente devant Dieu vide de mérites et chargée de crimes, courant ainsi au-devant du châtiment :

« N'avoir rien secouru, c'est là la pauvreté ;
On aura des besoins devant l'éternité ;
Il serait imprudent, à l'heure où le soir tombe,
De s'offrir à celui qu'on trouve dans la tombe
Sans avoir fait d'épargne et rien mis de côté (2). »

On sait que le poète fut un adversaire acharné de la peine de mort. Souvent il a traité cette question. Un de ses principaux arguments était celui-ci : En mettant à mort un condamné, c'est un criminel que vous envoyez devant le tribunal suprême. Vous forcez Dieu

(1) *Dieu*, II, VII.
(2) *Le Pape :* le Pape aux foules. Voir aussi *Actes et paroles*, Pendant l'exil, 1855, lettre à Louis Bonaparte ; *les Burgraves*, 1e partie, scène VII : *Si tout est en repos au fond de vos pensées*, etc.

à le juger, sans savoir s'il s'est repenti. Votre condamnation d'ici-bas est un appel à une autre condamnation là-haut. Cela, vous n'avez pas le droit de le faire.

Ce raisonnement prouve-t-il que la peine de mort soit illégitime? Nous n'avons pas à l'examiner ici. Mais ce qu'il prouve certainement, c'est la croyance de Victor Hugo à une responsabilité qui attend, au delà de la tombe, les criminels d'ici-bas.

Voici deux exemples de cette argumentation; ils sont datés, l'un de la jeunesse, l'autre de la vieillesse du philosophe.

« L'âme de cet homme, y songez-vous? Savez-vous dans quel état elle se trouve? Osez-vous l'expédier si lestement? Autrefois, du moins, quelque foi circulait dans le peuple; au moment suprême, le souffle religieux qui était dans l'air pouvait amollir le plus endurci; un patient était en même temps un pénitent; la religion lui ouvrait un monde au moment où la société lui en fermait un autre; toute âme avait conscience de Dieu; l'échafaud n'était qu'une frontière du ciel. Mais quelle espérance mettez-vous sur l'échafaud maintenant que la grosse foule ne croit plus?... maintenant que les petits enfants se moquent de Dieu? De quel droit lancez-vous dans quelque chose dont vous doutez vous-mêmes les âmes obscures de vos condamnés, ces âmes telles que Voltaire et M. Pigault-Lebrun les ont faites? » (1).

(1) *Le Dernier jour d'un condamné*, préface.

« Ce que vous faites là, le comprenez-vous ? Non.
Avez-vous jamais vu quelqu'un tomber dans l'ombre?
Vous représentez-vous l'immense chute sombre,
Le gouffre, l'infini plein d'un vague courroux,
Ce damné tombant là ? Vous représentez-vous
L'ouverture des mains terribles dans l'abîme ?

. . . .

Ah ! c'est un attentat triste et démesuré
De jeter quelque chose à la noirceur muette
Sans savoir où l'on jette et savoir ce qu'on jette (1). »

La responsabilité nous saisit au moment précis de la mort. Il faut donc s'y préparer. Or, il y a deux préparations à la mort. L'une est plus éloignée, plus habituelle aussi : elle consiste à penser à la mort, à se dire que l'on mourra et que peut-être ce sera bientôt. C'est une vérité banale, et l'on ne peut s'y faire ! Nous savons bien que nous mourrons, mais nous ne le croyons pas. Et pourtant le monde est plein de la mort. Des peuples entiers ont été rayés de l'histoire :

« Où donc est Thèbes ? dit Babylone pensive.
Thèbes demande : Où donc est Ninive ? Et Ninive
S'écrie : Où donc est Tyr ? » (2).

Sans remonter dans le passé, nous voyons

(1) *Le Pape* : un Échafaud. Voir aussi *Actes et paroles*, pendant l'exil, 1862 : Genève et la peine de mort (lettre aux Genevois).

(2) *Les Contemplations*, VI, VI, § XIII. Voir aussi le § XII.

autour de nous les hommes moissonnés par la faux de la mort :

« Tous tombent ; l'un au bout d'une course insensée,
L'autre à son premier pas ; l'homme sur sa pensée,
La mère sur son nid...

. . . .

Dans l'éternité, gouffre où se vide la tombe,
L'homme coule sans fin, sombre fleuve qui tombe
Dans une sombre mer (1). »

Ces avertissements ne nous touchent pas encore ; et pour se faire entendre, la mort est forcée de frapper à côté de nous. Enfin, nous l'avons vue, la triste messagère ! nos larmes en sont la preuve :

« Un sanglot dit : « Mon père ! » un sanglot dit : « Ma [fille ! »
Un sanglot dit : Hélas ! » (2).

Heureux si nous comprenons ces leçons de la mort !

Après avoir frappé auprès de nous, c'est nous-mêmes qu'elle viendra saisir. Instant grave entre tous, et qui va décider de notre éternité :

« L'agonie est une échéance. A cette seconde fatale, on sent sur soi la responsabilité diffuse. Ce qui a été complique ce qui sera. Le passé revient et rentre

(1) *Les Contemplations*, VI, VI, § XIII.
(2) *Les Contemplations*, V, V.

dans l'avenir. Le connu devient abîme aussi bien que l'inconnu, et ces deux précipices, l'un, où l'on a ses fautes, l'autre, où l'on a son attente, mêlent leur réverbération. C'est cette confusion des deux gouffres qui épouvante le mourant (1). »

Rappelons-nous, en ce moment surtout, que *ce qui a été* peut disparaître dans le néant de l'oubli, par le ministère du prêtre de Dieu. Qu'ils sont à plaindre, ceux qui meurent « sans un prêtre pour offrir le verre d'eau divin à leur âme ! (2) ». Puisse-t-il n'en être pas ainsi de nous ! Puissions-nous tous, condamnés à mort que nous sommes, exprimer le vœu du *condamné* à son *dernier jour :*

« Oh ! qu'on m'aille donc chercher... quelque jeune vicaire, quelque vieux curé, au hasard... ; qu'on le prenne au coin de son feu, lisant son livre et ne s'attendant à rien, et qu'on lui dise : Il y a un homme qui va mourir, et il faut que ce soit vous qui le consoliez...

« Qu'on me l'amène, tout palpitant, tout frissonnant de la tête aux pieds ; qu'on me jette entre ses bras, à ses genoux, et il pleurera, et nous pleurerons, et il sera éloquent, et je serai consolé, et mon cœur se dégonflera dans le sien, et il prendra mon âme, et je prendrai son Dieu (3). »

(1) *L'Homme qui rit*, I, II, § XVIII.
(2) *Ibid.*, II, IV, § VIII.
(3) *Le Dernier jour d'un condamné*, XXX.

Et maintenant, allons au delà de la mort.

Le corps et l'âme sont séparés. Le corps reste inerte et comme abattu sous le poids d'une désertion :

« Le corps, lorsque l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange ;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
— Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton re-
[gard ? » (1).

Mais l'œuvre de destruction n'a fait que commencer. Il faut que les survivants se séparent de ce cadavre devenu gênant :

« On le descend avec une corde dans l'ombre
Comme un seau dans un puits (2) ; »

Et là commence la lente désagrégation du corps humain :

« Rien ne passe sur lui sans lui prendre quelque chose. Décembre lui emprunte du froid, minuit de l'épouvante, le fer de la rouille, la peste des miasmes, la fleur des parfums (3). »

Suprême leçon d'humilité donnée par la mort :

(1) *La Légende des siècles :* les pauvres Gens.
(2) *Les Contemplations*, VI, VI, § IX. Voir aussi le § X.
(3) *L'Homme qui rit*, I, I, § V.

« Elle égalise tout dans la fosse, et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres (1). »

Il nous reste à voir ce qu'est devenue l'âme.

« Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole (2)... »

Où va-t-elle? Nous l'avons dit : elle va subir sa responsabilité. A la suite d'un jugement, elle est déclarée digne du ciel ou de l'enfer. Mais, dans le premier cas, il peut se faire que la porte du paradis ne s'ouvre pas immédiatement :

« Ceux qui firent le mal, le poids d'une fourmi,
Le verront, et pour eux Dieu sera moins ami (3). »

Il leur faudra donc achever de se purifier avant d'être admis aux joies éternelles. C'est la raison d'être du Purgatoire.

La prière pour les morts est un acte de foi au purgatoire. Elle suppose que les âmes peu-

(1) *La Légende des siècles :* la Terre. Voir sur le même sujet, *les quatres Vents de l'esprit,* III, XXIII.

(2) *Marion de Lorme,* acte V, scène III.

(3) *La Légende des siècles :* Verset du Khoran.

vent avoir, après la mort, à séjourner dans un lieu de souffrances passagères, d'où les prières des vivants ont la puissance de les faire sortir. Victor Hugo a chanté la prière pour les morts. Il savait que

« Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps (1). »

Il voyait avec douleur l'oubli dans lequel tombe bientôt le souvenir de nos morts :

« Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ! » (2).

Plus d'une fois il essaya de réagir contre cet oubli. « A genoux ! » disait-il à sa fille,

« A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond ! » (3).

Il ne s'oubliait pas lui-même dans cet appel à la prière. C'est encore à sa fille qu'il disait :

(1) *Les Feuilles d'automne*, XXXVII, III.
(2) *Ibid.*, VI.
(3) *Ibid.*, XXXVII, IV.

« Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau (1), »

Et l'on n'a pas oublié le mot de son testament :

« Je demande une prière à toutes les âmes. »

(1) *Les quatre Vents de l'esprit*, III, XVI. Voir aussi *En Voyage*, Pyrénées, III.

CHAPITRE II

LES DEMEURES ÉTERNELLES.

La fin du monde. — La résurrection des morts. — Le jugement dernier. — L'*enfer*. — Son existence. — Ses peines. — Son éternité. — Le *ciel*. — Ses joies. — Son éternité.

Il n'y aura dans l'éternité que deux demeures, l'enfer et le ciel. Quant au purgatoire, il finira en même temps que le monde ; car le monde finira. Les signes de sa chute ont été annoncés par Jésus-Christ :

«... Un jour, il faudra que l'étoile aussi tombe.
L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe,
L'âme verra neiger les astres dans les cieux (1). »

Mais la fin du monde sera le recommencement de l'homme. Dieu parlera :

« Son souffle remûra la poussière des morts (2). »

On entendra, à l'évocation du Tout-Puissant,

(1) *Les Contemplations*, III, xxx.
(2) *Odes*, III, i, § iii.

« Ces millions de morts, moisson du Fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon (1), »

Et ce sera la résurrection générale :

« Après tout, le réveil, infernal ou divin (2). »

La résurrection sera suivie d'un jugement universel, confirmation et manifestation du jugement particulier :

« La trompette, sept fois sonnant dans les nuées,
Poussera, jusqu'à *Dieu*, pâles, exténuées,
Les races à grands flots se heurtant dans la nuit (3), »

Et ce Dieu,

« Resplendissant d'éclairs, de rayons, d'auréoles (4), »

Prononcera sur chacun la sentence définitive, après laquelle

« Et la porte céleste, et la porte infernale,
S'ouvriront ensemble avec bruit (5). »

Franchissons la porte infernale et la porte céleste, et jetons un regard sur les deux demeures éternelles.

(1) *Les Feuilles d'automne*, VI.
(2) *Les Orientales*, XXXIII.
(3) *Odes*, III, I, § III.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

Si terrible que soit l'enfer, il faut savoir le regarder en face : c'est le moyen d'éviter d'y tomber.

L'enfer existe. Nous l'avons vu avec le poète, les méchants ont une responsabilité dans l'éternité : ce ne peut être qu'un châtiment éternel. L'anéantissement ne serait pas un frein suffisant pour retenir l'homme sur la pente du mal :

« Au dernier moment, l'enfer se révèle à l'âme perverse qui a rêvé le néant. Elle frappe avec inquiétude sur la sombre porte de la mort, et ce n'est pas le vide qui lui répond (1). »

Quels sont les châtiments de l'enfer? Le plus terrible n'est pas

« Cette âcre brûlure (2), »

Qui nous épouvante pourtant, ici-bas, plus que toute autre peine.

Ce n'est pas non plus la plaie des ténèbres,

« L'ombre, l'ombre hideuse, ignorée, insondable...,
Où dans l'obscurité, l'obscurité se fond...,
L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe (3). »

(1) *Han d'Islande*, L.

(2) *La Fin de Satan :* Satan dans la nuit. Sur le site de l'enfer, voir, dans *la Légende des siècles,* la pièce intitulée : Gaïffer-Jorge, duc d'Aquitaine.

(3) *La Légende des siècles,* t. IV : Vision de Dante.

Ce n'est pas même le remords, ce ver rongeur qui ne meurt pas. Il constitue pourtant un terrible supplice :

« L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se
[montrent,
Leur remords est debout dans tout ce qu'ils rencontrent;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère ;
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère !
Et crier : mon frère ! à Caïn (1). »

Leur grand châtiment, c'est d'être loin de Dieu. C'est de penser que d'autres en jouissent, et qu'eux-mêmes en seront toujours privés. Où donc, dit le damné,

« Où donc est ma vie et ma clarté ?
Elle livre aux regards éperdus sa beauté ;
Elle sourit là-haut à d'autres ; d'autres baisent
Ses yeux, et dans son sein s'enivrent et s'apaisent ;
D'autres l'ont. Désespoir (2) ! »

Et il en sera toujours ainsi :

« L'enfer, hélas ! ne peut s'éteindre ! (3) »

Les damnés interrogent l'éternité,

« Et le ciel dit : Jamais ! Et l'enfer dit : Toujours ! (4) »

(1) *La Légende des siècles*, t. III : Inferi.
(2) *La Fin de Satan :* Satan dans la nuit.
(3) *Ballades*, XIII.
(4) *Torquemada*, prologue, scène VI.

Pourquoi? parce qu'ils ne demanderont jamais pardon. Pour toujours donc ils sont

« Au milieu
Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu (1). »

Détournons nos regards d'un si triste spectacle, et terminons ce livre par une plus consolante pensée. Si Dieu est parfois obligé de châtier, il aime surtout à récompenser. Levons-donc les yeux

« *Vers* le sommet du Sinaï des mondes (2). »

C'est là qu'est le lieu réservé au séjour éternel des âmes fidèles :

« Endroit calme, apaisé, solennel (3), »

Où l'on goûte enfin le repos cherché en vain sur cette terre. Pourquoi ce repos? parce que nous serons enfin en possession de la vérité pleine et entière (4) :

« O songe ! ô vision sereine !
Nous saurons le secret de tout,
Et ce rayon qui sur nous traîne,
Nous en pourrons voir l'autre bout.

(1) *Torquemada*, prologue, scène VI.
(2) *La Légende des siècles :* Sultan Mourad.
(3) *Ibid.*
(4) Voir plus haut, page 44.

O Seigneur. l'humble créature
Pourra voir enfin à son tour
L'autre côté de la nature
Sur lequel tombe votre jour (1). »

Mais ce qui fera surtout notre bonheur, ce sera de voir Dieu,

« De distinguer, avec un tremblement sublime,
Quelqu'un d'inexprimable au fond de la clarté (2). »

Ce sera de pouvoir se dire : Je suis aimé de mon Dieu ; pour moi

« L'impénétrable est doux, le formidable est ten-
[dre (3). »

Et ce bonheur n'aura pas de fin ; le sort des élus est lié, sans que rien puisse les en séparer, au sort immuable de celui qui

« Regarde devant lui, toujours, sans fin, sans cesse,
Fuir les siècles ainsi que des mouches d'été,
Car il est éternel avec tranquillité (4). »

(1) *Les Rayons et les ombres*, XL.
(2) *La Légende des siècles* : Sultan Mourad.
(3) *La Fin de Satan* : Satan dans la nuit. Voir aussi *les Contemplations*, III, XIV.
(4) *La Légende des siècles* : Sultan Mourad.

CONCLUSION

Pendant que s'imprimait ce livre, un fait s'est passé qui vaut la peine d'être rapporté ici.

C'était à la Chambre des Députés, le 12 décembre 1891 ; le Gouvernement était interpellé sur « l'attitude de l'épiscopat. » Un député radical, M. Pichon, était à la tribune et dénonçait ce péril imaginaire qu'on est convenu d'appeler le *péril clérical.*

« Le parti avec lequel nous sommes aux prises, s'écriait-il, c'est la théocratie, c'est le parti clérical qui vise à la domination de l'Etat ; c'est le parti clérical dénoncé depuis longtemps par les plus grands orateurs libéraux, par les plus grands orateurs républicains, par Victor Hugo à la tribune de l'Assemblée législative (1). »

Suivait, à l'appui de cette assertion, une longue citation du poète, qùe M. Paul de Cassagnac qualifia justement en s'écriant :

« C'est du bien mauvais Victor Hugo ! »

(1) *Journal Officiel* du 13 décembre 1891.

En lisant à *l'Officiel* le récit de cet incident, nous nous rappelions ce que nous avions dit au début de ce livre : Il faudrait pouvoir opposer Victor Hugo à ceux qui vont chercher dans Victor Hugo des armes contre nous !

Avons-nous réalisé ce vœu ? C'est au lecteur qu'il appartient d'en juger. Plus de quatre cents fois nous avons montré Victor Hugo d'accord avec l'enseignement de l'Eglise. Il n'est presque pas un de ses livres que nous n'ayons mis à contribution (1), presque pas un dogme ou un précepte que nous n'ayons pu exprimer avec le magnifique langage du poète. En un mot nous avons, croyons-nous, amplement justifié les vers des *Contemplations* qui ont servi d'épigraphe à cet ouvrage :

« Et l'on dit quelquefois, quand j'ai bien admiré :
Il est du même avis que monsieur le Curé. »

(1) Parmi les témoignages empruntés au livre *Dieu*, il en est deux que V. Hugo met sur les lèvres d'un ange sans vouloir les prendre à son propre compte. Ces deux citations sont relatives à la divinité de Jésus-Christ (voir plus haut, p. 65 et 68). Nous les avons reproduites à cause de leur forme particulièrement éloquente. Nous avons eu soin, d'ailleurs, de les accompagner de nombreux extraits d'autres ouvrages où le poète affirme clairement, et cette fois pour son compte personnel, sa croyance à la divinité du Sauveur.

Puisse ce livre faire quelque bien! Puisse ce bien tomber comme une rosée bienfaisante sur l'âme du poète, si son âme a besoin de soulagement! C'est le vœu que nous formions dès le début de ce travail. Bien souvent nous l'avons renouvelé en écrivant ces pages : pris d'une *pitié suprême* pour le génie qui, ayant si bien compris les œuvres de Dieu, les a d'ailleurs si souvent dénigrées, notre cœur a crié vers Celui « dont la Miséricorde est le plus beau nom ». Notre dernière parole sera encore un appel à la divine bonté en faveur de celui qui, en mourant, a demandé *une prière à toutes les âmes.*

Noël, 25 *décembre* 1891.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO CITÉES DANS CE LIVRE

1822. Odes et Ballades.
1823. Han d'Islande.
1827. Cromwell.
1828. Les Orientales.
1829. Le Dernier Jour d'un Condamné.
1830. Hernani.
1831. Les Feuilles d'Automne.
1831. Marion de Lorme.
1831. Notre-Dame de Paris.
1833. Lucrèce Borgia.
1833. Marie Tudor.
1834. Claude Gueux.
1835. Les Chants du Crépuscule.
1835. Angelo.
1837. Les Voix intérieures.
1838. Ruy Blas.
1840. Les Rayons et les Ombres.
1842. Le Rhin.
1843. Les Burgraves.
1853. Les Châtiments.
1856. Les Contemplations.
1859. La Légende des Siècles.
1862. Les Misérables.
1864. Littérature et Philosophie mêlées.

1864. William Shakespeare.
1865. Les Chansons des Rues et des Bois.
1866. Les Travailleurs de la Mer.
1869. L'Homme qui rit.
1872. L'Année terrible.
1874. Quatre-vingt-treize.
1877. L'Art d'être grand-père.
1879. La Pitié suprême.
1880. L'Ame.
1881. Les quatre Vents de l'Esprit.
1882. Le Pape.
1883. Torquemada.
Jusqu'à 1886. Actes et Paroles.

ŒUVRES POSTHUMES

Le Théâtre en liberté.
La Fin de Satan.
Toute la Lyre.
En Voyage.
Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

Deuxième Partie

LA MORALE

Troisième Partie

LA SANCTION

Imprimerie de l'Ouest, A. NÉZAN, Mayenne.

Duplessy, Eugène
Victor Hugo, apologiste

